



Un mariage dangereux

pinckie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

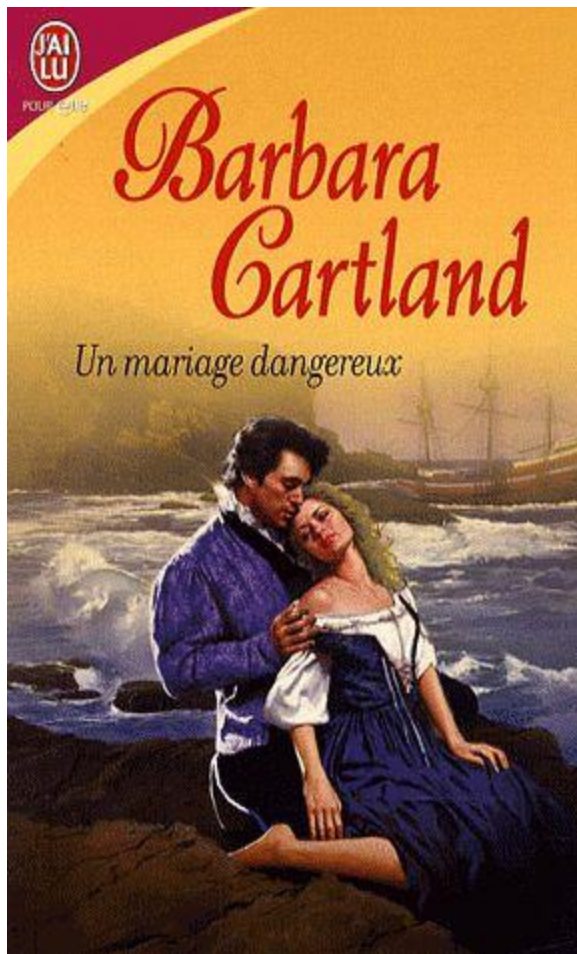
J'AI
LU

POUR TOUS

Barbara Cartland

Un mariage dangereux





Un mariage dangereux

Barbara cartland

- Ah, Gloria ! Nous t'attendions. Je voulais te présenter à Son Excellence, ambassadeur d'Argine, qui est venu en Angleterre spécialement pour te voir...

- Me voir ? Moi ?

- Sa Majesté la reine Victoria souhaite, pour des raisons d'État, que tu épouses le prince Darius, second fils du roi Hadrian. Il y va de la

sécurité d'un pays, ma chère enfant, et tu ne peux pas refuser cette offre.

- Mais enfin, papa, c'est impossible ! Je ne connais pas ce monsieur, et je ne veux pas me marier avec un homme pour lequel je n'éprouve aucun sentiment !

- Du sang royal coule dans tes veines, ma chérie. Et cela te confère certains devoirs...

- Non ! Non... Désespérée, Gloria court se réfugier dans sa chambre. Quelle ironie du sort ! Comme toutes les jeunes filles, elle rêvait d'un prince charmant.

Et voilà qu'on lui impose ce Darius, sans doute vieux et laid... Non ! Plutôt mourir !

NOTE DE L'AUTEUR

Comme je l'explique dans ce roman, à partir de 1873, les Russes furent tentés par l'idée d'une fédération slave, dont la capitale aurait été Constantinople.

L'impératrice, tout particulièrement, rêvait d'une croisade religieuse. Elle souhaitait ramener la célèbre église de Sainte-Sophie dans le giron de la foi orthodoxe.

Une révolte dans la province turque d'Herzégovine pendant l'été 1875 mit le feu aux poudres. Un an après, la Serbie déclarait la guerre à la Turquie. Des centaines de volontaires russes entrèrent alors dans la bataille.

Peu de temps après, des rumeurs commencèrent à filtrer : un soulèvement en Bulgarie aurait été étouffé par de terribles représailles turques. La presse européenne relata des massacres sans précédent où douze mille personnes auraient trouvé la mort et où soixante villages auraient été détruits.

Ce ne fut que lorsque la reine Victoria fit preuve de fermeté en envoyant sur place la marine britannique, que les Russes, impressionnés par la puissance militaire de la Grande-Bretagne et la

détermination de sa souveraine, se replièrent. Ils étaient alors à moins de dix kilomètres de Constantinople.

Chapitre 1

La porte s'ouvrit et le valet annonça:

— Le comte de Derby, monsieur le Premier ministre !

M. Disraeli se leva alors que le secrétaire d'Etat délégué aux Affaires étrangères s'avançait vers lui.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il.

— Jusqu'ici, j'allais très bien, répondit le comte. Mais je suppose que si vous me faites venir à une heure pareille, ce n'est pas pour m'annoncer une bonne nouvelle.

Le Premier ministre eut un petit sourire. C'était un homme de nature joviale, qui avait un sens de l'humour très développé. Il s'amusait toujours, même confronté aux problèmes les plus graves, et se réjouissait volontiers des mots d'esprit de ses contemporains.

Malheureusement, ces derniers étaient à son goût bien trop sérieux, en particulier au parlement, où il semblait être le seul à pouvoir rire, malgré les difficultés que rencontrait le pays.

Le comte de Derby s'assit sur la chaise qui se trouvait en face du bureau.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Croyez bien que je ne vous dérange pas pour vous ennuyer. Mais Sa Majesté m'a convoqué pour me dire qu'elle avait reçu une requête de la part du roi Hadrian d'Argine.

Il marqua une pause, le temps d'observer l'expression du secrétaire d'Etat, puis ajouta :

— Je pense que vous avez deviné ce qu'elle attend de nous.

Le comte de Derby leva les mains au ciel.

— Oh non ! Vous n'allez pas encore me demander de...

— Je sais ce que vous devez ressentir, dit M. Disraeli, mais n'oubliez

pas que vous êtes au service du royaume et de Sa Majesté et qu'il se passe des choses très graves dans les Balkans. Le petit roi d'Argine, et cela n'a rien d'étonnant, veut le soutien de la Grande-Bretagne pour prévenir ce qu'il appelle une

«infiltration russe». Cela risquerait d'être la cause d'importants bouleversements dans le monde entier, et l'Angleterre ne peut pas, en effet, rester les bras croisés devant une telle situation.

— Mais ne peut-on régler les problèmes de politique étrangère autrement que par des mariages ? De toute manière, cette fois-ci, c'est impossible ! Nous avons épuisé toute la famille royale ! Il ne reste pas même une lointaine cousine de la reine en âge de se marier qui soit encore célibataire.

Le ton agacé du comte provoqua un nouveau rire chez le Premier ministre.

— Peu importe, dit-il. Vous savez bien comment est Sa Majesté quand elle a pris une décision ! Bien qu'elle ait déjà trente-deux ou trente-trois parents sur les trônes d'Europe, elle est déterminée à en avoir un de plus ! Et malheureusement, c'est à vous de trouver l'heureuse élue, monsieur le secrétaire d'Etat.

Le visage du comte se figea dans une expression de détresse.

— Mais je ne peux tout de même pas inventer une jeune femme qui n'existe pas !

Dois-je la fabriquer avec du vent ? Ce que vous me demandez est tout simplement irréalisable, à moins de devenir magicien...

— Je suis sûr que vous saurez l'être, dit le Premier ministre en souriant.

L'Argine est un point stratégique. Si le pays tombe aux mains des Russes, cela pourrait être catastrophique, la reine en a bien conscience.

— Où se trouve l'Argine, exactement ? demanda le comte.

Le Premier ministre sortit une carte du monde qu'il étala sur son bureau.

— C'est ici, dit-il, en pointant son doigt. A l'extrême nord de la Grèce, et elle en a d'ailleurs longtemps fait partie. Mais maintenant, c'est un Etat indépendant. Par chance, il a été épargné par l'Empire ottoman, et son souverain le gouverne à son gré.

— Parfait. Mais alors, quel est le problème ?

— Vous connaissez les désirs expansionnistes de la Russie. Il ne fait

plus aucun doute que le tsar a l'ambition d'élargir les frontières de son pays, si personne ne l'en empêche.

— Merci, mais je suis chargé des Affaires étrangères et je sais ce qui se passe dans les Balkans ! dit le comte d'un ton sec, visiblement irrité du fait que le Premier ministre se permette d'empiéter sur son domaine.

— Ne soyez pas si susceptible, monsieur le comte, répondit M. Disraeli, et souvenez-vous que nous ne sommes pas concurrents, mais partenaires, au service de Sa Majesté la reine. En ce qui concerne notre affaire, laissez-moi vous rappeler que les deux livres qui font fureur en ce moment à Saint-Pétersbourg glorifient tous deux la guerre et sont des plaidoyers pour une fédération slave qui aurait à sa tête la Russie et dont la capitale serait Constantinople.

— Je pense que vous voulez parler de la brochure du général Fadeyev, le fils de l'ancien gouverneur, et du long traité du fonctionnaire Nicolas Danilevsky, Russie et Europe.

— C'est bien cela, acquiesça le Premier ministre.

— Mais vous n'allez pas me dire qu'il y a des hommes politiques qui prennent au sérieux ce genre d'ouvrages !

— Malheureusement si ! Et au plus haut niveau ! Il est notoire que l'impératrice elle-même n'est pas insensible aux thèses développées par le général Fadeyev.

— L'impératrice ! Je ne puis croire une chose pareille.

— C'est pourtant la vérité. Elle imagine déjà une sorte de croisade religieuse, et espère faire de Constantinople la plus grande ville de la chrétienté.

— Mais cette idée est absurde ! s'exclama le comte.

— Vue de Londres, certainement, mais du point de vue des Russes, ce serait, stratégiquement et commercialement, une avancée considérable. Imaginez les avantages que leur donnerait une ouverture sur la mer Noire ! Cette affaire doit, croyez-moi, ne pas être prise à la légère. Les risques d'hégémonie de l'empire du tsar sont énormes.

— Laissez-moi tout de même en douter ! Tout cela paraît tellement extravagant !

— Pas tant que cela. Nous savons bien que ce sont les Russes qui attisent les troubles dans les Balkans, et c'est d'ailleurs ce qui nous a conduits à collaborer avec de nombreux pays, afin qu'ils puissent sauvegarder leurs intérêts. Vous savez bien que le fait de marier un souverain à un membre de la famille royale britannique est le meilleur moyen de tisser des liens solides et durables entre les deux nations.

Vous en avez été assez souvent le maître d'œuvre. Et finalement, convenez-en, la raison d'Etat parvient à faire de fort beaux couples.

— Malheureusement, je crains que le pauvre roi Hadrian doive aller chercher ailleurs, car l'Angleterre a épuisé toutes ses princesses.

— Pouvez-vous me dire quel autre pays que le nôtre est capable d'impressionner la grande Russie ?

Le comte de Derby savait qu'en dehors de la Grande-Bretagne, aucune nation ne pouvait tenir tête au tsar Alexandre II, mais il savait aussi que ce dernier était un homme pacifique et qu'il évitait, quand il le pouvait, d'engager son armée dans une guerre meurtrière.

— Je ne crois pas que le tsar prenne le risque d'un important conflit dans les Balkans, avança le secrétaire d'Etat.

— Lui, peut-être pas, mais le grand-duc Nicolas, qui a le soutien de l'impératrice, livrerait volontiers bataille. Une lutte armée dont il serait l'instigateur et qui permettrait l'annexion de nouveaux territoires ferait de lui un héros national, et c'est ce dont il rêve.

Il y eut un long silence, et M. Disraeli ajouta :

— L'Angleterre ne peut pas abandonner Hadrian d'Argine quand il lui demande de l'aide.

— Ce maudit roi ne pouvait-il être déjà marié ? maugréa le comte.

— Mais il l'est ! intervint le Premier ministre. Ce n'est pas pour lui qu'il faut trouver une femme, mais pour son fils cadet, le prince Darius.

— Le prince Darius ?

— Oui ! Le roi Hadrian a deux fils. L'aîné a déjà convolé, mais le second est encore célibataire.

— Et c'est pour ce petit prince que personne ne connaît que vous me demandez l'impossible ? Pensez-vous réellement que ce jeune homme peut décourager les Russes d'avancer vers Constantinople ?

— Non, sans doute, répondit le Premier ministre. Mais cela les dissuadera peut-

être de s'infiltrer dans le pays afin de fomenter une révolution, ce qu'ils ont déjà fait de nombreuses fois dans les Balkans. Si les Russes ne dominent pas encore toute la région, c'est uniquement parce que les petits Etats comme l'Argine sont si nombreux qu'ils n'ont pas encore pu tous les pervertir, puis les annexer. Et il est encore temps, pour l'Angleterre, d'arrêter la progression russe vers Constantinople.

— Vos raisons sont sans doute excellentes, monsieur le Premier

ministre, mais comme je vous l'ai dit, je ne peux rien pour vous : je ne connais aucune jeune fille susceptible de bien vouloir se marier avec ce prince.

— Très bien, vous expliquerez donc cela personnellement à Sa Majesté.

Le comte leva les bras au ciel.

— Vous plaisantez? C'est une tâche qui vous incombe !

— Absolument pas ! Vous êtes délégué aux Affaires étrangères, n'est-ce pas? Et c'est à vous de rendre compte de ce qui concerne votre domaine.

— Sacrebleu! jura le comte. Vous me demandez trop !

Il semblait extrêmement furieux, et son exaspération ne cessa de grandir lorsqu'il croisa le regard du Premier ministre et qu'il constata que les yeux de ce dernier pétillaient de malice.

— Je connais trop bien vos méthodes! dit le comte. Vous cherchez à m'effrayer pour parvenir à vos fins, et vous savez que je serais capable de ratisser le pays du nord au sud pour trouver cette jeune fille plutôt que de devoir annoncer mon échec à la reine.

Ils savaient tous deux dans quelle fureur pouvait entrer la souveraine lorsque ses ordres n'étaient pas exécutés. Le comte pensait que seul le Premier ministre était assez diplomate, pour faire comprendre à Sa Majesté que sa volonté ne pouvait pas être respectée. Il avait un charisme naturel et une façon de présenter les choses qui faisaient l'admiration de tous ses collaborateurs, et la reine elle-même ne pouvait que succomber à son charme. Il était bien connu que parmi tous les ministres, Benjamin Disraeli avait sa préférence et qu'en revanche, M. Gladstone l'agaçait.

Les colères de la reine étaient très redoutées des membres du gouvernement, et un léger frisson parcourut le comte de Derby lorsqu'il imagina l'entrevue durant laquelle il aurait à annoncer à Sa Majesté qu'il n'avait pu trouver une fiancée au prince Darius, et que par conséquent, la requête du roi d'Argine devrait rester sans réponse.

— Maintenant que je vous ai exposé le problème, dit le Premier ministre, un sourire au coin des lèvres, je peux vous donner un moyen de le résoudre...

Le secrétaire d'Etat le considéra d'un regard interrogateur. M. Disraeli continua :

— Si ce que nous cherchons n'existe pas en Angleterre, peut-être pourrions-nous demander à Smith-son, qui est en charge de la

généalogie en Europe, de nous dénicher une jeune fille de sang royal, parmi les reines installées sur les trônes des pays voisins, et qui auraient un lien de parenté avec notre bien-aimée souveraine ?

— Mais c'est une excellente idée! s'exclama le comte, soudain soulagé.

Le Premier ministre fit sonner une petite cloche et la porte s'ouvrit.

— Demandez à M. Smithson de venir dans mon bureau immédiatement ! dit-il à son secrétaire.

— Bien, monsieur le Premier ministre. La porte se referma et le comte dit :

— Espérons que Smithson va pouvoir nous sortir de ce mauvais pas. Pensez-vous qu'il y parviendra ?

— Qui peut se vanter de prévoir l'avenir? répliqua le Premier ministre. Mais n'est-ce pas l'incertitude qui met du piquant dans notre vie? Que serait l'intérêt de l'existence si nous savions tout à l'avance?

A cet instant, la porte s'ouvrit de nouveau, et George Smithson entra.

C'était un homme d'âge mur. Ses cheveux poivre et sel commençaient à se faire rares sur son front. Il salua avec déférence le Premier ministre, puis le comte.

— Bonjour Smithson, commença M. Disraeli. Je vous ai fait appeler car nous avons, M. le comte de Derby et moi-même, un grave problème à résoudre. Sa Majesté la reine a été contactée par le roi Hadrian d'Argine. Celui-ci voudrait que, pour des raisons politiques, son second fils, le prince Darius, épouse une jeune fille issue de la famille royale d'Angleterre et à ma connaissance, il ne reste plus une seule princesse dans le pays qui soit encore célibataire. Nous avons pensé que vous sauriez peut-être où en trouver une à l'étranger...

George Smithson resta silencieux. Il avait en effet, les trois années précédentes, beaucoup travaillé sur la généalogie en Europe, et personne n'avait de connaissances aussi vastes et aussi variées concernant les souverains, les princes et les grands-ducs. Il connaissait les ascendants de chacun d'eux et pouvait dire immédiatement s'ils avaient un lien de parenté avec la reine Victoria. De toute évidence, ce qu'on lui demandait à présent n'était pas facile et demandait réflexion. Mentalement, il reprit page par page les grands registres qui remplissaient la bibliothèque de son bureau et où étaient consignés les arbres généalogiques des grands de ce monde. Existait-il une princesse susceptible de se fiancer avec le prince Darius ?

Le comte de Derby commençait à en douter, car Smithson ne disait mot.

Comment vais-je pouvoir annoncer à la reine que la requête du roi d'Argine ne peut être satisfaite? songea-t-il.

Puis, soudain, George Smithson dit doucement :

— Je crois avoir trouvé, monsieur le Premier ministre, une jeune fille libre affiliée à Sa Majesté, et elle demeure en Angleterre.

Le comte se dressa tout droit.

— C'est vrai ? Il y en a une ? Qui est-ce ?

— Lady Gloria Winton, monsieur. La fille du duc de Norwinton.

Un large sourire se dessina sur le visage du Premier ministre qui s'exclama :

— Bien sûr ! La duchesse était, avant son mariage, la princesse Caroline de Lichenberg.

— Mais elle ne l'est plus, intervint le comte. Elle a renoncé au titre en épousant le duc.

— Peu importe ! Elle est, par sa mère, étroitement liée à Sa Majesté, personne ne peut contester cela !

Visiblement, le comte n'était pas convaincu.

— Pensez-vous vraiment que le roi Hadrian acceptera lady Gloria pour son fils ?

demanda-t-il.

— Il n'est pas en position de faire le difficile! répliqua le Premier ministre. En outre, cela serait déplacé, car lady Gloria fait réellement partie de la famille royale, et Smithson, pourra, si cela est nécessaire, fournir au roi d'Argine un arbre généalogique le prouvant.

— D'autant plus, intervint George Smithson, qu'il y a également, parmi les ascendants du duc, quelques cousins éloignés de la reine.

— Eh bien, tout cela me semble parfait, et en tout cas bien suffisant pour le petit prince Darius ! trancha M. Disraeli. Monsieur Smithson, je vous prie de me faire parvenir au plus tôt les documents prouvant que la duchesse est en réalité princesse.

— Bien, monsieur le Premier ministre, je vais me mettre au travail immédiatement.

Il fit une courte révérence et sortit de la pièce. Dès que la porte se referma derrière lui, le comte dit:

— C'est un génie ! S'il est capable de transformer une duchesse en princesse, c'est même un magicien !

— N'exagérez rien, monsieur le secrétaire d'Etat. Toutefois, c'est vrai que moi-même, je n'aurais pas pensé au duc et à la duchesse de Norwinton. Il faut dire qu'on les voit si peu à la cour! Le duc ne sort jamais de son duché, dans le nord, et à vrai dire, j'avais même oublié qu'ils avaient une fille. La dernière fois que je l'ai vue, c'était encore une enfant. Je me demande à quoi elle peut bien ressembler aujourd'hui. Mais peu importe! Le roi d'Argine a demandé une princesse, il l'aura! Vous pouvez d'ores et déjà, monsieur le comte, vous mettre en rapport avec l'ambassade d'Argine.

— Je vais le faire avec joie, et je vous laisse, monsieur le Premier ministre, annoncer à Sa Majesté la bonne nouvelle! En attendant, je vous propose de venir boire un verre pour fêter cela. Il y a une bouteille de Champagne et une de Brandy qui nous attendent dans mon bureau.

— Excellente idée! Je vous y rejoins immédiatement. Je pense que nous l'avons largement mérité.

Le domaine du duc de Norwinton était immense et se trouvait au sud du Yorkshire. Son magnifique château avait été construit quatre siècles auparavant.

Il avait été agrandi par les générations successives, et était à présent un véritable palais. Le duché lui-même évoquait un petit royaume sur lequel le duc semblait régner. Il était très apprécié, tant des gens habitant les villages voisins que de ses domestiques. Il se plaisait tant au milieu de ses terres qu'il ne les quittait pratiquement jamais. Ce fut pourtant au cours d'un voyage qu'il rencontra la princesse Caroline de Lichenberg. Il en tomba immédiatement amoureux. Elle était d'une beauté rare et de nombreux princes des pays voisins lui avaient fait la cour. Mais aucun d'eux n'avait réussi à l'épouser, car la princesse ne rêvait que d'amour véritable, et se moquait bien des titres de ses courtisans. Lorsqu'elle vit pour la première fois le duc — alors comte de Winton — elle sut que c'était lui que, secrètement, elle attendait.

Ils décidèrent rapidement de se marier, mais cela parut dans un premier temps impossible, la jeune fille ayant besoin pour cela d'une dérogation spéciale. Seul son père aurait pu la lui donner, mais, malheureusement, il ne pouvait se résoudre à approuver cette union.

— Une princesse ne se marie pas avec un simple comte ! lui avait-il dit.

Comment faire ? avait songé Caroline. Et elle avait tenté de plaider sa cause devant sa mère :

— J'aime Richard, maman ! lui cria-t-elle. Et si je ne peux l'épouser, je

jure que j'entrerai au couvent, ou bien alors je me tuerai !

Celle-ci fut plus sensible que son mari aux arguments de sa fille. Elle songea que son époux était sans doute trop sévère et qu'il ne songeait pas assez au bonheur de ses enfants.

Ils avaient eu trois fils, puis trois filles. Caroline était la dernière. Ses deux sœurs aînées s'étaient mariées, comme il convient, avec des souverains d'autres principautés, et depuis, elles n'avaient cessé d'être malheureuses. Voyant cela, la reine s'était promis de ne pas imposer à sa dernière fille un mari dont elle ne serait pas amoureuse.

Caroline, s'était-elle dit, sera autorisée à épouser l'homme que son cœur aura choisi.

A présent, elle se sentait très proche de sa fille et espérait pour elle le bonheur qu'elle n'avait jamais eu.

Son propre mariage avait en effet été arrangé sans qu'on lui ait réellement demandé son avis. Elle avait à peine seize ans quand elle avait dû s'unir au roi du Lichenberg. Il avait près de cinquante ans. Elle voulait à tout prix éviter que sa dernière fille vive une situation analogue et vit un heureux présage dans cette idylle entre Caroline et le comte.

La noce fut finalement autorisée, à la condition que la princesse renonce à son titre, ce que, par amour, elle fit de bonne grâce. En outre, le comte fut fait duc, ce qui facilita considérablement les choses.

La princesse Caroline de Lichenberg devint donc la duchesse de Norwinton. Elle ne faisait officiellement plus partie de la famille royale, ce qui, en réalité, lui importait peu. Elle ne voulait rien d'autre qu'être la femme de l'homme à qui elle avait donné son cœur.

Je l'aime tant que je l'aurais épousé même s'il avait été ramoneur ! se disait-elle.

Elle était heureuse avec lui, et c'était la seule chose qui comptait.

Souvent, elle pensait à ses sœurs. Comme elles étaient malheureuses ! Cela lui paraissait injuste.

— Si nous avons des enfants, avait-elle dit alors à son mari, jurez-moi que nous ne les forcerons pas à se marier pour des raisons politiques.

Pour toute réponse, il lui avait souri tendrement et l'avait embrassée.

Quand elle partit pour l'Angleterre, elle perdit en fait tout contact avec sa famille. Elle n'entendit plus parler de ses parents que par les journaux, et lorsque ceux-ci disparurent, elle ne s'intéressa plus du

tout aux nouvelles venant du Lichenberg. Elle savait que son frère aîné avait succédé à son père et était devenu roi. Il s'était marié avec une plantureuse princesse allemande qui la méprisait parce qu'elle avait épousé un homme moins titré qu'elle.

Qu'y a-t-il de plus noble, se disait la duchesse, que de renoncer justement aux honneurs du monde par amour? Si je l'avais voulu, je serais aujourd'hui la souveraine de je ne sais quel obscur pays. Je préfère grandement être la reine du cœur de Richard, n'en déplaise à ma belle-sœur !

La duchesse et le duc de Norwinton étaient si heureux lorsqu'ils étaient ensemble, dans la douce quiétude de leur foyer, que ce bonheur leur suffisait. De fait, ils ne se rendaient que très rarement à la cour, où ils étaient pourtant fréquemment invités. Maintenant qu'ils avaient fondé une famille, ils ne souhaitaient plus sortir de chez eux, que ce soit pour se rendre à Londres ou dans d'autres provinces où ils étaient parfois conviés.

— Que pourrions-nous trouver loin de chez nous que nous ne possédions déjà?

avait un jour demandé la duchesse à son mari.

Ce dernier était entièrement d'accord avec elle.

D'autant plus que, quand ils se rendaient à des réceptions, les gens étaient souvent embarrassés de leur présence, simplement parce qu'ils savaient que du sang royal coulait dans les veines de la duchesse.

Néanmoins, ils avaient tout de même voyagé en Ecosse et avaient visité une grande partie de l'Europe.

Puis vint la naissance de leur premier enfant. Ce fut une fille qu'ils prénommèrent Gloria. Le couple était au comble de la joie. La petite Gloria était ravissante. Sur sa tête, des cheveux d'or formaient de petites boucles qui entouraient délicatement son doux visage.

Ensuite, ils eurent deux fils. Deux beaux petits garçons, qui, à leur tour, firent la joie de leurs parents.

Tous ensemble, ils formaient une famille unie, qui vivait au château de Winton, appréciant la compagnie des gens simples qui vivaient autour d'eux.

Gloria grandit, et le duc réalisa très vite qu'elle était d'une intelligence exceptionnelle. Lui-même était un homme érudit, et il prit beaucoup de plaisir à enseigner à sa fille ce que ses gouvernantes n'avaient pas eu le loisir de lui apprendre.

Quand les garçons furent grands à leur tour, le duc décida d'engager

un précepteur très réputé. Puisqu'il était sur place, celui-ci donna également des leçons à Gloria. De cette façon, elle reçut une instruction complète, et fut aussi savante que ses frères.

Sa mère se chargea en outre de lui enseigner ce que l'on n'apprend pas dans les livres et qui est nécessaire à la bonne éducation d'une jeune fille. Elle avait décidé de présenter Gloria à la reine avant son seizième anniversaire.

Malheureusement, la mère du duc, qui était en mauvaise santé depuis plusieurs années, mourut. Toute la famille fut en deuil, et la visite à Londres de Gloria fut annulée. Elle resta au château.

— Je suis désolée, ma chérie, lui avait dit sa mère, mais étant donné les événements...

— Pour vous dire la vérité, maman, je préfère rester ici, répondit Gloria. Je ne supporte pas l'idée de devoir quitter nos chevaux.

La duchesse sourit.

— Tes frères et toi ressemblez à votre père : vous n'êtes heureux que lorsque vous chevauchez !

Elle-même aimait beaucoup l'équitation, mais elle n'en faisait néanmoins pas une folie, et si on la voyait souvent partir en randonnée sur un splendide pur-sang, c'était surtout pour passer un moment en compagnie de son mari, ce qui, pour elle, était toujours un plaisir.

Gloria allait donc manquer les bals et les réceptions de Londres qui faisaient rêver tant de débutantes et cela lui importait peu, car en revanche, elle allait pouvoir assister aux chasses à courre, et admirer les pur-sang de son père lorsqu'ils seraient en compétition pour des courses importantes. Peut-être même pourrait-elle concourir ? Elle gagnait toujours lors des rencontres hippiques où la participation des femmes était autorisée.

Un an passa et ce fut la fin de leur deuil. La duchesse organisa donc à nouveau l'entrée de sa fille dans le monde et sa visite à Londres. Voyant tous ces préparatifs, Gloria s'inquiéta :

— Je me demande, maman, si tout cela est bien nécessaire. Vous rendez-vous compte que rien qu'avec l'argent que vous avez dépensé pour mes robes, nous aurions pu nous offrir trois ou quatre nouveaux chevaux ?

— Ne te soucie pas de ce que coûtent tes toilettes, ma chérie. Tu vas à Londres, et je veux que tu sois vêtue convenablement. Nous n'avons pas l'habitude d'être élégantes, ici, à la campagne, mais c'est un tort !

Regarde-moi ! Je ne ressemble à rien ! Ou plutôt si : à un navet sorti tout droit du potager !

Gloria rit. Sa mère était si jolie, si charmante, que personne ne pouvait penser qu'elle était un «navet». De toute évidence, elle ne se rendait pas compte de son exceptionnelle beauté.

Les hommes qui la croisaient dans la campagne, lorsqu'elle montait à cheval, se demandaient souvent s'ils ne rêvaient pas, tant l'apparition de cette superbe femme en cet endroit leur paraissait insolite, inhabituelle.

Tout fut finalement arrangé pour que Gloria et sa mère se rendent à Londres à la mi-avril. En attendant, la jeune fille passait le plus de temps possible aux côtés de ses précieux étalons.

Un matin, alors qu'elle galopait à travers les bois, scrutant avec appréhension les branches des arbres, car elle savait que lorsque les bourgeons apparaîtraient, elle devrait partir, elle remarqua que les jacinthes et les jonquilles étaient déjà sorties de terre. Elles étaient plus belles qu'elles n'avaient jamais été.

Le jour de notre départ approche, se dit-elle en retournant vers le château.

Lorsqu'elle y arriva, elle eut la surprise de découvrir, devant le perron, une berline attelée de quatre pur-sang. Elle se demanda qui pouvait ainsi rendre visite à son père. Les chevaux semblaient épuisés. Ils avaient dû, songea-t-elle, galoper à bride abattue durant un long voyage.

Elle entra et questionna le valet de pied qui lui ouvrit la porte.

— A qui appartient l'attelage qui se trouve devant la maison, Henry ?

— A un gentleman venu spécialement de Londres, mademoiselle, pour rendre visite à Monsieur le duc !

— De Londres ? Qui cela peut-il bien être ?

Il n'était pas dans les habitudes du duc de recevoir des personnalités londoniennes, bien qu'un grand nombre de gens, dans le pays, vinssent prendre conseil auprès de lui sur divers sujets.

Gloria décida d'aller se changer et monta les escaliers qui menaient à sa chambre. A ce moment, le maître d'hôtel apparut.

— Monsieur le duc attendait votre retour avec impatience, mademoiselle, dit-il.

Il est dans son bureau.

En quoi la venue d'un gentleman de Londres peut-elle me concerner?

se dit-elle en retirant son chapeau. Puis elle s'avança vers le bureau. Un valet de pied ouvrit la porte et elle entra.

Son père se tenait debout près de la cheminée et, à ses côtés, assis dans un confortable fauteuil, il y avait un homme qui semblait, de par la façon dont il était vêtu, très important.

— Ah enfin, Gloria, tu es là ! Je commençais à me demander ce qui avait bien pu t'arriver ! Je t'attendais plus tôt.

— J'ai fait une longue promenade, papa. La journée est si belle qu'il aurait été dommage de ne pas en profiter. La nature nous offre un spectacle tellement magnifique en cette saison ! Je crois que je ne m'en lasserai jamais ! Et je serai si malheureuse d'en être privée !

Le duc sourit. Il savait que sa fille faisait allusion à son prochain départ pour Londres. En fait, il était de tout cœur avec elle, et lui-même ne quittait jamais Winton pour la capitale sans un pincement au cœur.

L'homme assis dans le fauteuil se leva et le duc, confus, s'exclama :

— Oh mais je ne vous ai pas présentés ! Voici ma fille Gloria, Votre Excellence

! Ma chérie, nous avons l'honneur de recevoir l'ambassadeur d'Argine qui a fait le voyage tout spécialement pour toi.

— Pour moi ?

— En effet, intervint l'ambassadeur. Vous êtes l'unique jeune fille encore célibataire apparentée à la reine Victoria et, pour des raisons qui seraient trop longues à vous exposer ici, cette dernière a formulé le souhait que vous épousiez le prince Darius, second fils du roi Hadrian d'Argine. Il y va de la sécurité d'un pays, et peut-être même d'une importante partie du monde. Je suis donc venu m'assurer de votre accord afin que cette union puisse avoir lieu dans les plus brefs délais.

Il y eut un court silence, puis Gloria répondit rapidement :

— Mon accord ? Mais c'est impossible ! Je ne peux tout de même pas accepter de me marier avec un homme que je n'ai jamais vu ! Tout prince qu'il soit !

L'expression qu'elle vit alors sur le visage de son père lui parut comme une trahison. Était-ce lui qui lui avait tendu ce piège ? Elle eut la sensation qu'une main glacée lui broyait le cœur.

Elle n'ajouta pas un mot et courut se réfugier dans sa chambre, comme si elle était poursuivie par mille diables. Une fois seule, elle repensa, incrédule, à la scène qu'elle venait de vivre.

Comment ont-ils pu penser que j'accepterais une chose pareille? songea-t-elle.

C'est incroyable! Je ne suis tout de même pas une marchandise pour qu'un prince puisse disposer de moi comme bon lui semble !

Ce qui la blessait le plus, c'est que son père n'eût pas immédiatement éconduit l'ambassadeur. Poliment, bien sûr, mais fermement, en lui expliquant que ce que demandait le roi d'Argine était impossible et que sa réponse était non.

Mais à son grand dam, le duc n'avait rien dit de tel. Il s'était contenté de sourire à l'ignoble proposition qu'on venait de lui faire.

Une servante vint aider Gloria à se déshabiller.

Elle songea avec effroi qu'elle serait sans doute contrainte d'épouser ce prince.

Elle eut la terrible sensation qu'un piège se refermait sur elle, qu'elle serait prisonnière d'une situation à laquelle elle ne pourrait échapper. Désespérée, elle fondit en larmes.

Petit à petit, elle se calma. Ce n'est peut-être pas inéluctable, se dit-elle, et je dramatiserai quelque chose qui ne devrait pas m'effrayer. Après tout, on ne peut pas m'obliger à me marier avec un homme que je n'ai jamais vu, dont je ne sais rien, sinon qu'il vit dans un obscur pays dont personne n'a jamais entendu parler!

Mais ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre, c'est la raison pour laquelle son père n'avait pas fermement affirmé que cette idée était ridicule.

Lorsqu'elle était sortie du bureau, il lui avait dit :

— Nous reparlerons de tout cela plus tard !

Je n'ai rien à ajouter sur ce sujet! s'était-elle dit rageusement en montant les escaliers.

Pourtant, au fond d'elle-même, elle avait toujours rêvé de se voir en robe blanche, s'agenouillant devant l'autel afin de s'unir pour la vie à un homme dont elle aurait été follement éprise. Cette idée la transportait de joie. Le grand amour était une chimère que son esprit caressait souvent. Elle admirait tant les divins sentiments qui avaient lié ses parents malgré les pressions qui avaient été exercées pour que cette union n'ait pas lieu. Leur aventure lui semblait délicieusement romantique.

Elle avait quelquefois questionné sa mère sur leur rencontre et la merveilleuse histoire qu'ils avaient vécue.

Pourrait-il lui arriver quelque chose d'analogue? se demandait-elle souvent. Et comment cela se passerait-il ?

— Etes-vous tombée amoureuse de papa dès que vous l'avez vu, maman ?

s'était-elle enquis, un jour où elle était seule avec la duchesse.

— Il était si beau ! répondit cette dernière, et dès que nos regards se sont croisés, nous avons compris tous deux que nous étions faits l'un pour l'autre.

Cela ressemblait à un conte de fées et Gloria était fière d'être le fruit de cet amour.

Elle posait aussi fréquemment des questions à son père sur sa rencontre avec celle qui était alors encore la princesse du Lichenberg.

— Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé dans le pays de maman plutôt qu'au château?

— Je m'étais rendu au Lichenberg parce que l'histoire de ce pays me fascinait et qu'en outre, il y avait là de nombreux tableaux que je voulais particulièrement voir.

— Et vous avez obtenu une entrevue avec le roi ?

— Ce ne fut pas bien difficile car il avait jadis rencontré mon père lors d'une course hippique. Comme ils partageaient tous les deux la même passion pour les chevaux, il lui avait proposé gentiment l'hospitalité.

— Et plutôt que votre père, c'est vous qui avez répondu à son invitation.

— C'est en effet ce qui s'est passé. Mais je ne savais pas encore que cela bouleverserait mon existence, je ne savais pas que j'y rencontrerais ta mère.

— Elle était très belle ?

— Si belle que je n'arrivais pas à croire qu'elle puisse être réelle. Il me semblait qu'elle était une apparition divine. Et je me rends compte aujourd'hui, ma chérie, que tu lui ressembles.

— Vous me flattez, papa. Mais sachez que je n'espère qu'une chose : connaître une histoire aussi merveilleuse que la vôtre.

— Je suis sûr que tu finiras par rencontrer l'homme de ta vie, ma chérie. Mais ne sois pas impatiente, et ne te jette pas sur le premier prétendant venu, qui pourrait te décevoir par la suite. Crois-moi, le véritable amour se reconnaît au premier coup d'œil.

— Ne vous inquiétez pas, je saurai éviter de me tromper, et accueillir celui que Dieu aura choisi pour moi.

Ayant ôté ses vêtements d'équitation, Gloria enfila une jolie robe que la duchesse avait fait venir de Londres.

Habituellement, elle faisait faire ses toilettes par des couturières des villages voisins, mais, dernièrement, en prévision du voyage à Londres de sa fille, et pour que celle-ci puisse faire bonne impression lorsqu'elle serait reçue dans la haute société, elle lui avait offert quelques robes somptueuses, à la dernière mode de la capitale.

Elle était si ravissante quand elle les portait que le duc avait dit à sa femme, gonflé d'orgueil :

— Gloria est si jolie que je suis certain qu'elle surpassera toutes les autres débutantes, quand elle sera présentée à Buckingham Palace.

— Je l'espère! répondit la duchesse. Mais ce qui m'effraie, c'est que de nombreux hommes vont lui faire la cour et, malheureusement, tous n'ont pas votre beauté ni votre intelligence...

Le duc prit sa femme dans ses bras et l'embrassa.

— Après toutes ces années, il est merveilleux que vous me voyiez encore beau et intelligent, comme au premier jour.

— Je vous aime plus encore qu'à l'instant de notre mariage, et pour moi, il n'existe pas d'autres hommes qui puissent vous égaler.

Le duc pensait exactement la même chose à propos de sa femme.

Il l'embrassa, de nouveau animé par une passion qui n'avait jamais décréu avec les années, et qui semblait leur conserver une éternelle jeunesse.

Gloria se regarda une dernière fois dans la glace avant de descendre. Elle n'avait jamais été préoccupée par son apparence et, à présent, son esprit tout entier se demandait de quelle façon elle allait pouvoir confirmer à l'ambassadeur d'Argine qu'elle n'avait nullement l'intention de se marier avec le jeune fils de son roi.

J'épouserai l'homme que mon cœur et lui seul aura choisi ! se dit-elle tout en rejoignant le hall.

Elle avança d'un pas volontaire vers le petit salon dans lequel elle supposait que ses parents avaient conduit leur visiteur. A présent, cet homme ne l'effrayait plus, bien qu'une petite voix ne cessât de lui répéter :

— Suppose que papa et maman aient déjà accepté cette proposition ridicule!

Suppose qu'ils te disent que tu ne peux pas refuser ce prince, bien que tu ne l'aies jamais vu et qu'il ne soit pas là pour te demander lui-même

ta main !

Mais une autre voix semblait répondre à celle-là :

— Ne sois pas inquiète. Personne ne peut t'obliger à épouser un homme dont tu ne veux pas ! Et puis, papa et maman savent bien que tu attends le grand amour et qu'il n'est pas question de t'imposer autre chose ! Que t'importe de devenir princesse si tu n'aimes pas ton mari ? Qu'as-tu à faire de sang royal ?

Ils n'ont qu'à trouver quelqu'un d'autre après tout ! Je ne suis tout de même pas la seule jeune fille à marier !

Enfin, elle entra dans le petit salon.

Chapitre 2

A la grande surprise de Gloria, son père était seul. Dès qu'elle entra, il lui sourit.

— Je voudrais te parler, ma chérie.

Elle regarda autour d'elle, prudemment, s'assurant qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce.

— Avant toute chose, dit-elle rapidement, je veux mettre les choses au point : il est hors de question que je me marie avec un homme que je n'ai jamais vu, qu'il soit prince ou non. D'ailleurs, maman et vous avez toujours affirmé que vous désapprouviez les mariages arrangés pour des raisons d'Etat.

— Je sais ! admit calmement le duc, mais la situation est aujourd'hui particulière...

— C'est-à-dire ? demanda Gloria.

Le ton de sa voix s'était fait, malgré elle, plus agressif.

Son père lui prit les mains et l'entraîna vers le sofa, où ils s'assirent tous deux.

— Tu sais, reprit-il, que je me suis marié avec ta mère malgré une opposition farouche de son père, qui était roi. Cela se sut, et j'ai dû abandonner mes fonctions à la cour pour éviter que nous ne soyons en proie aux critiques et aux médisances.

Gloria n'avait jamais été informée de cela. Elle demanda :

— Et vous avez regretté d'avoir dû, en quelque sorte, démissionner ?

— Oh non, bien sûr que non ! Je ne voulais rien d'autre que rendre ma femme heureuse. Et je n'ai jamais pensé que notre mariage était une

erreur. Nous nous aimions tant que cet amour nous aurait donné la force de déplacer des montagnes si cela avait été nécessaire.

Avant que Gloria puisse dire un mot, il continua :

— Mais à présent, et en ce qui te concerne, la situation est bien différente. En m'épousant contre l'avis de son père, ta mère a renoncé à son titre de princesse.

En devenant simple duchesse, elle retirait également à ses enfants la possibilité de régner un jour. Et si aujourd'hui la reine Victoria a donné son autorisation pour ton mariage avec le prince Darius, si elle consent à t'accorder la possibilité de retrouver un statut de princesse, ce qui est un honneur, c'est que l'heure est grave. En fait, l'ambassadeur m'a expliqué que tu es la seule qui puisse sauver l'Etat d'Argine, et c'est ce qu'il est venu te demander de faire.

— Sauver l'Etat d'Argine ! Ne croyez-vous pas que le terme est quelque peu exagéré, et que ce monsieur fait beaucoup de bruit pour peu de chose ?

— Non, l'Argine est réellement en danger. Sa position géographique en fait une cible privilégiée des Russes qui semblent de plus en plus déterminés à occuper les Balkans. Ils ont déjà été les instigateurs de révoltes dans de nombreuses petites principautés dans lesquelles ils se chargent ensuite de restaurer l'ordre.

En fait, cela leur permet tout simplement de prendre le pouvoir.

Gloria regardait son père d'un air incrédule. Il poursuivit :

— Cela veut dire que le pays se trouve aux mains des Russes, qu'ils installent sur le trône un homme de paille, totalement soumis à leurs décisions, et qu'ils ont en fait effectué un pas de plus vers Constantinople, qu'ils ont l'ambition d'occuper.

— Même si c'est la vérité, en quoi tout cela concerne-t-il l'Angleterre, en quoi cela nous concerne-t-il ? Nous n'avons rien à voir avec les Balkans !

— Sa Majesté craint, et elle a totalement raison, que l'hégémonie des Russes ne bouleverse l'échiquier politique mondial. S'ils deviennent trop puissants, ils risquent de mettre en péril les intérêts de la Grande-Bretagne à travers le monde.

— Et comment savez-vous qu'ils veulent aller jusqu'à Constantinople ? demanda naïvement Gloria.

— C'est ce qui se dit ouvertement à Saint-Pétersbourg. J'avais déjà entendu des rumeurs à ce propos, et l'ambassadeur me les a confirmées.

Il y eut un long silence, puis Gloria dit :

— Je ne peux pas croire ce qui arrive. Etes-vous réellement en train de me dire, papa, que je vais devoir épouser le prince Darius ?

Le duc se leva et marcha jusqu'à la cheminée où crépitait un feu. Il resta là un moment, sans rien dire, le regard vague, puis brusquement se retourna vers Gloria.

— Pour être tout à fait franc, ma chérie, si je te demande cela, ce n'est pas, de ma part, totalement désintéressé. J'ai été égoïste. J'ai abandonné volontairement, comme je te l'ai toujours dit, mes fonctions et ma position à la cour. Mais maintenant, je prie pour que ton frère William, le plus âgé de mes fils, puisse avoir là-bas la place qu'il mérite.

— Essayez-vous de me faire comprendre, papa, que si je refuse d'épouser le prince Darius, la reine, en colère contre moi, se vengera sur William, alors qu'il n'a rien à voir dans cette histoire et qu'il n'a pas encore dix-sept ans ?

— Je pense, répondit le duc, que si Sa Majesté essuie un échec à cause de notre famille, elle risque de nous le faire payer d'une façon ou d'une autre.

— Je n'ose pas croire une chose pareille! s'exclama Gloria. Comment notre souveraine peut-elle être aussi mesquine ?

— Ce n'est pas de la mesquinerie, ma chérie. Il faut comprendre les enjeux d'une telle situation. L'équilibre politique de l'Europe est un problème extrêmement grave, et l'Etat d'Argine, si petit soit-il, est une ouverture sur la mer Egée où croisent nos cuirassés afin d'y préserver la paix. Il est important que celle-ci ne soit pas menacée.

Au fur et à mesure que son père parlait, Gloria sentait comme les barreaux d'une prison se refermer autour d'elle. Elle n'avait jamais imaginé que la réalité politique pourrait être pour elle une telle contrainte. Elle n'avait pas grandi avec l'idée qu'être une princesse lui imposait des devoirs. Mais elle était assez intelligente pour comprendre l'importance de ceux-ci.

Bien que le duc ne se rendît que très rarement à Londres, il ne perdait pas contact avec les réalités du monde politique. En effet, les nombreux amis qui venaient en visite au château lui donnaient régulièrement des nouvelles ; en outre, il se tenait toujours informé par une lecture assidue des journaux. Gloria elle-même, contrairement à la plupart des jeunes filles de son âge, s'intéressait énormément à tout ce qui touchait aux Affaires étrangères. Elle écoutait toujours avec attention les conversations que son père et sa mère avaient à

propos des avancées stratégiques de l'empire du tsar Alexandre, tant dans les Balkans que sur la frontière nord-ouest des Indes.

Les Russes, toujours les Russes ! pensa-t-elle. Non contents d'envahir le monde, voilà qu'ils viennent maintenant bouleverser ma vie !

N'y avait-il vraiment pas d'autre solution ? Elle qui avait toujours souhaité rester en Angleterre pour y vivre sereinement, loin des problèmes internationaux ! Elle avait tant rêvé du grand amour que la perspective de se marier avec un inconnu la plongeait dans les sombres abîmes du désespoir.

— Je sais, ma chérie, que c'est une décision très difficile à prendre et que tu aurais besoin de plus de temps pour réfléchir à tout cela. Il te faut être courageuse. Je dois t'avouer que l'ambassadeur attend ta réponse dans la pièce voisine, et que la colère de la reine, si tu refuses, risque d'être terrible.

— N'y a-t-il vraiment personne d'autre que moi qui pourrait se marier avec ce prince ? demanda Gloria d'une toute petite voix.

— L'ambassadeur m'a assuré que non. D'après ce qu'il m'a dit, le Premier ministre britannique et le comte de Derby, qui est le secrétaire d'Etat attaché aux Affaires étrangères, étaient dans une impasse complète jusqu'à ce qu'ils se souviennent que du sang royal coulait dans les veines de ta mère.

— Peut-être existe-t-il une autre jeune fille, dans la famille de maman, justement, qui...

— Je lui ai déjà posé la question, et je te promets qu'elle a tout fait pour trouver une autre solution. Malheureusement...

— Mais je ne peux pas faire cela, papa ! Je n'ai jamais vu ce prince, il y a une heure je ne connaissais même pas son existence, et vous me demandez tout d'un coup de lui aliéner ma vie tout entière !

Le duc ne répondit pas. Il se contenta de regarder sa fille, l'air désolé. Il savait qu'en refusant ce mariage, Gloria compromettrait la carrière de ses deux frères, et c'était en fait la raison pour laquelle il lui demandait de faire ce sacrifice.

Elle se leva, marcha jusqu'à la fenêtre, et regarda à l'extérieur. Le jardin qu'elle aimait tant semblait immuable. Sous les rayons du soleil de printemps, il était plus magnifique encore qu'à l'accoutumée.

Je vais devoir quitter tout cela ! se dit-elle. Et les chevaux également, et tout ce qui, jusqu'ici, rythmait ma vie !

Le duc attendait, avec dans les yeux une expression d'infinie tendresse. Il aimait sa fille et savait que ce qu'il lui demandait était intolérable

pour elle. Ils étaient tous deux face à un dilemme insurmontable, car il était question de choisir entre l'avenir de Gloria et celui de ses frères. Quel père aurait pu prendre avec sérénité une si terrible décision ?

Il y eut un long, très long silence.

C'est alors que, se tournant vers le duc, elle dit avec une émotion à peine contenue :

— Très bien, papa, je cède. Je me marierai avec le prince Darius, bien que je ne le connaisse pas. Oh, comme je le déteste ! A cause de lui, je vais quitter tout ceux que j'aime et me jeter dans l'inconnu. Si je fais cela, papa, c'est uniquement pour l'amour de mes frères. Leur réussite sera mienne.

— Tu es très bonne et très courageuse, ma chérie, digne d'une véritable reine. Je suis fier de toi, et je prierai pour que, malgré tout, tu sois heureuse.

A cet instant, les yeux de Gloria s'emplirent de larmes. Elle courut dans les bras de son père, et se laissa envahir par les sanglots.

Il la consola longuement, puis elle lui dit :

— Vous pouvez aller dire à l'ambassadeur que j'ai accepté et qu'il peut d'ores et déjà prendre les dispositions nécessaires au bon déroulement de la cérémonie.

Quant à moi, je vais essayer de me faire à l'idée que je vais épouser un homme que je n'aime pas, puisque je ne peux y échapper.

Les événements se précipitèrent et Gloria apprit dès le lendemain qu'elle allait partir pour l'Argine trois semaines plus tard.

— Trois semaines! s'exclama la duchesse. Mais comment va-t-on pouvoir constituer ton trousseau en si peu de temps, ma chérie ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle semblait indifférente à tout: à son départ, comme à la présence au château des couturières venues de Londres pour concevoir et fabriquer ses robes. Son humeur était devenue maussade. Elle semblait résignée, résignée à ne pas être heureuse.

Les jours suivants, elle occupa son temps à faire de longues promenades, seule à travers les bois. Elle essayait de ne penser ni au prince Darius, ni à son pays.

Son père lui avait apporté des livres traitant de l'histoire de l'Argine. Elle refusa de les ouvrir.

Puis elle apprit que ses parents n'assisteraient pas à son mariage. Elle protesta :

— Mais pourquoi? J'aurai justement tellement besoin de votre réconfort lorsque je serai devant l'autel, aux côtés d'un homme que je n'aurai pas désiré.

— Nous savons cela, répondit la duchesse, mais ton père et moi avons peur que notre présence ne soit gênante pour le roi Hadrian, qui pourrait me reprocher d'avoir abandonné mon titre royal, ce qui à ses yeux peut être considéré comme une faute. Mais ne t'inquiète pas, tu ne seras pas seule. La reine envoie l'une de ses dames de compagnie qui la représentera le jour de la cérémonie. C'est une personne très importante.

— En effet, confirma le duc, c'est la femme du marquis de Garth, un de mes vieux amis.

— Il sera là également, reprit la duchesse, et il y aura aussi l'ambassadeur d'Angleterre et sa femme, qui vont venir d'Argine spécialement pour t'y accompagner. Vous voyagerez sur un bateau prêté par le comte de Derby.

— Mais que m'importent tous ces gens que je ne connais pas ? hurla Gloria.

Vous êtes mes parents, et c'est vous que j'aurais souhaité voir à mes côtés. Je n'ai que faire d'un ambassadeur et d'une dame de compagnie de la reine !

Elle sortit de la pièce en claquant la porte. La duchesse regarda son mari, confuse.

— Quels parents sommes-nous pour la faire souffrir de cette manière ? demanda-t-elle.

— Vous savez comme moi que nous ne faisons pas cela de gaieté de cœur !

répondit le duc. Mais si nous l'accompagnions, elle risquerait de se laisser aller à une petite crise d'hystérie, le jour de la noce, comptant sur notre présence pour la réconforter. Si nous ne sommes pas là, elle sera obligée de garder le contrôle d'elle-même. C'est dans son propre intérêt que nous serons absents de la cérémonie.

— Je le sais, mon amour, mais je suis tout de même bouleversée par cette situation. Gloria est une jeune fille très sensible, et c'est une rude épreuve que nous lui imposons, car elle n'a pas été élevée comme une princesse qui sait qu'à tout moment elle peut devoir se sacrifier pour son pays. En fait, nous l'avons prise un peu en traître.

Elle leva les bras au ciel avant d'ajouter :

— Lorsque du sang royal coule dans nos veines, il nous faut souvent faire abstraction de notre sensibilité.

— Il est terrible de penser que notre fille ne connaîtra jamais un bonheur tel que le nôtre, intervint le duc.

Et tout deux se turent, méditatifs.

Une fois seule, Gloria s'efforça de ne pas pleurer. Son avenir l'effrayait tant qu'elle faisait tout pour ne pas y penser. Mais elle n'y parvenait pas. Le prince Darius, l'homme qu'elle allait devoir épouser, occupait désormais son esprit.

Quel odieux personnage ! se dit-elle. Il me vole ma vie, il confisque mon bonheur, et tout cela pour de maudites raisons d'Etat !

Je le déteste! chuchota-t-elle à ses chevaux, en venant leur dire adieu, le cœur brisé.

Je le déteste ! répéta-t-elle alors qu'elle s'éloignait du château qu'elle ne reverrait plus, vraisemblablement, avant bien longtemps.

Une bonne partie de son trousseau l'attendait dans la maison familiale de Londres, mais cela la laissa indifférente.

Ses parents l'avaient accompagnée dans la capitale.

Elle resta insensible aux compliments que lui firent l'ambassadeur d'Argine, le prince de Derby, ainsi que les nombreux hauts personnages de l'Etat qu'elle rencontra.

Ils essayèrent de lui faire comprendre qu'elle aurait un rôle important à jouer en Argine, car elle y représenterait la Grande-Bretagne.

Elle les écoutait poliment, sans parler.

Le duc, qui connaissait la subtilité d'esprit de sa fille, ne comprenait pas le peu d'intérêt qu'elle manifestait face à ses interlocuteurs. Il prit la parole pour poser à sa place les questions qui auraient dû être celles de Gloria.

Je ne suis pas le moins du monde intéressée par tout cela ! se dit cette dernière, une fois que ces messieurs furent partis. S'ils pensent que je vais pouvoir chasser seule les Russes des Balkans, c'est qu'ils sont complètement idiots !

Son père avait compris ce qu'elle ressentait. Néanmoins, quand ils furent seuls, il lui parla longuement de la situation politique de l'Argine. Il lui expliqua aussi qui était le roi Hadrian :

— Comme la plupart de ses sujets, il est d'origine grecque. Son père était issu d'une vieille famille hellénique et il devint roi de manière tout à fait inattendue : les deux prétendants légitimes au trône étaient

morts au combat. Il dut donc, malgré lui, et alors qu'il n'y était pas préparé, assumer ce rôle.

Gloria restait silencieuse. Il continua :

— La reine, qui s'est éteinte il y a trois ans, était hongroise, et, à ce que l'on dit, très séduisante. Elle l'a comblé de bonheur en lui donnant deux fils...

Le duc vit sa fille frissonner, et comprit qu'il valait mieux ne pas évoquer le prince Darius pour l'instant. Il reprit :

— L'aîné, qui est aussi l'héritier du trône, s'est marié avec une jeune femme allemande. L'ambassadeur m'a dit qu'elle n'était pas très aimée. Toi, ma chérie, je suis sûr que tu seras très populaire.

Gloria serra les dents plutôt que de dire à son père qu'elle se fichait bien d'être populaire en Argine. Elle ne voulait pas le décevoir, et préféra se taire plutôt que de lui dire des choses blessantes.

Elle continua donc, tristement, à l'écouter lui parler de la famille de son futur mari.

Ils étaient à Londres depuis seulement trois jours quand Gloria apprit que la reine désirait la rencontrer. Elle partit donc pour le château de Windsor avec le duc. Ils firent le voyage dans un carrosse du palais tiré par quatre magnifiques chevaux.

Ils étaient presque arrivés quand Gloria demanda :

— Pour quelle raison sommes-nous attendus au palais, papa?

— Je suppose que la reine veut s'assurer que tu seras une digne représentante du drapeau britannique.

Il avait dit cela d'un ton moqueur et Gloria s'exclama malicieusement :

— Imaginez que je ne le sois pas ! Je serais déclarée inapte pour le poste ?

Le duc secoua la tête.

— Aucune chance ! Tu es tellement adorable, ma chérie, que tous les pays aimeraient t'avoir comme ambassadrice.

Gloria ne répondit pas.

Gloria fut très impressionnée, quand elle fut introduite dans la pièce où elle était attendue, par la majesté de l'endroit. Le décor était grandiose et d'un goût exquis.

Tout était luxueux. Le moindre tapis semblait avoir été fait pour le plaisir des yeux. La souveraine, en revanche, aurait pu passer

inaperçue. Elle était vêtue très simplement d'une robe noire et d'un chapeau blanc. Gloria entra et fit la révérence. Puis, très vite, elle se rendit compte que la reine avait en fait une personnalité exceptionnelle et beaucoup d'autorité.

Sa Majesté salua d'abord le duc. Elle ne l'avait pas vu depuis fort longtemps et remarqua qu'il n'avait, en vieillissant, rien perdu de sa beauté. Il avait gardé la distinction qui le caractérisait déjà lorsqu'il était jeune.

— Je suis ravie de vous revoir, monsieur, lui dit-elle avec condescendance.

— C'est un honneur, et une grande joie pour moi d'être reçu par Votre Majesté !

lui répondit-il.

— On ne vous voit pourtant pas souvent à la cour ! Pour ma part, je n'ai jamais compris pourquoi vous vous cloîtriez ainsi à la campagne, et je peux vous l'avouer, monsieur, vous me manquez.

— Je suis confus, et infiniment honoré de constater que Votre Majesté se souvient de moi.

— Ainsi, voici votre fille ? demanda la reine en regardant Gloria.

— Oui, je suis impardonnable de ne pas vous l'avoir encore présentée. Elle se nomme Gloria et a tout juste dix-huit ans.

— Dix-huit ans ! Il est donc temps qu'elle se marie ! répondit la reine.

Elle eut un nouveau regard vers Gloria avant d'ajouter :

— Je pense que vous avez été informée du rôle que vous aurez à jouer lorsque vous serez en Argine.

— En effet, Majesté. Tout m'a été expliqué en détail, répondit Gloria.

— Le secrétaire d'Etat attaché aux Affaires étrangères nous a longuement parlé de l'Argine, intervint le duc. Il pense que ce pays, bien que de petite taille, peut avoir un rôle prépondérant dans la région.

La reine eut un petit sourire et dit :

— Je partage tout à fait son avis, et vous devez persuader votre fille qu'elle peut être très utile à la Grande-Bretagne en se rendant là-bas, comme vous l'étiez vous-même avant que vous ne décidiez stupidement d'aller planter vos choux !

— Sa Majesté me flatte, répondit le duc, en évoquant les services que j'ai pu rendre jadis à notre pays. En ce qui concerne mes choux, sachez

tout de même qu'ils sont excellents !

La reine eut un rire franc.

— Vous avez toujours eu un sens exceptionnel de la repartie, monsieur. Et cela me manque depuis que vous ne venez plus à la cour.

Elle sourit encore en lui tendant la main.

— Je suppose que lorsque votre fille vous aura quitté, vous retournerez vous enfermer dans le Yorkshire ?

— J'en ai bien peur, Majesté.

Il baisa la main de la souveraine, et cette dernière se tourna de nouveau vers Gloria.

— J'espère, mademoiselle que vous serez aussi efficace que votre père.

Souvenez-vous que je serai informée à tout moment de vos actions en Argine.

— Je ferai tout pour que les désirs de Votre Majesté soient satisfaits, dit humblement Gloria en effectuant une petite révérence.

Puis, elle et son père sortirent discrètement de la pièce.

Quand ils furent dehors, Gloria se dit que cette entrevue n'avait pas été aussi effrayante qu'elle l'avait craint. Ils retournèrent à Londres où la duchesse les attendait, impatiente d'entendre le compte rendu de leur journée.

— Sa Majesté a un surprenant sens de l'humour ! dit le duc.

Puis il exposa à sa femme ce qui s'était passé. La duchesse sembla alors incroyablement soulagée.

— Si elle n'a pas posé de question sur moi, c'est qu'elle ne compte pas me demander de venir au palais. J'ai toujours eu peur d'être contrainte de devenir une de ses dames de compagnie, comme les précédentes duchesses de Winton.

— Dieu merci, vous n'avez pas été mandée au château de Windsor, s'exclama le duc. Ce qui m'aurait plongé dans le plus affreux désespoir. Je vous veux en effet près de moi chaque jour et chaque minute, mon tendre amour.

La duchesse lui sourit et dit :

— Nous rentrerons à la maison dès que Gloria sera partie.

Gloria s'efforça de ne pas pleurer quand elle dut dire au revoir à ses parents. Elle parvint fièrement à rester maîtresse d'elle-même. Pourtant, les larmes ne demandaient qu'à inonder son doux visage.

Un grand nombre d'hommes politiques ayant d'importantes responsabilités, tant au gouvernement qu'à la cour, l'accompagnèrent jusqu'au bateau qui l'attendait.

Ils étaient tous très impliqués dans la politique étrangère et particulièrement concernés par «l'affaire d'Argine», mais s'ils avaient tenu à être présents, c'était aussi parce qu'ils connaissaient bien le duc, l'appréciaient et voulaient lui prouver leur reconnaissance, bien qu'ils ne l'eussent pas vu depuis fort longtemps.

Ils félicitèrent Gloria et lui donnèrent des instructions de dernière minute que la jeune fille écouta d'une oreille distraite.

Puis le comte de Derby annonça qu'il était temps de lever l'ancre.

Gloria le remercia, ainsi que le Premier ministre et les autres personnes venues représenter la reine. Enfin, avant que le bateau se mette en route, la jeune fille rejoignit sa cabine, accompagnée par ses parents. Elle avait courageusement réussi à contrôler ses émotions jusqu'à ce moment, mais loin des regards indiscrets, et à l'heure des adieux, elle fondit en larmes dans les bras de sa mère.

— J'ai peur, maman ! Je crains de ne pouvoir supporter cette épreuve, auquel cas, si je ne peux rentrer à la maison, je crois que je serais capable de me jeter dans la mer !

— Ne parle pas comme cela, ma chérie. Tu sais bien que s'il t'arrivait malheur, nous en mourrions, ton père et moi !

— Mais il m'est déjà arrivé malheur, maman ! Vous rendez-vous compte que je pars loin de vous pour me marier avec un homme que je ne connais pas ? Et vous n'assisterez pas à mes noces ! Je ne sais même pas à quoi ressemble ce prince Darius ! Peut-être qu'il louche, ou qu'il est sourd et muet !

— Que vas-tu chercher là ? L'ambassadeur m'a assuré qu'il était très séduisant. Il est en outre, paraît-il, excellent cavalier.

Gloria avait bien entendu tout cela, mais n'en avait pas cru un mot.

Elle embrassa la duchesse, puis se tourna vers le duc.

— Je ne sais pourquoi vous ne venez pas avec moi, papa ! dit-elle. Je sais seulement que c'est pour moi la chose la plus dure à supporter. Et comme je l'ai dit à maman, si cela devient trop intolérable, je m'enfuirai pour revenir à la maison. Je n'hésiterai pas à envoyer au diable le pays d'Argine et la paix dans les Balkans !

— Tu ne dois ni agir ni parler de la sorte, ma chérie, mais, au contraire, avoir le sens des responsabilités. Néanmoins, je vais te promettre une chose : si jamais la situation devenait insupportable, je

viendrais te rejoindre en Argine, et je resterais avec toi jusqu'à ce que je puisse constater ton bonheur.

— C'est vrai? demanda Gloria, incrédule.

— Je te le jure ! répondit calmement son père.

La jeune fille se blottit contre le duc et dut lutter encore pour retenir ses larmes.

Ils restèrent quelques instants ainsi, tendrement serrés l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils entendent une voix au loin dire : « Attention, mesdames et messieurs, le bateau va partir. Toutes les personnes qui ne font pas partie du voyage sont priées de descendre à quai immédiatement. »

— Nous allons devoir te quitter, dit le duc. Je te souhaite une bonne traversée et, malgré tout, beaucoup de bonheur, ma chérie. Je sais que quoi qu'il arrive, tu feras honneur à notre famille en servant ton pays du mieux que tu le pourras. Car comme tu le sais, tu ne pars pas simplement te marier, tu as également rendez-vous avec l'Histoire.

Il avait parlé solennellement, et cela avait touché le cœur de Gloria. Elle se souvint alors que ses ancêtres avaient toujours, au cours des siècles, servi la Grande-Bretagne. Elle en nourrissait d'ailleurs une fierté secrète. Gonflant tout d'un coup le torse, elle dit d'une voix enrouée par l'émotion :

— J'essaierai, papa. Je vous promets que je ferai de mon mieux.

Enfin, le duc et la duchesse la laissèrent seule dans la cabine.

Quand on retira la passerelle qui avait permis aux voyageurs de monter à bord, elle ferma la porte à clef et s'allongea sur son lit.

Elle savait qu'il était inutile de pleurer. Elle entendit le bruit des machines qui se mettaient en marche. Puis elle sentit que le bateau commençait à bouger lentement et qu'il s'éloignait de la rive.

Les autres membres de l'expédition devaient probablement être sur le pont, faisant des signes de la main aux personnes restées sur le quai.

Gloria n'avait aucunement l'intention de se joindre à eux.

Je pars en exil, se dit-elle. J'ai l'impression d'être perdue dans un désert aride. Je me sens seule, si seule !

Quelque temps après, Gloria entendit frapper à la porte. Elle pensa qu'il s'agissait du steward chargé de s'occuper d'elle. Elle se leva, ouvrit, et put constater qu'elle ne s'était pas trompée.

— Bienvenue à bord, milady. S'il y a quelque chose que je puisse faire

pour vous...

— Je vous remercie, mais je n'ai besoin de rien.

— Vraiment? Je viens de servir le Champagne dans la cabine du capitaine. Si cela vous dit, je peux vous en apporter une coupe.

— Du champagne ? Je n'en ai encore jamais bu. Eh bien d'accord ! C'est très gentil à vous ! répondit Gloria.

Le steward était un vieil homme. Elle apprit plus tard qu'il travaillait sur ce bateau, Le Victorieux, depuis six ans.

En revenant avec une flûte remplie du prestigieux vin français, il la sentit tendue et, comme pour la rassurer, lui dit :

— N'ayez pas peur, milady. Vous serez, j'en suis sûr, heureuse quand vous verrez l'Argine. Je m'y suis déjà rendu et, croyez-moi, ce n'est pas un endroit désagréable, loin de là !

Gloria trempa délicatement ses lèvres dans le vin pétillant. Comme c'était la première fois qu'elle en buvait, elle fit une petite grimace, surprise par ce goût nouveau, puis l'apprécia. Elle en savoura la deuxième gorgée.

Le vieux domestique était resté à ses côtés. Elle lui demanda :

— Comment sont les gens, en Argine ?

— Ils sont sympathiques et accueillants ; toujours prêts à faire vos quatre volontés, si bien sûr vous parvenez à vous faire comprendre d'eux.

— J'ai entendu dire qu'ils parlaient principalement le grec, est-ce vrai ?

Elle, qui n'avait posé aucune question à propos de l'Argine lorsqu'elle était au château, semblait maintenant s'y intéresser particulièrement. En fait, le steward lui inspirait confiance.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'ils seront aux petits soins pour vous.

Ce sont des gens qui aiment les jolies femmes, et, si je puis me permettre, c'était quelque chose qui leur manquait, jusqu'ici, au palais.

— Que voulez-vous dire par là? demanda Gloria.

— Il y a deux ans, nous étions amarrés au port, et le roi est monté à bord, visiblement intéressé par la modernité de notre navire. J'ai pu remarquer qu'il était plutôt bien fait de sa personne, mais si vous aviez vu les femmes qui l'accompagnaient! Laidées comme un jour sans soleil, et, excusez l'expression, habillées comme l'as de pique !

Un sourire se dessina sur le visage de la jeune fille.

— Eh bien ! Quel tableau !

Elle but une nouvelle gorgée de Champagne.

— Et à quoi ressemblent les hommes ?

Elle avait posé cette question de façon anodine, sans penser le moins du monde au prince Darius.

— Ils sont beaux. Certains d'entre eux ressemblent à des dieux grecs et le savent

: cela ne favorise pas leur modestie. Mais ils sont chaleureux.

— Voilà tout de même une bonne nouvelle !

Elle finit son verre qu'elle reposa sur le plateau. S'en emparant, le steward dit :

— Ils sont aussi galants, et ils vous feront, je pense, des compliments qui sonneront à vos oreilles comme autant de pièces d'or.

Il fit mine de sortir mais, arrivé au seuil de la porte, il se retourna et ajouta :

— Quelle est cette expression que l'on trouve dans la Bible? Ah oui: un pays de lait et de miel! Voilà ce qu'est l'Argine, et je suis sûr que vous y coulerez des jours heureux !

Il sortit de la cabine et Gloria se surprit à rire de bon cœur, comme cela ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps. En fait, depuis qu'elle avait appris qu'il lui faudrait se marier avec le prince Darius, la gaieté lui avait fait faux bond.

Grâce au steward, elle était enfin revenue.

Un pays de lait et de miel! se dit-elle. Je me demande si c'est vrai. Mais de toute manière, cela ne change pas ma position vis-à-vis du prince : je resterai de marbre devant lui !

Chapitre 3

Si Gloria n'avait pas été inquiète à cause de son prochain mariage, elle aurait été enchantée de son voyage. Il était impossible de ne pas être émerveillée à bord d'un tel bateau. A ses côtés, chacun faisait de son mieux pour la distraire. La marquise de Garth était charmante et son mari, le marquis, se révéla un interlocuteur passionnant. Elle apprécia aussi particulièrement l'ambassadeur d'Argine, bien qu'il fût plus âgé. Celui-ci vint la voir dès le lendemain de leur départ d'Angleterre pour

lui dire :

— J'aimerais, lady Gloria, si vous m'y autorisez, vous apprendre quelques notions de notre langue avant que nous n'arrivions en Argine.

La jeune fille voulut d'abord lui répondre que cela n'était pas nécessaire car elle avait l'intention de ne parler à aucun Arginois, pas même au prince Darius, quand ils auraient débarqué. Puis elle se dit que cette attitude ne serait pas très diplomatique et ne risquait que de lui faire du tort. Elle nuança donc son refus :

— Je vous remercie mais je ne crois pas que cela soit nécessaire. Il se trouve que je parle couramment le grec, et à ce que l'on m'a dit, votre langue est très proche de celle-là.

— Vous parlez grec? Qui vous a appris cette langue ?

— Mon père. Je connais également le grec ancien.

— C'est incroyable! Néanmoins, il y a des différences notables entre le grec et la langue de mon pays, et je me ferai un plaisir de vous les indiquer. Nous pourrions, si vous êtes d'accord, y consacrer deux heures, chaque matin.

— Comme il vous plaira! répondit la jeune fille.

Finalement, Gloria trouva les leçons de l'ambassadeur très agréables. Elle avait toujours été heureuse d'élargir ses connaissances. L'ambassadeur lui parla longuement des légendes de l'Argine antique. Les anciens Arginois adoraient les mêmes dieux que les Grecs, lui apprit-il. Gloria fut enchantée d'écouter les nombreuses histoires sur ce qui allait être son pays d'adoption et qu'elle trouvait passionnantes.

En dehors de l'ambassadeur, elle rencontra de nombreux officiers qui se mirent en quatre pour la divertir.

Elle s'intéressait également à tout ce qui concernait le fonctionnement du bateau et restait souvent de longs moments sur le pont en compagnie du capitaine, ne manquant pas de lui poser mille questions auxquelles il répondait scrupuleusement. La marine lui était un monde totalement inconnu jusqu'alors, et elle trouvait tout cela fascinant.

Lorsqu'elle était à nouveau seule, le soir, dans son lit, elle se disait que la seule ombre au tableau était le prince, auquel elle serait immanquablement confrontée, dès qu'elle arriverait en terre d'Argine.

Elle faisait son possible pour ne pas y penser, afin de ne pas gâcher cette belle traversée.

Elle était très appréciée à bord. Le capitaine, les officiers et tous les voyageurs étaient sous le charme. Elle qui avait toujours vécu à la

campagne n'avait jamais réalisé à quel point elle pouvait plaire. Elle découvrait cela et en était enchantée.

— Elle va faire sensation, quand elle arrivera en Argine! dit la marquise de Garth à son mari alors qu'ils étaient dans leur cabine.

— Je l'espère ! répondit ce dernier. Mais, malheureusement, le roi Hadrian est un peu collet monté et je subodore que cette jeune personne risque de s'ennuyer en sa compagnie !

— Qu'en savez-vous ? dit en riant la marquise.

— J'ai dû rendre une visite diplomatique au roi, après être allé à Constantinople, répliqua le marquis, et je dois avouer que durant l'entrevue qu'il m'a accordée, j'ai trouvé le temps très long. Les quelques jours que j'ai passés dans son palais m'ont paru interminables; en fait, c'est toute l'ambiance du palais qui est poussiéreuse et pesante. A vrai dire, c'est, de tout mon voyage, mon pire souvenir.

La marquise poussa un petit cri.

— Mon Dieu, Lionel, n'en dites rien à cette pauvre enfant ! Je sais ce qu'elle a souffert quand elle a dû quitter son père et sa mère, qu'elle adore, pour venir en Argine. Je sais aussi qu'il n'est pas facile pour elle d'accepter l'idée de se marier avec un inconnu. Si elle apprend en plus que la maison dans laquelle elle va entrer est désagréable, cela risque de lui être insupportable !

— Je n'ai jamais rencontré le prince Darius, ajouta le marquis. J'ai cru comprendre qu'il était rarement au palais. Personnellement, je ne l'en blâmerai pas !

Paradoxalement, au moment où Gloria commençait à se détendre, où elle était visiblement moins anxieuse, où, grâce à l'effet bénéfique des rayons du soleil, ses joues s'étaient colorées et ses cheveux éclaircis quelque peu, la marquise commença à se faire du mauvais sang pour elle. Les révélations que lui avait faites son mari lui avaient fait perdre le sommeil.

Le navire voguait à vive allure sur les flots bleus de la Méditerranée. Gloria espérait qu'il ferait quelques escales. Elle aurait aimé voir Naples, Athènes...

Elle ne savait pas que le capitaine avait donné des ordres pour que l'on atteigne le plus rapidement possible les côtes d'Argine.

Contrairement à la jeune fille, l'ambassadeur, lui, était très pressé d'arriver, et il comptait les jours. Il avait peur que quelque chose arrive en Argine avant que le pays ne soit officiellement sous la

protection du drapeau britannique. Son homologue anglais confirma au marquis l'urgence du mariage de Gloria :

— J'ai travaillé dans les Balkans pendant plus de dix ans, et je n'ai pas souvenir d'une situation aussi tendue que celle que nous connaissons aujourd'hui. Bien que le ministère des Affaires étrangères ne prenne pas mes craintes au sérieux, je suis tout à fait sûr que les événements, si nous n'y prenons garde, peuvent très vite tourner à la catastrophe.

— L'heure est-elle si grave ? demanda le marquis. En fait, ce dernier ne croyait pas que les Russes

eussent réellement l'intention de déstabiliser le roi Hadrian pour conquérir son pays. Lorsqu'il se trouva seul avec sa femme, il lui dit :

— Je pense que nos deux ambassadeurs exagèrent quelque peu. Je vois mal la Russie envahir l'Argine dans l'immédiat.

— J'espère en tout cas que l'armée du tsar n'avancera pas jusqu'à Constantinople avant que nous ayons eu le temps de visiter cette ville, comme vous me l'avez promis ! répondit la marquise en riant.

— Ne plaisantez pas sur ce sujet. L'affaire n'est tout de même pas anodine, et si les diplomates ont des craintes, c'est que les risques sont réels.

— Eh bien, si les Russes sont à Constantinople, peut-être auront-ils apporté avec eux quelques manteaux de zibeline. Cela vous donnera l'occasion, comme vous me l'avez également promis, de m'en offrir un !

Le marquis lui sourit et l'embrassa.

Il se dit en lui-même que s'il sentait le moindre danger, il ramènerait sa femme à Londres dès que cela serait possible.

Il monta sur le pont et dit au capitaine :

— Une fois que nous aurons atteint notre destination, pensez-vous nous attendre, ou devons-nous trouver un autre bateau pour regagner l'Angleterre ?

Le capitaine réfléchit un long moment avant de répondre :

— Nous devons vous déposer en Argine pour le mariage, et il est prévu que nous repartions immédiatement pour Athènes. Mais si cela peut vous être agréable, je demanderai l'autorisation de revenir vous chercher avant que nous quittions la Méditerranée.

— C'est très gentil à vous. Votre navire est si confortable que nous serions ravis d'en profiter au retour. Dans le cas contraire, nous aurions été obligés de nous contenter d'une embarcation plus simple,

ou peut-être même de nous résigner à prendre le train.

— Le train ? Quelle horreur ! Cela aurait été probablement très pénible pour vous ! dit le capitaine en souriant.

— Sans aucun doute ! Je déteste le chemin de fer : c'est bruyant, poussiéreux et désagréable !

— Il est vrai que les jours en mer passent bien plus vite ! répliqua le capitaine.

Gloria apprit que leur arrivée à Koloni, la capitale de l'Argine, était prévue pour le lendemain. Elle se résigna donc à ne visiter ni Naples, ni Athènes.

Le dernier soir, ils dînèrent tous dans la cabine du capitaine. Le marin proposa un toast en l'honneur de la future mariée et tout le monde lui souhaita beaucoup de bonheur.

C'est exactement ce dont j'ai besoin ! songea Gloria.

Très émue, elle se leva et dit :

— Je vous remercie. C'est difficile pour moi de vous dire à quel point j'ai apprécié ce voyage. Et si celui-ci a été pour moi aussi agréable, c'est à vous tous que je le dois. Vous avez été merveilleux. Je ne regrette qu'une chose : que mon père et ma mère ne soient pas avec moi.

Sa voix s'était nouée, ses yeux s'étaient mis à briller, et cela la rendait si touchante que chacun des hommes qui se trouvaient là aurait voulu la reconforter et la protéger. Elle semblait si petite, si fragile...

Les femmes étaient également bouleversées par la jeune fille, pensant qu'il avait dû être très difficile pour elle de partir seule dans un pays lointain pour se marier avec un inconnu.

L'ambassadrice anglaise escorta Gloria jusqu'à sa cabine. Avant de la quitter, elle lui dit d'une voix rassurante :

— Si mon mari ou moi pouvons vous être utiles en quoi que ce soit, n'hésitez surtout pas ! Nous sommes à votre service, et vous n'aurez qu'à demander ce que vous désirez pour que nous nous mettions en quatre pour vous.

— C'est très gentil à vous, répondit Gloria. Je vous remercie de tout mon cœur.

— C'est bien le moins que l'on puisse faire pour vous : vous êtes si charmante !.

Comme la jeune fille avait toujours une expression de tristesse au fond des yeux, l'ambassadrice ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, bien que je n'aie jamais approché le prince Darius, je suis sûre que c'est un homme très séduisant.

Gloria la considéra avec surprise.

— Vous ne le connaissez pas ? Pourtant votre mari m'a dit que vous aviez séjourné plusieurs années en Argentine.

— En effet, mais le prince était toujours absent. C'est un homme qui voyage beaucoup, à ce que l'on dit, et en fait, je ne l'ai aperçu qu'une ou deux fois, à l'occasion de cérémonies officielles, mais je n'ai encore jamais été présentée à lui.

Gloria pensa que cela était très curieux. Elle demanda :

— Mais quand il voyage, où va-t-il ? Que fait-il ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. Je dois vous avouer que mon mari et moi ne nous en soucions guère. Comme il n'est que le deuxième fils du roi, il n'avait pour nous que peu d'importance — d'un point de vue diplomatique, s'entend. Les affaires de l'Etat étaient réglées généralement par le roi ou, à défaut, par le prince héritier.

Tout cela était évident, et Gloria ne posa pas d'autre question. Elle se contenta de souhaiter une bonne nuit à l'ambassadrice et alla se coucher.

Une fois dans son lit, elle ne parvint pas à trouver le sommeil et se rendit compte que les machines avaient été arrêtées. Elle comprit que le bateau, arrivé au terme de son voyage, devait attendre le matin pour entrer dans le port. Elle songea qu'il y aurait vraisemblablement une délégation pour l'accueillir. Son esprit se mit alors à vagabonder. Il lui fut bientôt impossible de s'endormir. Sa haine pour ce prince inconnu revint l'habiter tout entière.

Puis elle finit par s'endormir. Elle rêva qu'elle faisait faire demi-tour au navire et qu'il la ramenait en Angleterre.

Au petit matin, elle fut réveillée par le bruit des moteurs qui se remettaient en route. Elle ne tarda pas à sentir Le Victorieux bouger.

— A quelle heure devons-nous arriver ? demanda-t-elle au steward.

— A midi pile, milady. Pas une minute plus tôt, pas une minute plus tard ! La ponctualité est notre fierté ! En attendant, je suis à vos ordres.

Il lui proposa de lui servir au lit le thé et les tartines qu'il avait préparés tout spécialement pour elle. Elle fut touchée par cette attention. Le domestique avait compris, sans qu'elle ait besoin de lui en souffler mot, qu'elle préférait être seule pour prendre son petit déjeuner.

En effet, la présence des autres invités lui aurait pesé. Elle les avait bien sûr beaucoup appréciés durant la traversée, mais maintenant qu'ils allaient débarquer et que sa vie allait brutalement être transformée, elle voulait pouvoir se recueillir.

Le vieil homme revint avec un plateau.

— Voici un reconstituant sain et naturel! claironna-t-il. Vous allez avoir besoin de forces pour faire face à la furie des hommes qui, vous voyant, découvriront ce qu'est une jolie femme. A mon avis, s'ils sont déjà mariés, ils divorceront tous et prétendront être prince pour pouvoir vous épouser! Je crois vous avoir déjà dit à quel point les Arginoises étaient laides...

Gloria s'esclaffa. C'était le but recherché par le steward. Ses plaisanteries avaient réussi à détendre la jeune fille. Grâce à lui, elle se sentait le cœur plus léger.

Elle s'habilla. C'est sa mère qui avait choisi la robe qu'elle devrait mettre à son arrivée en Argine.

— C'est la première impression qui est la plus importante, ma chérie! lui avait-elle dit. Les gens qui t'acclameront garderont de toi l'image de celle qu'ils auront vue descendre du bateau.

— Croyez-vous vraiment que les Arginois m'acclameront? s'était inquiétée Gloria.

— Bien sûr ! avait répondu la duchesse. Ils auront tous entendu parler de toi, et sauront que tu viens pour les sauver du péril russe. Je ne pense pas qu'ils soient assez stupides pour se moquer de ce réel danger !

— J'espère que vous avez raison, maman, avait répondu Gloria.

Sa robe était splendide, si jolie qu'elle se dit qu'elle allait faire des jalouses parmi les femmes venues l'accueillir. Il ne devait certes pas être facile de s'en procurer d'aussi élégantes, en Argine. Elle venait en effet d'une boutique prestigieuse de Bond Street, et était d'un rose très pâle qui faisait ressortir le bleu de ses yeux.

La coupe soulignait délicatement sa fine taille. Un petit chapeau achevait la toilette. Il se portait sur l'arrière de la tête, afin de ne pas masquer son doux visage aux regards de la foule. Il était décoré de fleurs.

Elle monta sur le pont au moment où le bateau entra doucement dans le port.

Quand la marquise la vit, elle s'exclama:

— Que vous êtes ravissante! J'imagine que c'est votre mère qui a choisi votre robe !

— En effet ! répondit Gloria. J'espère que les Arginois l'apprécieront.

— Comment pourrait-il en être autrement ? répondit la marquise, approuvée de concert par les deux ambassadrices.

Quant aux hommes... ils restèrent muets d'admiration !

Sur le quai, une immense foule l'attendait pour l'acclamer.

L'ambassadrice pensa que ce serait une erreur de sa part d'apparaître avant le dernier moment.

— Le protocole veut que le prince monte à bord pour vous rencontrer en premier, suivi par le Premier ministre et les autres membres du gouvernement.

Puis vous serez présentée à la population qui attend sur le quai.

Gloria ne répondit rien. Elle se sentait tout à la fois effrayée et furieuse. Son cœur, à l'intérieur de sa poitrine, restait de pierre, et il lui fallait beaucoup de volonté pour garder son sang-froid. Personne ne pouvait imaginer ce qu'elle ressentait à cet instant. Elle allait unir sa vie à un inconnu, simplement pour des raisons diplomatiques, et elle avait du mal à accepter cela.

Cette épreuve est inhumaine ! songea-t-elle.

Le navire se rangea le long du quai.

Toute la délégation venue d'Angleterre s'assembla sur le pont supérieur où des parasols avaient été disposés afin de préserver du soleil les peaux sensibles habituées aux cieux nuageux de la capitale britannique, mais aussi pour les soustraire à la vue des gens qui attendaient sur le quai où Gloria aperçut un grand nombre de drapeaux dont certains étaient aux couleurs de la Grande-Bretagne.

Un homme apparut, escorté par le capitaine. Il portait un bel uniforme blanc et arborait une multitude de décorations.

Gloria retint sa respiration. Il lui était très difficile de poser les yeux sur cette silhouette tant redoutée. Plusieurs fois, ses yeux se détournèrent, et elle dut faire un effort pour affronter dignement cette situation.

Je vois le prince Darius pour la première fois, se dit-elle. Mon futur mari!

Mais elle se trompait. L'ambassadeur, qui se trouvait juste derrière elle, lui souffla à l'oreille:

— Voici le prince héritier qui vient vous souhaiter la bienvenue.

Elle constata en effet, en le regardant avec plus d'attention, que l'homme qui s'approchait d'elle était plus vieux que celui qu'elle attendait.

Il marchait lentement, d'un pas lourd, et ne semblait pas se réjouir de cette pénible cérémonie protocolaire.

Il s'avança vers elle. Elle fit une petite révérence, et il commença son discours, d'une voix lente et monotone :

— Nous vous souhaitons la bienvenue, lady Gloria, dans notre pays. Je ne sais comment vous exprimer l'immense joie que nous avons à vous accueillir. Sachez que vous faites dès lors partie des nôtres, et que nous sommes très reconnaissants à la reine Victoria d'avoir répondu à notre appel si rapidement et de façon si... charmante. Car je constate que vous êtes plus ravissante encore qu'une déesse grecque.

Il avait parlé en anglais, avec un assez bon accent, même si, çà et là, il avait fait quelques erreurs de prononciation.

Il fit une courte pause afin de se remettre en mémoire la fin de son discours. Une fois celui-ci terminé, il salua le reste des nouveaux arrivants, puis alla converser avec le marquis et sa femme, ainsi qu'avec l'ambassadeur britannique. Ensuite, visiblement soulagé, il parla dans sa propre langue avec les hommes qui l'accompagnaient.

Le capitaine fit apporter des verres et du Champagne, pour que cette réception improvisée soit à la hauteur de ses dignes participants. Gloria refusa la coupe qu'il lui tendait, songeant qu'elle devait garder l'esprit clair pour affronter les épreuves auxquelles elle aurait à faire face.

Comme il fallait s'y attendre, les discussions s'éternisèrent. Le prince héritier raconta mille anecdotes à propos de son pays, et le Premier ministre était, lui aussi, intarissable. Tout cela sembla pesant à la jeune fille, et elle fut soulagée quand il fut enfin temps de monter dans les fiacres qui devaient les conduire au palais.

Gloria s'assit dans le premier d'entre eux, aux côtés du prince héritier, et face à un officier de la maison du souverain.

La voiture se mit en route. Le temps avait patiné le velours des sièges et le vernis des portières était quelque peu écaillé. Les chevaux blancs qui la tiraient n'étaient plus tout jeunes, eux non plus.

Au-dehors, les rues étaient encombrées de gens qui s'agitaient sur le passage du cortège, faisant de grands signes de la main, acclamant la nouvelle venue.

Certains d'entre eux portaient les vêtements traditionnels de l'Argine, sensiblement les mêmes que ceux des autres pays des Balkans. La majorité était vêtue très sobremen, révélant la pauvreté de la population. De chaque côté de la route, les maisons ne semblaient pas non plus très luxueuses. Gloria se demanda si le pays tout entier était aussi démun.

Lorsqu'elle avait quitté l'Angleterre, Gloria ne s'était pas posé de question sur la richesse des Arginois, mais à présent, elle pensait que ses vêtements élégants, ses robes venant des somptueuses boutiques de Bond Street, seraient, en cet endroit, quelque peu déplacés, et peut-être même mal vus.

Il ne faisait néanmoins pas de doute que la foule était heureuse de la voir. Les mères lui montraient leurs enfants qu'elles tenaient à bout de bras. Un grand nombre d'entre eux agitaient de petits drapeaux britanniques, en signe de bienvenue.

Le palais était à l'autre bout de la ville et, de loin, semblait s'élever miraculeusement vers le ciel. Rapidement, Gloria se rendit compte qu'il avait été en fait construit sur une colline. Il était entouré d'arbres et était très impressionnant. Les chevaux s'avancèrent au pas vers ce que Gloria imagina être l'entrée principale, ce que lui confirma le prince héritier :

— Voici le portail que nous n'utilisons que pour les grandes occasions et, évidemment, votre venue en est une. D'ailleurs, nous sommes attendus.

— Attendus? Par qui? demanda timidement Gloria.

— Mon père, le roi, ma femme et, je l'espère, également mon frère.

Il avait marqué un temps d'arrêt avant de prononcer ce dernier mot. La jeune fille devina qu'il devait y avoir un problème. Elle ne put s'empêcher de dire :

— L'ambassadeur m'avait laissé entendre que le prince Darius devait venir m'accueillir sur le navire. Je pense qu'il a dû avoir un empêchement, et c'est très gentil à vous d'avoir pris sa place.

— C'était effectivement à lui de tenir ce rôle! marmonna le prince héritier. Mon père et moi ne devons vous rencontrer que lors de votre arrivée au palais.

Il avait parlé d'un ton exaspéré. Il était visiblement contrarié, et cela le rendait, aux yeux de Gloria, plus humain. Car jusqu'ici, elle l'avait trouvé guindé et pédant, et elle s'était demandé si cela était dû au fait qu'il ne la considérait pas réellement comme une princesse de sang royal ou bien qu'il était habituellement froid et distant. Si c'était le

cas, et si le reste de sa famille était également comme cela, il ne devait pas être bien agréable de vivre au palais. Les craintes qu'elle avait depuis le début de son voyage ne faisaient que s'accroître.

La voiture s'arrêta et un valet de pied portant une perruque blanche ouvrit la portière. Gloria nota que sa livrée et sa coiffe étaient usées et auraient eu besoin d'être remplacées. Le tapis rouge sur lequel elle avançait n'était pas non plus de toute première jeunesse. A vrai dire, il était élimé jusqu'à la corde.

Un majestueux escalier conduisait à la porte d'entrée. Aux extrémités de chaque marche se trouvait un soldat en armes, au garde-à-vous. Leurs uniformes étaient bien différents de ceux qui étaient portés dans les régiments britanniques.

Ils montèrent solennellement et une fois en haut du perron, la porte s'ouvrit comme par enchantement. Gloria découvrit alors un hall immense dans lequel se tenaient un grand nombre de personnes qui lui faisaient face. Il ne lui fut pas bien difficile de reconnaître le roi. Une profusion de décorations ornaient son costume et brillaient de mille éclats. Un ruban jaune et bleu entourait sa poitrine.

Au moment où Gloria apparut, une fanfare se fit entendre. Elle fit une révérence, et la musique s'arrêta. Le roi, s'exprimant dans sa propre langue, dit :

— Bienvenue en Argine. Je souhaite de tout mon cœur que vous appréciiez notre pays et que vous soyez, parmi nous, très heureuse.

Puis il commença un long éloge de la reine Victoria que Gloria avait déjà entendu de la bouche du prince héritier et de celle du Premier ministre. Elle l'écouta néanmoins attentivement.

Lorsque le souverain eut terminé, il la présenta aux membres du gouvernement ainsi qu'à ceux de la famille royale qui étaient regroupés autour de lui. Elle rencontra la femme du prince héritier et les proches du roi. Elle serra les mains de prestigieuses personnes, comme le chef des armées et son épouse, et ce n'est qu'après un long moment qu'elle s'aperçut qu'elle n'avait toujours pas été présentée au prince Darius. Personne n'avait même mentionné son nom. En fait, il brillait par son absence !

Le roi invita Gloria à se rendre dans la salle à manger, et tout le monde les y suivit. C'était une pièce qui avait dû être, jadis, majestueuse, mais qui avait subi l'épreuve du temps. La couleur des murs et celle du plafond étaient passées; les rideaux de velours rouge qui encadraient les fenêtres avaient perdu tout leur éclat. Cela accentuait l'atmosphère vieillotte de l'endroit.

Dix grandes tables étaient dressées afin d'accueillir les invités présents. Ces derniers s'assirent et c'est alors que Gloria s'aperçut qu'à la tête de la table principale, où elle avait pris place, il restait une chaise vide. Après quelques instants d'hésitation, le prince héritier quitta la table où il était installé et vint occuper le siège désespérément vide à côté de la jeune Anglaise. Elle avait donc à sa gauche, le roi et, à sa droite, le fils aîné de celui-ci. Encore une fois, il avait pris la place de son frère. L'absence du prince Darius mettait manifestement sa famille dans l'embarras. Il aurait fallu que Gloria soit sotte pour ne pas le comprendre. Les remarques exaspérées du roi étaient on ne peut plus claires. Il s'exprimait dans sa propre langue, mais grâce aux leçons de l'ambassadeur, la jeune fille le comprenait parfaitement.

Le souverain avait la mine renfrognée, il pestait contre son fils qui n'avait pas fait honneur à la venue de sa propre fiancée. Cela était-il possible de la part d'un prince ?

Soudain, Gloria trouva tout cela très drôle.

Elle supputa que son futur mari avait éprouvé les mêmes craintes qu'elle. Il avait été, sans doute, effrayé à l'idée de la rencontrer comme elle l'avait été, elle, de faire sa connaissance.

A la différence près que lui avait eu si peur qu'il avait disparu.

Elle entendait le roi se plaindre à la princesse héritière, assise à sa droite, de la mauvaise conduite de son second fils. Le prince héritier, quant à lui, ne cessait de jeter de furtifs coups d'œil vers la porte d'entrée, espérant que son frère y ferait rapidement son apparition.

Si ce dernier reste introuvable, songea Gloria, je serai sans doute autorisée à rentrer à la maison.

Elle formula le vœu que cela se produise. L'espoir venait de renaître dans son cœur. Puis elle se reprit :

Je me fais des idées ! Maintenant que je suis dans son pays, le roi ne me laissera pas repartir ! Le vieux bonhomme est bien trop content de ma venue !

Avant de l'avoir vu, elle ne pensait pas que le souverain était si âgé. Cela l'avait déçue. Il était pratiquement chauve. Le peu de cheveux qui lui restaient étaient blancs comme neige. Il portait des lunettes, dont les verres, très épais, lui donnaient un regard étrange. En fait, les seules choses qui pouvaient attirer l'attention chez lui étaient ses décorations.

Dire que tous ces messieurs importants, tous ces ministres et secrétaires d'Etat sont impressionnés par ce vieil homme ! Peut-être même le craignent-ils ?

En regardant autour d'elle, elle remarqua que la moyenne d'âge était plutôt élevée. Gloria se souvint de ce que lui avait dit le steward à propos des femmes arginoises : « Elles sont laides comme un jour sans soleil ! » Elle constatait qu'il ne lui avait pas menti. Les épouses des ministres présentes étaient loin d'être des beautés. Parmi toute l'assemblée, la jeune fille ne put distinguer personne de son âge, et elle ne se souvenait pas en avoir rencontré une seule depuis son arrivée en Argine.

Ce n'est pas possible ! se dit-elle. Le pays ne peut pas être peuplé que de vieillards !

Cela semblait pourtant être le cas.

Le steward n'avait pas menti: la plupart des hommes avaient bien le type grec, mais malheureusement, ils accusaient le poids des ans, et cela n'avait rien à voir avec les Apollons qu'elle s'attendait à rencontrer. Allait-elle devoir passer le reste de sa vie en compagnie de vieillards? Elle n'avait aucun mépris pour eux, mais tout de même, elle pensait qu'elle avait besoin, pour s'épanouir, d'être en contact avec des gens aussi jeunes qu'elle et si elle savait qu'elle avait beaucoup à apprendre de ses aînés, il lui semblait qu'elle aurait aussi beaucoup de choses à partager avec des femmes et des hommes de sa génération.

Le repas était bon et nourrissant, mais le chef manquait sans doute un peu d'imagination, et les plats qui se succédaient étaient somme toute assez banals.

Gloria goûta une seule gorgée de vin. Celui-ci lui sembla fade. Elle apprit qu'il était importé.

— N'avez-vous pas de vignoble en Argine? demanda-t-elle au prince héritier.

— Non. Nous cultivons pourtant le raisin, mais nous n'avons jamais essayé de faire du vin, et nous sommes contraints de l'acheter à l'étranger.

Ce fut l'une des seules conversations que Gloria partagea durant ce repas qui traînait en longueur. Chacun des ministres et des secrétaires d'Etat présents se levait à tour de rôle pour dire quelques mots... et ne faisait que répéter ce qu'avait dit le précédent: ils la remerciaient de sa présence et rendaient hommage à Sa Majesté la reine Victoria. Ils faisaient l'éloge de l'Angleterre et de tout l'Empire britannique qu'ils qualifiaient de termes très flatteurs. Ils semblaient vouloir se rassurer les uns les autres, et faire taire leur crainte d'une invasion russe en se mettant sous l'égide de la Grande-Bretagne. Mais leurs discours étaient ennuyeux car ils parlaient de façon à la fois répétitive et embrouillée.

Gloria commençait à s'impatienter. Le repas lui paraissait interminable.

Enfin, le roi se leva et invita la jeune fille à faire de même. Ils sortirent de la pièce côte à côte. Les autres convives firent une petite révérence en courbant humblement la tête sur leur passage. Tout cela se déroula dans un silence total, et ce n'est que lorsque Gloria et le roi se furent éloignés dans le couloir qu'ils les entendirent recommencer à parler. De l'endroit où se trouvait Gloria, la conversation ne lui parvenait que par bribes. Elle lui paraissait néanmoins nettement plus animée que celles qui avaient eu lieu en présence du souverain.

Ce dernier l'emmena dans un grand salon, beaucoup moins austère que ne l'était la salle à manger. Il lui apparut même presque gai. Peut-être était-ce dû au fait que les rayons du soleil y entraient grâce aux hautes fenêtres qui donnaient à la pièce une luminosité exceptionnelle.

— Je pense, lui dit le roi, que vous souhaiteriez maintenant voir votre chambre.

Mais auparavant, peut-être serait-il bon que vous alliez saluer vos compagnons de voyage qui ne vont pas tarder à nous quitter.

Gloria le regarda avec surprise.

— Nous quitter? Dois-je comprendre que le marquis et la marquise ne vont pas rester ici, au palais ?

— En effet ! Ils séjourneront à l'ambassade britannique. J'ai dû accueillir un grand nombre de personnes de ma propre famille qui ont insisté pour être là le jour de votre arrivée afin de vous rencontrer, et je n'ai malheureusement plus une chambre de libre.

— Mais...

Gloria voulut protester, car elle aurait souhaité qu'au moins un ou deux de ses compatriotes restent auprès d'elle. Mais au dernier moment elle se reprit. Elle ne voulait pas froisser son hôte, et il valait sans doute mieux accepter de rester seule.

Elle se contenta simplement de dire tout bas à la marquise :

— J'aurais tant aimé que vous restiez ici, avec moi!

— J'en aurais été ravie moi aussi! Le roi en a décidé autrement et nous n'y pouvons rien ! Mais ne vous inquiétez pas, nous nous reverrons bientôt: nous reviendrons sans doute demain, à moins que nous ne soyons invités à quelque réception à l'ambassade, ce qui n'est pas à exclure.

— Oh, je vous en prie, ne me laissez pas trop longtemps seule ! Et tenez-moi au courant de ce qui se passe.

— Bien évidemment ! Mais à mon avis, vous serez informée de la suite des événements avant moi ! Et vous allez voir, tout va aller si vite que vous serez mariée et heureuse de l'être sans avoir eu le temps de réaliser ce qu'il se sera passé !

Elle avait parlé d'une voix guillerette, comme pour ragaillardir la jeune fille qui semblait être submergée d'angoisse et d'appréhension. Celle-ci demanda :

— Mais quand le mariage est-il prévu ? Personne n'a abordé ce sujet avec moi !

— La cérémonie doit avoir lieu dans trois jours, répondit la marquise.

— Trois jours ! s'exclama Gloria. Mais je n'ai pas encore rencontré le prince Darius !

La marquise n'eut pas le temps de répondre car le prince héritier vint se joindre à elles.

— Je suis désolé d'interrompre votre conversation, mesdames, dit-il, mais je voulais exprimer à lady Gloria notre embarras, à mon père et à moi. Mon frère était légèrement indisposé ce matin, et c'est pourquoi il n'a pas pu venir vous accueillir à votre arrivée. Bien évidemment, nous nous en excusons.

— Le prince est-il souffrant ? s'inquiéta la marquise.

— Oh, rassurez-vous, il n'a rien de grave, et je suis sûr qu'il sera tout à fait rétabli pour pouvoir dîner avec nous ce soir.

— Serons-nous invités à partager votre repas, mon mari et moi ? demanda la marquise.

— Bien évidemment ! répondit le prince. Mon père tient à votre présence ! Votre conversation est tellement passionnante ! Il aurait d'ailleurs voulu pouvoir vous loger. Mais comme vous le savez... toutes nos chambres ont été prises d'assaut par les membres de notre famille, et nous ne pouvions pas les mettre à la porte !

Il avait hésité avant de donner cette justification, et Gloria pensa que c'était probablement faux. Elle se dit que si le roi s'était arrangé pour que le marquis et la marquise dorment à l'ambassade britannique, c'était tout simplement parce qu'il n'avait pas envie qu'ils restent au palais, ce qui était cruel car il était fastidieux pour eux de faire des allers et retours entre l'ambassade et le palais.

Après tout, ils représentaient comme elle l'Empire britannique et la reine Victoria !

— J'espère que ce soir, quand vous reviendrez, vous serez en mesure de me dire si nous nous reverrons demain, dit Gloria à la marquise.

— Je vous promets de me renseigner sur les réceptions prévues à l'ambassade et je ferai en sorte de m'y soustraire, si cela est possible, afin de vous rendre visite.

— C'est vraiment très gentil à vous ! dit Gloria.

Puis la marquise prit congé et courut rejoindre le reste de la délégation britannique qui, déjà, était dans le hall d'entrée.

L'une des femmes apparentées au roi s'approcha alors de Gloria et l'invita à la suivre afin de lui montrer ses appartements.

Elles empruntèrent tout d'abord un escalier très impressionnant, tant par la couleur foncée des murs que par la démesure de l'architecture. C'était à la fois immense et sombre. De grandes ombres brunes s'étendaient jusque dans le couloir. Ce décor lugubre était à peine égayé par quelques tableaux ainsi que par de beaux bibelots anciens datant visiblement de plusieurs siècles et sans aucun doute de grande valeur.

Elle rejoignit enfin sa chambre. Celle-ci était aussi morne que le reste de la maison. Rien n'était chaleureux dans cette pièce sans joie. Les meubles étaient sculptés, mais on ne pouvait y admirer aucune dorure, contrairement à ceux qu'elle avait toujours connus en Angleterre. Le couvre-lit, ainsi que les rideaux qui entouraient les fenêtres, étaient de velours sombre, et selon l'éclairage ils apparaissaient rubis foncé ou bien franchement bruns. De tout cela se dégageait une atmosphère froide, sans vie.

La femme qui l'accompagnait ne semblait pas percevoir la tristesse de la décoration. Le lieu avait l'air de l'enchanter.

— Vous dormirez dans l'une des plus belles chambres du palais ! lui dit-elle. Si l'on excepte, bien sûr, la magnifique suite royale !

— Est-ce que le prince héritier et sa femme vivent aussi dans cette demeure, ou bien possèdent-ils une maison à eux ? demanda timidement Gloria.

— Son Altesse Royale a adressé une requête, voici plusieurs années, auprès du roi, afin qu'il permette son installation dans un autre palais, plus petit que celui-ci. Jusqu'ici, il n'a jamais eu cette autorisation. Je pense qu'il va réitérer sa demande maintenant que vous êtes ici, et peut-être aura-t-elle plus de chance d'être exaucée. Le roi finira bien par entendre raison, ne serait-ce que par souci de vous libérer un peu de place. Vous et votre futur époux pourriez occuper les appartements actuels du prince héritier et de sa femme.

— Voulez-vous dire que mon mari et moi allons aussi vivre ici ?
J'aurais souhaité que nous habitions chez nous...

— Vous plaisantez ! Si le prince héritier n'a pu, jusqu'à maintenant, avoir sa propre maison, il y a peu de chances pour que son jeune frère y parvienne !

Elle parlait à Gloria d'un ton presque hautain, et quelque peu impertinent, semblant insinuer que la jeune fille était trop exigeante.

Cette dernière releva fièrement le menton et répliqua :

— En Angleterre, la plupart des jeunes couples décident de fonder seuls leur foyer, sans que leurs parents ni un autre membre de leur famille ne se mêlent de leur nouvelle vie. Il ne me semble pas que cela soit extravagant !

Il y eut un silence gêné, puis la femme dit solennellement :

— Nous ne sommes pas au château de Windsor, ici, lady Gloria, et mon frère entend rester maître chez lui.

Gloria comprit alors qu'elle était en présence de la jeune sœur du roi. Celle-ci ajouta :

— Nos coutumes sont très différentes des vôtres, et vous comprendrez, à force de vivre parmi nous, que nous ne sommes pas près d'en changer. Le roi d'Argine a toujours eu sa famille autour de lui et détesterait l'idée de briser cette tradition.

Je vous conseille vivement d'oublier les vôtres. Vous êtes en Argine, mademoiselle, et en épousant le prince Darius, vous épousez également son pays et sa culture.

Gloria fit un gros effort pour ne rien répliquer. Elle attendit que la princesse sorte, ce que celle-ci ne tarda pas à faire. Une fois seule, elle retira son chapeau et, de rage, le jeta violemment sur le lit. Puis, elle commença à inspecter la chambre qui avait été assignée à la future épouse du jeune fils du roi.

Elle découvrit qu'il y avait un boudoir, attenant à la pièce, qui donnait vers l'extérieur. Il était si grand qu'il aurait même pu être qualifié de «salon».

Malheureusement, il était tout aussi sinistre que la chambre elle-même. Plus loin, se trouvait une salle à manger assez large pour accueillir confortablement une bonne douzaine de personnes.

Gloria revint sur ses pas. De l'autre côté de la chambre, elle trouva une sorte de dressing. Il y avait là une armoire où elle pouvait tout à loisir ranger ses vêtements et, un peu plus loin, une porte qu'elle n'osa pas ouvrir: quelque chose lui disait que derrière se trouvait la chambre du

prince. Elle dressa l'oreille... la pièce semblait vide. La curiosité était trop forte, et elle posa sa main sur la poignée.

S'il n'y a personne à l'intérieur, je pourrais peut-être ouvrir, juste le temps de jeter un coup d'œil, voir à quoi ressemble une suite royale ! se dit-elle. De plus, cela me permettrait de vérifier qu'il s'agit bien des appartements du prince !

Elle tourna la poignée. Manque de chance, la porte était fermée à clé. Déçue, elle revint vers sa propre chambre. A cet instant, deux servantes arrivèrent précipitamment, et visiblement confuses. Elles firent une révérence et s'excusèrent de ne pas s'être présentées plus tôt.

— Nous sommes désolées, milady, mais nous ne savions pas que vous étiez déjà montée.

Elles parlaient très vite. Malgré cela Gloria saisissait absolument tout ce qu'elles disaient. Il faut dire qu'elles s'exprimaient autant avec les mains qu'avec la bouche. En fait, leurs gestes étaient aussi importants que leurs mots, pour qui voulait les comprendre.

Quelle différence, songea-t-elle, avec les voix lentes et monocordes du roi et de sa famille !

Elle répondit aux femmes de chambre en souriant que le fait de s'être trouvée seule quelques instants ne l'avait pas dérangée, et qu'elles étaient pardonnées.

Ses bagages arrivèrent au même moment. Ils venaient tout juste d'être débarqués du bateau. Le valet de pied qui les apporta expliqua qu'il n'avait pu aller les chercher avant en raison de la foule qui encombra le chemin qui conduisait au port.

— Cela n'a pas d'importance, lui assura Gloria. Jusqu'ici, je n'en avais pas besoin. Veuillez les déposer dans le boudoir, je vous prie! Après avoir arrangé ses cheveux devant le miroir, elle se rendit au salon.

Cet endroit est décidément bien laid! se dit-elle. Comment vais-je pouvoir vivre ici ?

Soudain, alors qu'elle en était encore à se désoler du décor, la porte s'ouvrit et un homme apparut. Elle lança vers lui un regard interrogateur.

Il la fixa intensément de ses grands yeux, et elle sut immédiatement, sans qu'il eût besoin de dire un mot, qu'il s'agissait du prince Darius. Bien qu'il fût sensé avoir été souffrant, il semblait en pleine forme.

D'emblée, elle vit qu'il était très différent de son frère.

Il était grand, les cheveux noirs, et avait le type grec : les traits fins, le nez aquilin, et le teint hâlé. Il portait une longue moustache qui lui donnait un charme indéniable.

Ils restèrent longtemps face à face, sans dire un mot, s'inspectant mutuellement avec minutie.

Le regard du prince était pénétrant, troublant. Ce n'était pas son apparence qu'il tentait de percevoir, mais son âme.

Il ferma enfin la porte derrière lui, puis dit, dans un anglais parfait :

— Je suppose que je dois m'excuser de ne pas être venu vous accueillir lors de votre arrivée !

— Vous n'avez pas à vous excuser ! J'ai entendu dire que vous étiez souffrant et...

— C'était un mensonge ! répliqua-t-il. J'étais simplement malade d'être contraint de me marier. En fait, pour être franc, je suis tout à fait opposé à cette idée.

— Puisque je sais maintenant votre sentiment à cet égard, peut-être voudriez-vous connaître le mien ? répondit la jeune fille. Eh bien, sachez que j'ai été consternée quand j'ai appris que j'allais vous épouser alors que je ne vous avais jamais vu. Je ne désirais pas venir ici. Je ne l'ai fait que par devoir. Je vous détestais avant même de vous avoir rencontré, comme je détestais la perspective d'unir ma vie à la vôtre !

Chapitre 4

Lorsqu'elle eut fini de parler, Gloria réalisa qu'elle avait eu des mots très durs pour le prince, mais la colère avait été trop forte, et après tout, elle ne lui avait dit que la vérité !

Il y eut un long moment de silence, puis le prince dit :

— Au moins, vous êtes franche, mademoiselle !

— Je ne vois pas pourquoi je ne le serais pas ! répondit-elle. Je suis venue simplement parce que je voulais éviter que Sa Majesté la reine ne soit en colère contre moi, et que ce soit ma famille qui en pâtisse et subisse son courroux.

— Je ne savais pas qu'elle était tyrannique ! dit le prince tout en traversant la pièce d'un pas volontaire pour prendre place devant la cheminée.

Gloria songea que son père faisait exactement la même chose quand il

avait besoin de réfléchir : marcher énergiquement, et s'arrêter pensif devant les flammes d'un feu de bois.

Elle supputa qu'il ne s'attendait sûrement pas à ce qu'elle ait un tel comportement et elle se demanda si elle avait bien fait d'agir ainsi.

Peut-être ai-je été incorrecte ? se dit-elle.

Puis, son bon sens reprit bien vite le dessus :

Non, j'ai agi de la meilleure façon : il est bon qu'il sache la vérité !

Après quelques secondes, le prince dit :

— Je suppose que vous avez appris que je suis un grand voyageur, et que je ne suis que très rarement présent dans le royaume de mon père !

— On m'a informée de cela, répondit Gloria. Je pense que vous avez beaucoup de chance d'avoir pu aller dans tous ces endroits du monde que, pour ma part, je ne connais qu'à travers mes lectures.

— C'est en effet passionnant! répliqua le prince. Et c'est pourquoi j'espère encore continuer longtemps à parcourir le monde comme je l'ai toujours fait.

Il avait dit cela sur un ton de défi, et Gloria demanda :

— Etes-vous en train d'essayer de me faire comprendre que, quand nous serons mariés, vous comptez partir en me laissant seule ici ?

— Exact! C'est tout à fait mon intention!

— Et que ferai-je ici, pendant que vous prendrez du bon temps dans d'autres pays ?

— Vous ferez ce que toute femme de votre condition fait dans ces circonstances-là: vous discuterez avec vos amies et aurez des enfants.

— C'est bien ce que je pensais ! remarqua Gloria. Et c'est aussi ce que je redoutais !

Elle se força à parler calmement, sans s'emporter. Elle continua :

— Laissez-moi vous dire que je ne suis pas ce genre de femme : je n'ai pas l'habitude de bavarder inutilement. Quant aux enfants... je n'éprouve aucunement le besoin d'en avoir avec un homme que je n'aime pas. Ce mariage, s'il a lieu, sera une pure formalité et ne vous donnera aucun droit sur moi... à moins, bien entendu, qu'un sentiment amoureux ne vienne s'y mêler.

— Un sentiment amoureux? Pensez-vous réellement que cela ait une importance quelconque dans un mariage arrangé entre deux familles royales pour des raisons d'Etat?

— L'amour est ce qui, à mes yeux, a le plus d'importance. Ma mère a renoncé à son titre de princesse en épousant mon père parce qu'elle l'aimait, et je trouve ce geste merveilleux. Ainsi, depuis ma plus tendre enfance, j'ai vécu aux côtés de deux personnes qui partageaient l'une pour l'autre une passion sans limite. J'ai le sentiment profond que si j'ai été si heureuse durant ma vie, c'est uniquement parce que mes parents s'adoraient et qu'ils me faisaient partager leur bonheur.

Elle marqua une pause. Comme le prince restait silencieux, elle continua :

— J'ai toujours pensé que les enfants devaient être les fruits d'un amour sincère, et je ne peux rien imaginer de plus affreux que de procréer avec un homme qui resterait étranger aux passions de mon cœur.

Elle avait prononcé ces mots avec une grande émotion. Le silence qui suivit fut intense. Le prince visiblement impressionné par les paroles de la jeune fille, semblait s'en pénétrer. Celles-ci avaient provoqué chez lui une sorte de méditation.

— Je suppose que vous avez raison et je ne crois pas que cela pose de problème.

Après tout ce n'est pas moi mais mon frère qui est l'héritier légitime du trône et, bien que pour l'instant il n'ait encore que des filles, il n'y a pas de raison pour qu'il n'ait pas, à l'avenir, un fils qui pourra à son tour lui succéder. En fait, il n'est absolument pas nécessaire que je m'encombre d'une descendance.

Gloria fut comme soulagée par ce discours. De toute évidence, le prince Darius ne comptait la forcer en aucune manière et respectait ses choix, ses convictions.

Cela dénotait une certaine grandeur d'âme. Elle ne put s'empêcher tout de même de s'inquiéter :

— Etes-vous sûr que je ne serai pas contrainte de vous donner un fils, ne serait-ce que pour éviter les médisances à votre égard ?

— Je me fiche du qu'en-dira-t-on ! répliqua le prince. Et je ne vois pas en quoi les raisons strictement politiques qui nous font nous unir pourraient nous forcer de faire, contre notre gré, des enfants ! N'étant que le deuxième fils du roi, j'échappe à cette obligation.

Gloria lui offrit un large sourire.

— Le fait que vous soyez si compréhensif rend les choses bien plus faciles pour moi. J'étais effrayée à l'idée de vous rencontrer mais, grâce au Ciel, vous me voyez agréablement surprise.

— Je vous remercie, mais je le suis tout autant que vous. Je m'attendais à rencontrer une femme anglaise, et je constate avec bonheur que vous ne ressemblez pas à vos compatriotes — du moins, pas à l'idée que je m'en faisais !

Gloria sourit une nouvelle fois.

— Je dois avouer que j'ai les traits de ma mère qui est originaire du Lichenberg.

— Je suis au courant de l'histoire de votre famille. J'ai d'ailleurs été très impressionné par le courage de cette femme qui, faisant fi de l'opposition de sa famille, a renoncé à son titre pour suivre l'homme qu'elle aimait. Son choix l'honore, et je pense que c'est à cela que l'on reconnaît la véritable noblesse. Je ne crois d'ailleurs pas qu'elle ait regretté son acte...

— Oh non ! répondit Gloria. Elle et mon père ont été si heureux !

— Et je suppose que vous espériez un bonheur comme le leur.

— Bien sûr ! Vous imaginez donc ma déception lorsque j'ai appris que je devais me marier avec vous — je veux dire : avec un homme que je ne connaissais pas

— et que j'étais contrainte de m'exiler dans un pays lointain !

Le prince eut une expression de compassion.

— Croyez bien que je suis désolé de ce qui vous est arrivé. Dire qu'en entrant dans cette pièce, j'étais persuadé que vous étiez venue de votre plein gré, ravie de faire un mariage princier ! Je pensais que vous étiez intéressée par mon titre, et pour cela, je vous méprisais ! Je vois que je me suis trompé sur votre compte.

O combien !

— Je comprends maintenant pourquoi vous n'êtes pas venu m'accueillir à mon arrivée.

— Et cela a fait scandale, croyez-moi. On a même voulu m'emmener de force sur le quai. Mais je n'ai pas cédé. Qu'on organise mon propre mariage contre mon gré, soit ! mais je ne voulais pas être complice de tous ces pantins !

— Qu'appellez-vous «pantins»? Le Premier ministre, le gouvernement?

— Oui, tous ceux-là ! Et mon père également ! Ils sont incapables de mener à bien les affaires du pays sans être obligés de nous sacrifier, vous et moi ! Ils se moquent bien de nos sentiments réciproques ! Et après cela, engoncés dans leurs costumes d'hommes respectables, ils vont parler très sérieusement entre gens du monde des problèmes de

politique internationale comme s'il s'agissait de choses très subtiles... alors qu'ils ne sont en fait rien d'autre que des entremetteurs professionnels !

Il parlait avec une telle conviction que Gloria se mit à rire.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je ris alors que la situation devrait plutôt me faire pleurer, mais vous dressez de tous ces gens un tel tableau, qu'en repensant à leur solennité, je les trouve maintenant, à la lumière de vos paroles, un peu ridicules!

Quant à vous, vous êtes décidément bien différent de celui que je m'attendais à rencontrer!

— Vraiment? Et comment m'imaginiez-vous?

— Plutôt comme votre frère: sérieux et très intransigeant sur les conventions et le protocole...

— Vous voulez dire : ennuyeux comme la pluie ! Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je ne connais personne de plus attristant que lui, en dehors peut-

être de sa femme.

Gloria lança un regard inquiet autour d'elle, craignant soudain que quelqu'un puisse entendre leur conversation.

— Nous ne devrions pas parler ainsi! dit-elle. Les murs ont quelquefois des oreilles !

— Et alors ? Que risquons-nous à dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas ? A moins que vous ne soyez aveugle, sourde et muette, vous devez savoir que l'Argine est le royaume le plus ennuyeux de tous les Balkans, et je puis même dire — car j'ai beaucoup voyagé — du monde entier ! Et à quoi cela est-il dû, à votre avis, si ce n'est à la personnalité de ses dirigeants ?

— Mais vous? demanda Gloria. Pourquoi n'essayez-vous pas de changer les choses ?

Le prince leva les bras au ciel.

— Que puis-je faire? Je suis le plus jeune fils, donc je ne suis pas écouté ! On me coupe la parole ! On me demande de me taire ! Depuis mon enfance, quoi que je fasse, on essaie de me faire comprendre que je suis inutile, que le pays n'a pas besoin de moi ni de mes conseils pour exister !

— Jusqu'à maintenant, ajouta Gloria.

— Vous avez tout à fait raison ! Jusqu'à maintenant! Puisqu'en me mariant je sauve l'Argine, je cesse d'être un personnage de second

plan. Dorénavant j'aurai mon mot à dire !

— Vous allez donc pouvoir faire évoluer le royaume...

— En théorie, peut-être, mais en pratique, autant essayer de renverser les montagnes! Je ne me fais pas beaucoup d'illusions. Il n'y a pas un membre du gouvernement qui ne soit opposé à la moindre réforme, même si celle-ci doit améliorer considérablement le bon fonctionnement du pays.

— C'est incroyable! s'exclama Gloria.

— Et malheureusement, mon père est tout aussi réactionnaire. C'est bien simple, ce royaume a cinquante ans de retard! Ce qui dans la plupart des pays d'Europe passe pour banal serait qualifié ici de révolutionnaire. C'est comme si nous vivions dans l'Arche de Noé. Vous vous en rendez d'ailleurs compte vous-même, après avoir vécu un peu ici.

— Mais tout cela devrait changer maintenant que vous avez pris la décision d'épouser le drapeau britannique.

Le prince se mit à rire.

— Vous prenez-vous donc pour un drapeau ? J'aurais pourtant juré que vous étiez une jolie femme !

Gloria rougit.

— Je voulais simplement dire que c'est ce que je suis venue représenter ici. C'est en tout cas ce que m'ont fait comprendre la reine, le ministre des Affaires étrangères, et même mon père !

Le prince éclata à nouveau de rire. Il s'avança vers le sofa dans lequel Gloria était installée et s'assit à ses côtés.

— Cet aveu va peut-être vous paraître étrange, mais je commence à vous apprécier, à vous comprendre, et plus j'y pense, plus je considère que c'est très courageux de votre part d'être venue ici.

— Comme vous, je n'avais pas réellement le choix ! dit Gloria. Et même si je vous ai détesté dès le moment où j'ai entendu votre nom et tout au long du voyage qui m'a menée jusqu'ici, il fallait que je fasse mon devoir.

— Vous avez dû me maudire, souhaiter qu'il m'arrive des choses terribles !

J'espère que vous ne m'avez pas jeté un sort.

— Mon Dieu, si ! Je crois bien que je l'ai fait ! Mais je peux sans doute l'effacer.

Cependant, j'y poserai une condition.

— Laquelle? demanda le prince Darius avec circonspection.

— Je veux simplement que vous soyez honnête avec moi, je veux être au courant de vos projets. Je n'ai pas envie de me réveiller un matin pour découvrir que vous avez disparu. Vous avez bien dit que vous comptiez continuer de voyager après notre mariage...

— Cela fait effectivement partie de mes intentions, avoua le prince.

— C'est bien ce que je craignais.

— Vous craigniez de me voir partir? Je ne comprends pas! Ne m'avez-vous pas dit que vous me détestiez avant même de m'avoir rencontré ?

— C'est vrai, et je n'avais pas envie de vous voir. Votre absence, à mon arrivée, m'a même soulagée. Mais rapidement, je me suis rendu compte que les autres —

vos famille, vos proches, votre père —, tous ces gens m'indisposaient, et que je n'avais rien à leur dire. Paradoxalement, je suis maintenant heureuse que vous soyez là, et je ne souhaiterais pas rester seule ici alors que vous parcourrez le monde.

— Voulez-vous dire que vous préféreriez partir avec moi ?

Gloria leva vers le prince un regard implorant.

— Oui, soupira-t-elle ! N'ayez pas la cruauté de me laisser en Argine, parmi tous ces gens d'un autre âge, et je vous promets que ma présence à vos côtés ne vous sera jamais un poids. Je saurai, dans la mesure du possible, me faire oublier. S'il le faut, je veux bien devenir muette...

— Oh, je ne vous en demanderai pas tant! dit-il en se tournant vers

elle.

Il y avait des larmes dans les yeux de la jeune fille, ce qui émut le prince.

— Comment se fait-il que ce soit vous qui ayez été choisie pour cette mission ?

lui demanda-t-il.

— C'est simple : il n'y avait personne d'autre pour prendre ma place ! J'étais la seule jeune fille apparentée à la reine Victoria qui ne soit pas encore mariée !

— La reine Victoria? La plus grande entremetteuse d'Europe! s'exclama le prince. J'ai entendu parler d'elle partout où je suis allé. Il paraît qu'elle compte trente-trois membres de sa famille sur les différents trônes européens.

— C'est vrai! Le secrétaire d'Etat délégué aux Affaires étrangères me l'a confirmé. Quant à moi, je ne suis en réalité princesse qu'à demi, par ma mère.

Cela était néanmoins suffisant pour que je puisse devenir votre femme et, de cette façon, venir en aide à votre pays.

Le prince restait silencieux. Gloria lui demanda:

— Les choses vont-elles vraiment si mal? Les Russes menacent-ils réellement d'envahir l'Argine?

— Plus que jamais ! Je pense même que cela est imminent ! J'avais déjà prévenu mon père de ce danger, il y a trois ans, mais à l'époque, il n'avait pas jugé nécessaire d'y prendre garde.

— Et aucune mesure n'a été prise depuis ?

— Non, absolument aucune ! répondit le prince. L'armée n'a pas reçu plus de subventions, ses effectifs n'ont pas été augmentés, et aucun budget n'a été débloqué pour l'achat de nouvelles armes. Quant à celles que nous possédons, elles datent du siècle dernier et n'ont pas été améliorées depuis. Comme en outre elles n'ont jamais servi > rien ne prouve qu'elles soient encore en état de fonctionner. Gloria le considéra, incrédule.

— C'est impossible! Votre père doit bien avoir des conseillers autres que les vieillards visiblement incapables qui l'entouraient lors de mon arrivée au palais ?

— Malheureusement, non! Et ceux-ci, comme vous avez pu le constater, ne sont que des lèche-bottes. Ils ne savent que flatter le roi et lui dire que tout va bien quand tout va de travers ! Savez-vous qu'ils

m'ont traité d'idiot quand je leur ai dit, il y a trois ans, que les Russes nous menaçaient et qu'il faudrait, sinon les combattre, du moins les impressionner militairement et déployer pour cela des forces supérieures aux leurs ? Mais pour cela, il nous aurait fallu investir, car notre armée fait bien pâle figure ! Si vous voyiez simplement l'état de notre flotte

! Nous possédons en tout et pour tout un seul cuirassé, et si petit qu'on pourrait le confondre avec un bateau de plaisance !

— Mon Dieu ! Mais les Russes n'en feraient qu'une bouchée !

— C'est bien ce que j'ai tenté en vain d'expliquer au gouvernement et à mon père, qui étaient persuadés que notre marine était, à elle seule, capable d'impressionner les Russes ! Personnellement j'en doute, et je ne sais pas ce qui pourrait aujourd'hui arrêter l'armée du tsar !

Gloria resta un moment silencieuse, puis dit :

— Le comte de Derby est tout à fait convaincu que la présence britannique en Argine effrayera les Russes et qu'ils se tiendront finalement tranquilles.

— Il est bien optimiste ! répliqua le prince. Et je ne peux qu'espérer qu'il ait raison.

Gloria serra ses mains l'une contre l'autre et demanda :

— Que pourrions-nous faire ? Le prince fronça les sourcils.

— Suggérez-vous que nous puissions faire quelque chose ensemble ?

— Pourquoi pas ? Si cela peut empêcher les Russes de prendre le pouvoir dans votre pays...

Le prince la regarda avec une expression étonnée.

— Vous êtes vraiment une jeune fille extraordinaire ! Vous êtes la première qui prenne au sérieux mes propres craintes ! Dire que j'en ai parlé en vain un grand nombre de fois à mon père et qu'il ne m'écoutait pas ! Lorsque je lui expliquais ce que l'impératrice avait en tête, lorsque je lui relatais le contenu des livres qui circulaient à Saint-Pétersbourg, il me riait au nez ! Bien sûr, il était plus aisé d'écouter les propos rassurants de ses ministres qui, telles des autruches fuyant la réalité en enfouissant la tête dans le sable, niaient l'évidence. Ils prétendaient que le pays ne risquait rien et qu'aucun événement fâcheux ne se produirait. Quant à moi, j'ai toujours pensé que la situation ne cessait de s'aggraver. Aujourd'hui, je la qualifierais d'explosive !

— Il est donc de notre devoir de faire quelque chose ! dit Gloria avec conviction.

Elle avait parlé avec franchise et sincérité. Les problèmes politiques l'avaient toujours intéressée. Elle avait eu à ce sujet de passionnantes conversations avec son père, ce qui lui avait ouvert l'esprit et donné de nombreuses idées.

— Avez-vous une suggestion à me faire ? demanda le prince. Je n'ai officiellement aucun pouvoir sur l'armée, et celle-ci est en outre truffée d'incapables. C'est justement parce que l'on ne peut pas compter sur elle que mon père, soudain alarmé par un danger qu'il avait jusqu'ici refusé de voir, n'a rien trouvé de mieux que de vous faire venir pour que nous nous mariions, pensant sans doute que cela allait résoudre tous les problèmes. Cela me semble totalement irresponsable. Comment un homme d'Etat sensé peut-il confondre une jeune fille avec un bouclier ?

Gloria réfléchit un long moment, puis elle dit :

— Puisque les membres du gouvernement ne veulent pas vous entendre, adressez-vous directement au peuple ! Lui vous écoutera !

Les sourcils du prince se froncèrent à nouveau.

— Dois-je comprendre que vous me suggérez de fomenter une révolution contre mon propre père et son gouvernement, de faire en somme un coup d'Etat ?

— Si la situation l'exige, ce serait l'acte le plus patriotique que vous puissiez faire. Il ne faut reculer devant rien quand il s'agit de sauver son pays d'une invasion étrangère !

Elle fit une pause, puis ajouta avec ironie :

— Evidemment, il est plus simple de partir en voyage et d'oublier tout cela !

Tout le monde ne peut pas avoir le sens du devoir !

Le prince se leva brusquement et marcha jusqu'à la fenêtre. Il tournait maintenant le dos à la jeune fille. Celle-ci savait qu'il était troublé par ce qu'elle venait de lui dire et qu'elle regrettait déjà. Elle avait parlé spontanément, les mots étaient sortis naturellement de sa bouche, et maintenant, elle se demandait si ses propos n'avaient pas été quelque peu exagérés et inconvenants.

Le prince se retourna brusquement vers elle et s'exclama :

— Vous me connaissez mal, mademoiselle, et vous connaissez mal également la situation politique de l'Argine. Déstabiliser le pouvoir alors que la révolution menace serait une grossière erreur tactique. Les Russes profiteraient de la confusion et nous perdriions à jamais la confiance du peuple. Quant à mes voyages, ne les considérez pas

comme des désertions. Croyez bien que même lorsque je pars, je m'arrange pour être utile à mon pays.

— Je vous prie de m'excuser, dit Gloria, mes paroles ont dépassé ma pensée.

— Vous êtes pardonnée, mais sachez que vos allusions à propos de mon sens du devoir m'ont blessé. Je dois vous avouer que la semaine dernière, lorsque j'ai appris mon prochain mariage, je ne m'attendais pas à ce que mon épouse soit une telle effrontée !

Gloria, encore rouge de confusion, demanda, l'air tout étonnée :

— La semaine dernière ? Ne vous avait-on rien dit avant ?

— Non ! J'étais à l'étranger et personne ne savait où me trouver. En fait je ne suis revenu que parce que je savais l'imminence de l'invasion russe. Mais je ne savais pas qu'un mariage avait été arrangé pour la contrer. Vous pouvez d'ailleurs imaginer le choc que cela m'a fait.

— Vous avez donc été, vous aussi, mis devant le fait accompli ! Cela est indigne d'un peuple civilisé !

— C'est en effet ce que je pense ! Ils se sont débrouillés pour nous présenter les choses de telle façon que nous ne pouvions pas refuser ! En fait, ils ne nous ont pas laissé le choix !

— Effectivement ! Et dans votre cas, c'est d'autant plus vrai que lorsque vous avez appris que j'allais devenir votre femme, j'étais déjà sur le bateau qui me conduisait en Argine !

— Imaginez la réaction de votre reine si, en fin de compte, je n'avais pas donné mon accord !

— Votre refus aurait causé un incroyable scandale !

— Cela aurait valu la peine ! Rien que pour voir leur tête !

Ils rirent de concert.

— Je suis surprise que vous n'ayez pas disparu aussitôt que vous avez découvert ce qui vous attendait.

— J'y ai pensé, avoua le prince. Mais ma fibre patriotique a sans doute eu raison de moi : je savais que mon pays avait besoin que l'Empire britannique lui prête main-forte.

Gloria eut un petit sourire.

— Nous avons tous les deux été effrayés l'un par l'autre, mais finalement cette épreuve ne sera peut-être pas si terrible.

— Dois-je comprendre que notre mariage n'est plus pour vous synonyme de malheur ?

— Disons que maintenant que je commence à vous connaître, je réalise que vous avez des qualités auxquelles je ne m'attendais pas. Comme je vous l'ai déjà dit, j'espère que vous serez honnête avec moi, et que vous serez assez bon pour ne pas me laisser seule au palais alors que vous-même parcourrez le monde.

— Rassurez-vous, dit-il. Vous pourrez me suivre partout où j'irai, si cela peut vous être agréable. Je vous promets de me comporter avec vous comme un vrai gentleman.

— J'en suis heureuse ! répondit Gloria. On m'avait tellement parlé de l'autorité terrifiante des hommes de votre pays vis-à-vis de leur femme...

— Ne vous réjouissez tout de même pas trop vite ! Vous n'êtes pas la reine Victoria et je ne suis pas le prince Albert ! Ne vous attendez pas à me voir marcher trois pas derrière vous !

Gloria eut un petit sourire.

— Vous avez une drôle de façon de considérer le couple royal britannique !

Mais il est vrai que notre reine a une très forte personnalité et que son mari n'a finalement qu'un rôle de second plan. Toutefois, rassurez-vous, je ne suis princesse qu'à demi. J'ai d'ailleurs le sentiment que votre belle-sœur ne va pas tarder à me le reprocher.

— Ne vous souciez pas d'elle ! Elle n'en vaut pas la peine. Elle est d'un naturel jaloux et, face à vous, elle a de bonnes raisons de l'être ! Pour vous dire la vérité, je ne la porte pas vraiment dans mon cœur, et je plains sincèrement mon frère de s'être marié avec une telle femme, car elle est encore plus rabat-joie que lui !

Gloria s'esclaffa.

— Vous êtes bien irrespectueux ! plaisanta-t-elle. Et également indélicat. Dois-je vous rappeler que vous parlez de ma future famille ?

— C'est vrai, je l'avais oublié. Eh bien, je retire ce que j'ai dit : ma belle-sœur n'est pas plus rabat-joie que mon frère. En fait, ils sont aussi ennuyeux l'un que l'autre !

Ils rirent tous deux de bon cœur.

Le prince raconta à Gloria quelques anecdotes amusantes sur le prince héritier et son épouse. Ils étaient comme deux collégiens s'amusant des travers de leurs professeurs quelques minutes avant d'entrer en classe. A un moment, le prince regarda sa montre et dit :

— Je vais devoir vous quitter. Il faut encore que j'aie m'habiller pour le dîner.

— Je dois me changer moi aussi ! répondit Gloria.

— Vous changer? Mais vous êtes ravissante telle que vous êtes !

— Oh, cette tenue-là est bien trop simple ! Je possède des robes magnifiques venant des meilleurs magasins de Bond Street. L'une d'elles est prévue pour notre mariage. C'est la plus somptueuse. Mais celle que je porterai ce soir est également très élégante. J'espère que vous appréciez les jolies toilettes...

— Beaucoup! Bien qu'ici, je n'aie pas souvent l'occasion d'en admirer ! Les femmes arginoises ont autant de goût pour se vêtir que les membres du gouvernement de disposition à s'amuser! Les pires, ce sont les dames de la cour.

Leurs robes sont si tristes qu'elles semblent avoir été faites pour un enterrement !

— C'est en effet ce que j'ai constaté, acquiesça Gloria.

— Faites en sorte de ne jamais leur ressembler! Si vous devez les côtoyer, de grâce, évitez de les imiter !

— Serai-je obligée de les fréquenter ?

— Etant mon épouse, vous serez amenée à les rencontrer chaque jour à l'intérieur du palais.

— Devrons-nous vraiment vivre ici quand nous serons mariés ?

Le prince la regarda fixement.

— Que voulez-vous dire ?

— Si nous étions en Angleterre, nous aurions une maison à nous. Elle ne serait pas forcément très grande, mais au moins, nous serions indépendants. Est-ce réellement impossible d'envisager cela, ici?

— Disons que ce n'est pas dans les coutumes familiales, et mon père, comme vous l'avez sans doute compris, n'aime pas trop bousculer ses habitudes. Mais puisque vous semblez accorder à cela beaucoup d'importance, je vais tout de même essayer d'obtenir de lui cette faveur.

— Ce sera difficile ?

— Pour ne pas dire impossible !

— Et ne pourrions-nous pas nous soustraire à l'autorité du roi?

— Non, car je dépends financièrement de lui et, s'il me coupe les vivres, je ne pourrai pas subvenir à nos besoins. Lui désobéir me mettrait dans une position très délicate. Nous sommes donc à sa merci. A moins que de votre côté, vous ne possédiez assez d'argent...

— Je doute que mes maigres économies soient suffisantes. Je n'ai que ce que m'a donné mon père le jour de mes dix-huit ans, ainsi qu'un petit capital offert par l'Empire britannique en remerciement de ma dévotion envers l'Angleterre et les intérêts qu'elle défend dans le monde.

— Ce ne sera probablement pas assez et il nous faudra donc compter sur les bonnes dispositions du roi. Je vais essayer de l'amadouer, mais je vous avoue que l'entreprise est périlleuse.

— Je prierai avec ferveur pour qu'il nous donne l'autorisation de vivre en dehors du palais ! dit doucement Gloria.

Le prince la regarda, étonné.

— Dois-je comprendre que vous désirez vivre avec moi ?

— Entre deux maux, j'opte pour le moindre ! répliqua Gloria. Ce palais est tellement sinistre que même si je ne vous connais pas encore très bien, je crois que je pourrais vous suivre les yeux fermés sans risquer de faire le mauvais choix !

Le prince rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Vous êtes incorrigible ! dit-il. Je crois que mon mariage va être très différent de ce à quoi je m'attendais !

— Vous ai-je déçu ?

— Oh non, bien au contraire ! Je vous trouve distrayante. Vous parlez avec tant de franchise, et cela est si inhabituel, que je n'en crois pas mes oreilles ! Toutes les Anglaises sont-elles comme vous ?

— La franchise n'est pas affaire de nationalité, et j'ai pu remarquer, ici comme à Londres, que les souverains étaient généralement entourés de courtisans ne sachant que les flatter et ne dévoilant jamais ce qu'ils pensent réellement... à supposer qu'ils soient capables de penser ! Je sais que mon père s'est longtemps tenu à l'écart de la cour ; aujourd'hui, je commence à comprendre pourquoi.

— Vous êtes délicieuse... néanmoins, je ne suis pas sûr que votre liberté de ton soit, d'un point de vue diplomatique, très heureuse. Aussi, je vous prie de ne pas intervenir auprès du roi en ce qui concerne notre vie en dehors du palais.

Laissez-moi négocier cela seul avec lui, je crois que ce sera plus prudent.

— N'ayez crainte, je n'aborderai pas ce sujet avec lui, et je vous promets de surveiller mon comportement pendant le dîner.

— Vous êtes tellement différente des dames de la cour que votre

présence ici constitue déjà une sorte de révolution. Je me demande si les membres du gouvernement ne considèrent pas votre venue comme une erreur, et s'ils ne préféreraient pas, finalement, une invasion russe !

Il éclata d'un rire franc tandis que Gloria répondait, sourire aux lèvres :

— Que vous êtes bête ! Je me demande ce qu'ils diraient s'ils vous entendaient !

— A leur âge, ils n'entendent malheureusement plus grand-chose !

Le prince se dirigea enfin vers la porte qui menait à sa chambre.

— Nous nous reverrons tout à l'heure ! lança-t-il. Au cours du dîner !

La porte se referma derrière lui et Gloria se retrouva seule dans le salon.

Quelle étrange conversation ! se dit-elle. Je n'aurais jamais imaginé que le prince Darius fût comme cela. Il semble bien plus sensé que le reste de sa famille.

Lorsqu'elle entra dans sa chambre, elle n'était plus inquiète comme elle l'avait été précédemment.

Le dîner fut long et ennuyeux. Le roi ne cessait de parler, et chacun faisait semblant de l'écouter avec intérêt. Gloria devait faire de gros efforts pour ne pas bâiller, ce qui aurait été impoli. Elle avait promis au prince Darius de bien se comporter, et elle tint sa promesse. Entre les deux jeunes gens, une complicité était née, et lorsque leurs regards se croisaient, un petit sourire se dessinait sur leur visage.

Gloria fut extrêmement polie avec le prince héritier, à côté de qui elle avait été installée. Elle feignait d'être attentive à sa conversation et ne le contredisait pas, bien qu'elle fût en tout point en désaccord avec lui. Le prince Darius, quant à lui, ne parvenait à faire l'effort ni de parler à sa voisine de droite, la princesse héritière, ni à celle de gauche, une très grosse femme qui ne cessait de se gaver de nourriture.

Ni le roi, ni les autres personnes présentes ne parlaient du danger russe, comme si celui-ci était inexistant. Seul le prince Darius y fit allusion, mais le roi lui coupa la parole, arguant que ce sujet n'était pas à l'ordre du jour, et qu'en faisant venir Gloria, le gouvernement avait réglé cette affaire une bonne fois pour toutes. La grosse femme assise à côté de Darius avait regardé le jeune prince d'un air méprisant, sans cesser d'ingurgiter ce qu'elle avait dans son assiette.

Comment le prince peut-il supporter pareil affront ? se demanda Gloria.

Puis, cessant d'écouter ce qui se disait à table, elle se mit à observer tout ce qui l'entourait.

Décidément, que cette pièce est triste et fade! se dit-elle. Pourtant, l'architecture est magnifique, il y a une belle harmonie de volumes, mais le choix des meubles, des tentures et des rideaux... quelle catastrophe ! Ce qui n'est pas étonnant, après tout, lorsque l'on voit de quelle manière les femmes de la cour sont habillées.

Elles étaient en effet toutes vêtues de couleurs sombres. Leurs robes n'avaient aucune originalité. A leurs côtés, Gloria était comme une île de grâce et de bon goût perdue dans un océan de fadeur et de tristesse.

Le repas lui semblait interminable. Encore une fois, la nourriture était correcte, mais sans imagination. Elle était servie par de vieux domestiques aux cheveux grisonnants.

Quand enfin ils se levèrent de table, Gloria avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans.

Ils se rendirent dans une grande salle de réception où il y avait un piano. L'une des femmes présentes au dîner s'y installa et exécuta une sonate larmoyante.

Cette musique serait plus appropriée pour un enterrement ! songea Gloria.

Ensuite, une autre dame se mit à chanter. Sa voix était juste, mais elle ne faisait passer aucune émotion.

Une fois ce petit concert achevé, le roi décida de se retirer. Il souhaita une bonne nuit à ses sujets et vint les saluer individuellement. Lorsqu'il arriva devant Gloria, elle fit une profonde révérence.

— Bonne nuit, lady Gloria ! lui dit-il. J'espère que vous avez apprécié votre premier jour au palais.

— J'en ai été en tout point ravie ! répliqua-t-elle, et c'était exactement ce que le roi voulait entendre.

Il lui sourit avec bienveillance avant de s'éloigner. Enfin, il quitta la pièce.

C'est alors que la princesse héritière s'approcha de Gloria et lui dit :

— Vous devriez aller vous coucher, milady. Une longue et dure journée vous attend, demain.

Gloria la regarda, étonnée, et la princesse poursuivit:

— Vous recevez une première délégation vers dix heures, après quoi vous devrez vous rendre au parlement où vous serez reçue par le

Premier ministre et son cabinet.

Puis, se tournant vers le prince Darius qui se tenait tout près, elle dit d'un ton grinçant :

— Quant à vous, Darius, je vous prie d'être à l'heure, pour une fois, et de préparer un discours de remerciement. Je vous rappelle que le Premier ministre va vous remettre les cadeaux du cabinet et des membres du parlement !

— Même si ceux-ci sont de mauvais goût? demanda le prince. J'ai bien peur que ces messieurs n'aient pas tout à fait le même sens esthétique que moi!

— C'est l'intention qui compte, mon ami! Et ma foi, vous feriez bien de réviser vos jugements et de les accorder avec les leurs, car ils sont forts sages. Il est grand temps que vous cessiez d'être aussi farfelu et que vous fassiez enfin partie du monde des adultes !

— Vous voulez dire: du monde de la tristesse, chère belle-sœur ?

A ce moment, le prince héritier s'approcha et la princesse dit :

— Ah, Miklos, vous tombez bien ! J'étais en train d'expliquer à votre frère qu'il lui faudrait faire un discours de remerciement, demain, après avoir reçu les cadeaux du parlement, mais comme vous devez vous en douter, il ne veut pas m'écouter! Si vous pouviez lui faire entendre raison...

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, le prince Darius se tourna vers son frère et lui dit avec fermeté :

— Votre femme a pris la mauvaise habitude de me parler comme à un gamin, Miklos! Pourriez-vous avoir l'obligeance de lui rappeler que je suis prince et que j'ai passé l'âge de recevoir des leçons ?

Il y eut un long silence, puis le prince Darius ajouta :

— Je vais me coucher. Vous informerez votre épouse, mon cher frère, que je n'ai pas encore décidé de mon emploi du temps de demain, et que je ferai ce que bon me semblera. Cela dit, je vous souhaite une bonne nuit !

Il tourna les talons et sortit de la pièce. La princesse eut un soupir d'exaspération.

Gênée d'avoir malgré elle assisté à une telle scène, Gloria dit rapidement :

— Je vous prie de m'excuser, mais je suis épuisée, et je crois, que moi aussi, je vais me retirer.

Elle fit une petite révérence avant de s'avancer vers la porte. Elle se

précipita ensuite dans les escaliers.

Comment peut-on vivre dans une ambiance aussi tendue, aussi malsaine? se demanda-t-elle. Comment supporter ces querelles perpétuelles ?

Elle était persuadée que si la princesse héritière était encore courtoise avec elle, il y avait de grandes chances pour que leurs relations se détériorent dès qu'elle serait mariée.

Il est impossible que je vive ici ! se dit-elle. Devoir dîner tous les jours à la table de cette dame serait intolérable ! Si le prince ne parvient pas à avoir l'autorisation de son père pour que nous vivions dans une autre maison, il faudra que je demande à papa de m'envoyer d'Angleterre de quoi subvenir à nos besoins et échapper à cet enfer !

Bien que sa fortune ne fût en rien comparable à celle du roi Hadrian d'Argine, le duc de Norwinton était un homme riche, et il ne refuserait probablement pas de donner à sa fille ce qui lui serait nécessaire.

Lorsque Gloria arriva dans sa chambre, sa décision était prise: il était hors de question de vivre dans le palais après son mariage.

Je veux une maison à moi ! Peu important sa taille et l'endroit où elle se trouve !

Je veux choisir la décoration, du moindre meuble à la couleur des rideaux et des tapis. Je veux qu'il y ait des fleurs dans chaque vase et un vase sur chaque table!

Ici, tout est laid, tout est triste. Je veux que ma maison soit belle, gaie, illuminée par les rayons du soleil, qu'ils viennent donner de l'éclat aux couleurs vives et chatoyantes que j'aurai choisies pour les tentures. Je veux que tout cela soit comme un grand éclat de rire !

Elle s'approcha de la fenêtre. Dehors, les étoiles scintillaient et la lune, bien ronde, se glissait subrepticement derrière les arbres.

Quel merveilleux paysage que celui de la nuit! se dit tout bas la jeune fille. Quel que soit l'endroit du monde où nous sommes, le soir, nous pouvons retrouver les astres lumineux et leur parler. Il n'y a pas d'exil pour celui qui sait regarder le ciel. Où que nous soyons, la lune est là, fidèle amie, à qui nous pouvons confier tous nos secrets, qui reçoit nos vœux, et parfois les exauce.

Elle ferma les yeux et en formula un. Elle ouvrit ensuite les paupières et souffla en direction des cieux, comme pour que son message parvienne plus vite à son auguste destinataire. Ses yeux brillaient alors que la lune semblait brûler comme un soleil.

— Mon Dieu, murmura-t-elle dans un souffle, faites que cela se réalise,

faites-le!

Chapitre 5

Le lendemain matin, Gloria reçut successivement deux délégations de femmes.

La première était venue lui présenter une requête pour obtenir des fonds afin de construire un hôpital.

— N'y en a-t-il pas déjà un? demanda Gloria.

— Oh si, milady! mais il est si vétuste que les soins ne peuvent être administrés correctement. Nous aurions besoin de nouveaux équipements afin de pouvoir profiter de tous les progrès de la médecine moderne. La Grèce et tous les pays voisins possèdent des installations neuves et nous sommes très en retard sur ce plan.

— Le roi a-t-il été informé de cela ?

— Oui, mais il rechigne toujours lorsqu'il est question de nouveauté. Il ne croit pas aux bienfaits des découvertes des savants d'aujourd'hui. Il dit que ce qui était bon pour son père et son grand-père est encore bon pour lui.

— Je plaiderai votre cause auprès du Premier ministre, répondit Gloria, je vous le promets.

— Oh merci, milady!

La seconde délégation était composée d'une association de femmes qui demandaient un effort du gouvernement en faveur des écoles. Elles désiraient que l'instruction des enfants commence plus tôt. A cette occasion, Gloria apprit qu'en Argine, les garçons et les filles n'étaient pas scolarisés avant l'âge de dix ans, et cela à cause de la rareté des enseignants. De plus, ceux-ci étaient très âgés et ne tenaient pas compte des avancées scientifiques récentes. De ce fait, leurs cours paraissaient décalés. Cela posait de sérieux problèmes aux étudiants lorsqu'ils devaient ensuite entrer dans les écoles supérieures: ils avaient alors des lacunes insurmontables.

Toutes ces révélations bouleversèrent Gloria. Il lui parut que changer la moindre chose dans ce pays réactionnaire se révélait impossible.

Elle assura tout de même les femmes de son profond soutien.

Lorsque la deuxième délégation fut partie, la jeune fille, avec l'aide d'une femme de chambre, s'habilla de manière très élégante. Elle mit enfin un très joli chapeau assorti à la robe qu'elle avait choisie, puis se rendit au salon pour retrouver le prince Darius afin de se rendre avec

lui au parlement.

Malheureusement, à peine fut-elle entrée dans la pièce qu'elle put constater que celui qui l'attendait était le prince héritier.

— Votre frère n'est pas là? demanda-t-elle.

— Il a encore une fois disparu ! souffla le prince, l'air visiblement énervé. Et je vais devoir le remplacer une fois de plus !

Une femme de la cour vint les rejoindre et Gloria fut informée qu'elle les accompagnerait. Elle était plutôt âgée et semblait avoir du mal à reprendre sa respiration dès qu'elle avait fait trois pas.

Ils montèrent dans un carrosse. Celui-ci quitta le palais d'une allure nonchalante.

Contrairement à la veille, les rues étaient très calmes. Il n'y avait pas de foule en liesse, et plus personne ne les acclamait.

La manifestation d'hier a probablement dû être organisée par le palais ! se dit-elle. Aujourd'hui, plus aucun Arginois ne semble m'accorder le moindre intérêt!

En effet, les rares badauds qui se trouvaient sur les trottoirs ne prêtaient pas la moindre attention au passage de la voiture portant pourtant les armes du roi.

Ils roulèrent en silence un long moment et, enfin, s'arrêtèrent devant un imposant bâtiment de pierre.

— Nous voici au parlement! annonça le prince héritier.

Ils entrèrent et furent conduits dans une grande salle où étaient assis tous les députés ainsi que les membres du gouvernement.

Gloria fut présentée par le Premier ministre, qui fit un interminable discours fort ennuyeux sur le rôle de l'Empire britannique dans le monde. Ce fut ensuite au tour du ministre des Affaires étrangères de prendre la parole. Il prétendit que l'idée du mariage était la sienne et fut longuement applaudi. Puis de nombreux députés vinrent dire quelques mots mais Gloria n'écoutait déjà plus. Elle pensait au prince Darius.

Pourquoi m'a-t-il laissée seule pour affronter cette épreuve? se demanda-t-elle.

Je comprends qu'il ait été fâché des réflexions de sa belle-sœur, hier soir, mais il aurait tout de même pu penser à moi !

Le prince héritier monta enfin à la tribune. Il remercia la chambre, expliquant que le prince Darius était quelque peu indisposé après son long voyage à l'étranger et qu'il l'avait chargé de présenter ses excuses.

Gloria reçut les cadeaux des députés et du gouvernement: une énorme coupe en argent gravée aux armes royales et une eau-forte représentant les bâtiments du parlement. Elle voulut dire quelques mots de remerciement mais fut informée qu'en Argine, les femmes n'étaient pas autorisées à faire de discours.

Sur le chemin du retour, elle dit au prince héritier :

— Je ne comprends pas en quoi le fait de prendre la parole est inconvenant pour une femme. Et puisque le prince Darius était absent, je pense que c'était à moi d'exprimer au gouvernement ma reconnaissance et ma joie d'avoir reçu de tels présents.

— Vous auriez voulu parler? demanda le prince, choqué.

— Pourquoi pas? J'aurais su trouver les mots justes, et je n'aurais pas été plus ennuyeuse que tous ces vieux messieurs !

La dame de la cour qui les avait accompagnés poussa un cri de consternation.

— Mademoiselle, cela ne se fait pas ! Vous auriez provoqué un véritable scandale !

— Et si cela était venu aux oreilles du roi, il aurait été furieux ! ajouta le prince héritier. Nos coutumes et nos traditions sont sacrées. Si une femme apparentée à la famille royale prenait la parole en public, cela serait considéré comme une insulte envers le souverain de ce pays.

Que ces traditions sont barbares! songea Gloria sans dire un mot de plus jusqu'à leur arrivée au palais.

Le prince Darius ne fit son apparition qu'au cours du déjeuner. Il salua son père et présenta ses hommages à Gloria avant de prendre place à ses côtés. Elle se pencha vers lui et lui dit à voix basse :

— Je suis très en colère contre vous! Vous m'avez laissée seule affronter tous ces vieillards ennuyeux !

Il n'eut pas le temps de se justifier car le roi lui lança d'une voix glaciale :

— On m'a dit, Darius, que tu n'es pas allé au parlement ce matin. Peut-on savoir pourquoi ?

— J'étais très fatigué après ce long voyage, père, et j'ai pensé qu'il valait mieux que je reste au lit.

— Trouves-tu normal que ton frère soit toujours obligé de prendre ta place?

C'est toi qui te maries, après tout, pas lui !

— Je le sais, père, il est déjà marié, et cela a d'ailleurs été un immense malheur pour notre famille, dit ironiquement le prince. Son épouse est une dame qu'il serait bon de parfois remettre à sa place !

— Ce n'est pas une façon de répondre ! vociféra le roi. Tu manques de respect à ta belle-sœur qui est, je te prie de t'en souvenir, la future reine d'Argine.

— Avec elle à sa tête, le pays sera bien mal en point : elle est aussi vieux jeu que vous !

— Ton impertinence dépasse les limites du supportable, Darius ! Nous nous verrons après ce repas et nous réglerons tous ces différends au salon.

— C'est entendu ! répondit le prince.

Après cette vive altercation, le repas fut tendu, et Gloria ne fut pas fâchée de le voir s'achever. Au moment où ils se levèrent de table, l'une des femmes, qui semblait plus sympathique que les autres, s'avança vers le prince et lui dit :

— Je suis heureuse de vous revoir, Darius, et impatiente d'admirer votre travail.

Avez-vous beaucoup peint durant votre voyage ?

— Je n'ai fait que deux toiles, répondit humblement le prince.

— Pourra-t-on bientôt les découvrir ?

— Peut-être, si la révolution ne vient pas saccager le palais et tout ce qu'il contient.

— Ah, ne me parlez pas de politique, mon cher Darius ! Vous savez que j'ai horreur de ça !

Elle s'éloigna pour rejoindre les fidèles du roi qui quittaient la pièce en compagnie du souverain, laissant le prince seul avec Gloria. Celle-ci dit aussitôt :

— Je ne savais pas que vous étiez un artiste !

— C'est un bien grand mot ! répondit-il avec modestie. Je peins un peu afin d'appriivoiser les paysages que je découvre au cours de mes voyages. Cela me permet de les faire miens, et de les apprécier davantage.

— J'aimerais beaucoup voir vos tableaux ! s'exclama la jeune fille.

— Appréciez-vous l'art ? lui demanda-t-il.

— Oh oui, énormément !

Ils regagnèrent le hall. Le roi et sa suite étaient déjà dans le salon. Gloria et le prince étaient censés s'y rendre eux aussi, mais il lui dit à voix basse :

— A moins que vous ne vouliez écouter mon père me réprimander, je vous emmène voir ma peinture. Cela vous tente-t-il ?

En signe d'acquiescement, Gloria le gratifia d'un sourire.

Ils s'enfuirent tous deux par la cage d'escalier, en courant comme des enfants désobéissants. Gloria avait l'impression de faire l'école buissonnière. Essoufflés, ils arrivèrent au dernier étage du palais, sous les combles. Il faisait sombre et le prince prit la main de Gloria dans la sienne pour la guider. A ce moment, elle sentit un curieux frisson la parcourir. Ils se trouvèrent bientôt devant une petite porte fermée à clef que le prince ouvrit. Ils pénétrèrent alors dans une immense pièce mansardée. Une grande fenêtre laissait entrer la lumière. Des tableaux étaient empilés un peu partout. Seuls deux d'entre eux étaient encore sur des chevalets.

Gloria regarda tout autour d'elle et s'exclama :

— Alors voilà votre atelier !

— C'est en effet ici que je me réfugie pour peindre, ou quand, comme aujourd'hui, je veux échapper au mortel ennui qui règne en bas.

— Faites-moi découvrir votre travail ! Je veux admirer vos toiles.

— Celle-ci est la dernière, dit-il en tendant le bras vers l'un des chevalets. Je l'ai peinte il y a moins de deux mois, lorsque j'étais en Turquie.

Il s'agissait d'une belle vue du Bosphore où l'on voyait, au loin, passer un bateau.

Au premier plan, des enfants nageaient et s'amusaient joyeusement dans l'eau.

Subjugée par cette oeuvre, Gloria resta sans voix.

— Qu'en pensez-vous? demanda le prince.

Après un long moment de silence, elle dit enfin:

— Vous êtes un véritable artiste, digne de figurer dans les plus grands musées !

— N'exagérez pas! J'apprécie de nombreux peintres qui sont, j'en ai tout à fait conscience, bien meilleurs que moi ! J'ai pu admirer, au cours de mes voyages, de nombreux tableaux exceptionnels. Les miens, à côté, me paraissent bien fades!

— Vous êtes trop modeste, dit Gloria, et je pense que vous devriez faire une exposition.

Le prince leva les bras au ciel.

— Une exposition! Vous rendez-vous compte de ce que dirait mon père ? Cela porterait préjudice à la famille. Cela ne s'est jamais fait et serait considéré comme scandaleux.

— J'ai pu constater que vous n'étiez pas à un scandale près ! Et je suis persuadée que vos toiles seront appréciées non seulement par votre peuple, mais aussi dans le monde entier. Quant à moi je les trouve fantastiques !

— Vous me flattez ! Je ne suis qu'un amateur passionné et je n'oserais me comparer aux grands maîtres à qui je porte une admiration sans limite.

— Je peux vous assurer que vous n'avez rien à leur envier !

Elle fit une petite pause avant d'ajouter timidement:

— A vrai dire, je serai très honorée si vous acceptiez de faire mon portrait.

— Ce serait avec plaisir, mais vous savez, je suis plutôt un spécialiste des paysages...

— Allons ! je suis sûre que vous devez faire quelquefois poser de belles jeunes femmes, et je ne serais pas étonnée, en cherchant parmi tous ces tableaux, de tomber sur quelque esquisse d'une jolie dame turque, puisque vous revenez de Turquie !

— Vous pouvez chercher! répliqua le prince. Vous ne trouverez rien de compromettant.

— Dans le cas contraire, je vous ferais une scène dont vous vous souviendriez !

lui dit Gloria pour le taquiner.

— Seriez-vous jalouse?

— Jalouse et autoritaire !

— Vous voulez vraiment que je disparaisse la nuit précédant nos noces?

demanda le prince qui était entré dans le jeu de la jeune fille.

— La reine Victoria ne vous le pardonnerait pas et vous ferait enfermer dans un des cachots humides de la tour de Londres.

— Oh! cela ne sera pas pire que la longue cérémonie que nous allons devoir endurer dans la cathédrale ! Vous n'avez pas idée à quel point

cela va être pénible !

— Vous exagérez! Nous aurons le plaisir d'être admirés de tous. J'ai hâte, pour ma part, de porter la merveilleuse robe de mariée que ma mère a fait faire pour moi! Je me demande même si ensuite, je ne l'emporterai pas en voyage de noces.

A ce moment, ils entendirent des pas rapides dans l'escalier. Les pas se rapprochèrent et la porte s'ouvrit brusquement. Un jeune homme entra, hors d'haleine, si essoufflé qu'il ne parvenait pas à parler. Lorsqu'il eut retrouvé son souffle, il dit:

— Les putschistes sont là, Majesté, ils essayent de forcer les portes du palais.

— J'avais donc raison ! dit tristement le prince. Et comme d'habitude, ils n'ont pas voulu m'écouter! Le roi est-il au courant ?

— Oui, Votre Majesté, mais en bas, tout le monde est paniqué. C'est le sauve-qui-peut !

— Cela ne m'étonne pas ! Il va falloir nous enfuir discrètement, dit-il en se tournant vers Gloria.

— Fuir? Vous voulez donc tout abandonner et laisser les révolutionnaires prendre le pouvoir? Je ne savais pas que je devais me marier avec un lâche !

— Je n'ai pas l'intention d'abandonner quoi que ce soit ! protesta le prince, mais il est hors de question de nous jeter dans la gueule du loup ! Affronter ces hommes maintenant, alors qu'ils sont organisés et que nous sommes pris de court serait suicidaire. Nous devons partir pour revenir en force quand ils ne s'y attendront pas ! Suivez-moi !

Il lui prit la main et l'entraîna dans les escaliers, puis dans une chambre qui devait être celle d'un domestique. Il ouvrit le tiroir d'une commode, en sortit quelques vêtements et dit rapidement :

— Retirez votre robe et passez celle-ci, elle sera moins voyante !

Puis, lui tendant un foulard de soie, il lui ajouta :

— Enroulez cela autour de vos cheveux ! Je vais aller me changer, moi aussi, dans la pièce voisine, je reviens tout de suite !

Puis il disparut.

Sans protester, Gloria retira la magnifique robe que sa mère avait spécialement achetée pour elle. Elle était brodée de dentelle, et une jolie ceinture de soie bleue soulignait harmonieusement sa taille.

Vais-je devoir abandonner cette merveille ? se de-manda-t-elle. Quel gâchis !

Elle passa des vêtements plus simples, qui devaient être ceux d'une domestique et qui étaient un peu trop grands pour elle. Se souvenant de la façon dont les femmes étaient habillées dans les rues, elle laissa le corsage de sa robe dégrafé et couvrit sa poitrine avec une étoffe nouée derrière son cou.

Si maman me voyait ! pensa-t-elle.

Elle releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes et se mit en quête d'une ceinture. Elle en trouva une dans le placard. Ajustée à sa taille, elle lui donnait une allure élancée. Elle finit par nouer le foulard autour de ses cheveux, comme le lui avait ordonné le prince. Elle alla se regarder dans le miroir : elle était méconnaissable.

Elle entendit frapper, puis le prince Darius lui demanda s'il pouvait entrer. Elle courut pour lui ouvrir la porte. Lui aussi avait une allure bien différente ! Il avait retiré sa belle veste militaire blanche et le pantalon qu'il portait au déjeuner. A la place, il avait mis des vêtements élimés et sales qui lui donnaient quelque peu l'air d'un aventurier. Mais le plus frappant était le changement qu'il avait opéré sur son visage : il avait rasé ses moustaches et cela le changeait du tout au tout.

— C'est incroyable! s'exclama Gloria. Je vous reconnais à peine !

— C'est bien le but de l'opération! répliqua le prince. De toute manière, je n'aimais pas cette moustache, et si je la portais, c'est uniquement parce que mon père l'exigeait! D'après lui, cela me donnait une allure militaire.

— Si vous voulez mon avis, je vous préfère sans, dit Gloria.

— Eh bien, c'est parfait. Je crois que nous pouvons y aller !

— Et mes chaussures ? demanda Gloria, qui avait gardé les souliers de satin assortis à la robe qu'elle venait de retirer.

— Non, bien sûr que non ! répondit le prince.

Il alla jusqu'à un autre placard où il attrapa une paire de grosses chaussettes de laine grise.

— Mettez cela par dessus vos chaussures! Elles seront ainsi cachées et vous aurez l'air d'une simple femme de la campagne qui revient des champs !

Lorsqu'ils furent enfin prêts, il tendit l'oreille et, n'entendant pas de bruits inquiétants, ouvrit la porte et entraîna Gloria à l'extérieur.

Ils empruntèrent de sombres couloirs et d'étroits escaliers en colimaçon. A un moment, ils passèrent devant les cuisines. Celles-ci

étaient vides. Les domestiques

les

avaient

probablement

désertées,

effrayés

par

les

révolutionnaires! Ils arrivèrent enfin à une petite porte qui donnait vers l'extérieur. Elle était verrouillée, mais le prince parvint tout de même à l'ouvrir et ils se retrouvèrent dans le jardin.

Ils étaient sur le côté droit du palais, près de l'entrée des fournisseurs et il n'y avait là aucune fleur, seulement des arbres, vers lesquels ils se dirigèrent. Le prince semblait savoir exactement ce qu'il avait à faire, et ils se trouvèrent bientôt devant l'une des portes secondaires du parc qui entourait le palais. Les sentinelles chargées de la garder n'étaient pas à leur poste. Ils purent donc sortir sans éveiller l'attention de quiconque. Quelques instants plus tard, ils étaient dans la rue, méconnaissables, pareils à de simples citoyens. Personne n'aurait pu penser qu'ils appartenaient à la famille royale.

Ils marchèrent aussi rapidement qu'ils le purent et, au bout de quelques minutes, entendirent des voix. Prudemment, le prince entraîna Gloria derrière une haie qui bordait la route. Là, bien cachés, ils pouvaient tout à loisir observer ce qui se passait sans être vus.

Les cris se rapprochèrent, et une foule d'hommes apparut. Ils couraient, des bâtons à la main. La plupart étaient très jeunes, et à leur tête, un homme d'âge mûr et avec un fort accent russe hurlait:

— Au palais ! Il faut tuer ce maudit roi qui empêche le pays de progresser, qui nous prive d'écoles, d'hôpitaux, et qui nous laisse vivre dans la misère! En avant, camarades !

Une clameur suivit, qui effraya Gloria. Elle se serra contre le prince, comme pour lui demander de la protéger. Sans parler, il l'entoura de ses bras vigoureux.

Le visage grave, crispé, il scrutait la foule. Lorsqu'elle se fut éloignée, il décida qu'il était temps de reprendre la route.

— Allons-y ! dit-il.

— N'est-ce pas dangereux?

— Non, vêtus comme nous le sommes, personne ne peut nous reconnaître.

Ils repartirent donc, se perdant dans les rues étroites bordées de maisons, puis dans d'autres, plus larges. Enfin, ils sortirent de la ville et marchèrent à travers champs. La campagne était un peu triste. Elle semblait en friche.

N'y a-t-il pas d'agriculteurs pour cultiver la terre? se demanda Gloria.
Au loin, apparaissaient de hautes montagnes aux sommets enneigés.

Ils marchèrent longtemps. Gloria était essoufflée et fatiguée.

— Est-ce encore loin ? s'enquit-elle.

— Il nous faut atteindre le prochain village et trouver un endroit où passer la nuit. De là, je déciderai ce que je dois faire et de quelle manière nous devons organiser notre retour au palais. Par chance, nous avons échappé aux révolutionnaires, mais eux ne nous échapperont pas !

— Pensez-vous qu'ils vont vraiment tuer votre père?

— Je ne crois pas que notre propre peuple pourrait faire une chose pareille, mais les Russes qui sont à sa tête, eux, sont capables de tout. Mon père est sans aucun doute en danger, et avec lui toute la famille royale. Nous-mêmes aurions quelques soucis à nous faire si nous étions découverts.

— Quand je pense que si vous ne m'aviez pas proposé de venir voir vos tableaux, nous nous serions trouvés dans le salon, avec les autres, et que nous n'aurions probablement pas pu nous échapper !

— La vie est comme cela, répondit le prince, façonnée par le hasard !

— Mais les putschistes n'ont pas fait irruption dans le palais par hasard !

— Oh non ! Les Russes préparent minutieusement leurs révolutions et les planifient avec beaucoup d'intelligence et d'habileté. Ils repèrent les véritables défauts des dirigeants des pays qu'ils veulent déstabiliser, en font un cheval de bataille, et montent les peuples contre leurs souverains. Vous avez entendu, tout à l'heure, l'homme qui a parlé du manque d'hôpitaux et d'écoles. Il a visé juste !

Les Russes sont malins et font croire aux gens que leur situation s'améliorerait si le gouvernement était renversé. Evidemment, ils ne feront rien de plus que mon père, bien au contraire !

— Que se passera-t-il si la révolution réussit ?

— Ce serait une catastrophe! Tous les Arginois seraient lésés. Les

Russes s'empareraient de toutes les richesses du pays et feraient de tous les gens leurs esclaves.

— Mon Dieu! s'exclama Gloria. Et nous, que deviendrons-nous ?

— Si nous étions démasqués, nous serions probablement ramenés au palais manu militari pour y être interrogés. Vous ignorez sans doute ce qu'est un interrogatoire russe, mais je peux vous assurer qu'il s'agit d'une expérience terrifiante. Il commence par des tortures et se termine souvent par la mort de la victime.

— Quelle horreur! C'est terrible!

— C'est la raison pour laquelle nous devons tout mettre en œuvre pour faire échouer les Russes.

— J'ai confiance en vous, dit alors Gloria. Je sais que vous n'abandonnerez pas votre pays, et je crois que vous réussirez à faire barrage à l'ennemi.

— Dieu vous entende !

Le prince et Gloria continuèrent à marcher longtemps. Ils étaient maintenant bien loin du palais et de la ville de Koloni.

— Je crois que nous méritons un peu de repos, déclara soudain le prince.

Devant eux, un village se profilait. Il était constitué de nombreuses fermes et tout autour, les champs étaient cultivés. Les rues étaient peuplées de paysans qui ne prêtèrent guère attention aux deux nouveaux arrivants.

Gloria et Darius trouvèrent enfin une auberge, au beau milieu de la place principale. Avant d'y entrer, le prince lui dit :

— Vous allez vous faire passer pour ma femme, cela évitera que les gens ne se posent des questions. Le seul problème, c'est qu'on ne nous donnera probablement qu'une seule chambre. Il faudra nous en accommoder.

La jeune fille se sentit rougir et demanda :

— Ne pourrait-on pas plutôt prétendre que je suis votre sœur?

— J'y ai pensé, répondit le prince, mais cela n'est malheureusement pas crédible: mes cheveux sont noirs comme l'ébène alors que les vôtres sont blonds comme les blés.

— Eh bien, je serai donc votre femme! trancha Gloria. De toute manière, c'est bien ce qui était prévu initialement, non?

Le prince sourit et ajouta :

— Et ne soyez pas trop bavarde! Vous avez des expressions typiquement britanniques qui risquent d'éveiller les soupçons.

— Ne vous inquiétez pas, je serai muette comme une carpe !

Ils entrèrent dans l'auberge. Le prince s'approcha de l'homme qui se trouvait derrière le bar et lui demanda une chambre.

— Vous êtes deux ?

— Oui, ma femme et moi allons à la ville. Avez-vous été informés de ce qu'il s'y passait?

— Oh ! vous savez, les nouvelles ne vont pas vite, par chez nous.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu des émeutes.

— Des émeutes ? A Koloni ?

— C'est ce que l'on m'a dit!

L'homme haussa les épaules, l'air incrédule, puis annonça :

— Une chambre pour deux, cela vous coûtera trois drachmes.

Cela n'était pas cher mais le prince, qui voulait passer pour un homme du peuple, fit semblant d'hésiter.

— Nous avons tous les deux faim, dit-il. Peut-on aussi manger pour ce prix-là ?

— Si vous n'êtes pas difficiles, il reste du ragoût. Je vous préviens que ce n'est que de la cuisine familiale, rien de bien luxueux. Mais il a été préparé par ma femme, avec des produits frais.

— Ce sera parfait ! répondit le prince. Il n'y a rien de plus sain, et de toute manière, ma femme et moi ne sommes pas habitués à des plats trop élaborés.

— Eh bien vous pouvez vous installer, je vous sers tout de suite. Mais il faut payer d'avance, ajouta-t-il, je n'ai pas envie d'avoir de mauvaise surprise! Les gens de passage oublient bien trop souvent de régler leur note. Cela m'oblige à être méfiant.

— Vous n'aurez pas ce genre de soucis avec nous ! s'exclama le prince. Et si cela peut vous rassurer, je vais vous payer immédiatement !

Il sortit une bourse de sa poche, y prit trois pièces qu'il tendit à l'aubergiste.

— Le compte est bon! annonça ce dernier. Je vous apporte le ragoût !

Quand ils furent installés à table, l'homme vint s'asseoir à côté d'eux, visiblement curieux : il voulait en apprendre un peu plus sur ces deux jeunes personnes.

— Vous venez d'où ? leur demanda-t-il.

— De Kalami, une petite ville de la côte nord, répondit le prince.

— Kalami ? Je connais très bien ! Alors vous devez travailler sur le chantier naval.

— En effet ! Mais les commandes sont rares en ce moment. Le gouvernement rechigne à renouveler sa flotte, ce qui à mon avis est une erreur.

— C'est vrai, confirma l'aubergiste. Il paraît que nous sommes très en retard par rapport aux pays voisins, principalement d'un point de vue militaire !

— C'est justement ce que je disais à ma femme avant que nous arrivions, affirma le prince.

Le ragoût se révéla excellent, et le prince et Gloria le dévorèrent avec appétit.

Après le repas, ils montèrent à l'étage, par un petit escalier branlant. Leur chambre était une petite pièce mansardée, mais le lit était spacieux. Contre un mur se trouvait une vieille commode et deux chaises de bois. Face à la fenêtre ils découvrirent une table sur laquelle étaient posés une bassine en porcelaine de Chine et un pot à eau.

— Tout cela me semble parfait! annonça le prince.

— Eh bien, je vous laisse! déclara l'aubergiste avant de redescendre.

Ils se retrouvèrent donc seuls dans la chambre.

— Il ne s'est pas douté que vous étiez le prince Darius, dit Gloria en souriant.

— C'est vrai, mais nous devons encore faire attention de ne pas être découverts.

Puis il y eut un silence embarrassé, à l'issue duquel Gloria demanda :

— Comment allons-nous faire pour dormir? Allons-nous utiliser le lit à tour de rôle, deux à trois heures chacun? A moins que nous n'installions une couverture sur le sol pour en faire un sommier de fortune ?

— J'ai une meilleure idée, répondit le prince: nous dormirons tête-bêche! Le lit est assez grand et je suis sûr que vous ne vous rendez même pas compte de ma présence.

Voyant la mine outrée de la jeune fille, il ajouta :

— N'ayez aucune crainte, je suis un gentleman et je sortirai le temps

que vous vous déshabilliez et vous glissiez sous les draps! En outre, je vous informe que je ne ronfle pas !

Gloria songea que le fait de dormir dans le même lit qu'un homme était pour une jeune fille inconcevable.

Que diraient ses parents s'ils étaient informés de cela? songea-t-elle. Mais elle était si fatiguée qu'elle ne se sentit pas la force de protester.

Puisque le prince et moi ne nous aimons pas, nous n'avons pas de risque de mal nous conduire, se dit-elle comme pour se rassurer.

— Très bien ! s'exclama-t-elle. Après tout, moi non plus je ne ronfle pas, et je ne troublerai donc pas votre sommeil.

Cela fit sourire le prince qui ne tarda pas à s'éclipser afin de la laisser se déshabiller.

Elle retira sa robe et la posa sur l'une des deux chaises. Puis elle fit une rapide toilette et enfila une chemise de nuit qu'elle trouva dans la commode. Enfin, elle se coucha, à l'extrême bord du lit, et s'endormit immédiatement.

Chapitre 6

Gloria rêva qu'on l'embrassait. La sensation qu'elle éprouva alors fut plus bouleversante que tout ce qu'elle avait connu jusque-là. De petits frissons parcouraient son corps tout entier pour venir mourir au bord de ses lèvres. C'était délicieux. A son réveil elle fut troublée en se souvenant que le prince avait dormi à ses côtés. Lentement, elle ouvrit les yeux. Le prince se tenait près du lit, déjà habillé.

— Bien dormi ? lui demanda-t-il. Nous avons beaucoup de choses à faire aujourd'hui, et il va falloir que vous vous leviez. Je descends immédiatement vous commander votre petit déjeuner.

Il disparut derrière la porte et Gloria sortit du lit. Elle fit sa toilette, toujours à l'eau froide, et songea qu'elle aurait bien aimé prendre un bain chaud. Mais dans cette auberge, demander une telle chose aurait paru incongru.

Elle passa la robe de domestique qu'elle avait portée la veille et couvrit ses cheveux avec le foulard. Puis elle rejoignit le prince dans la salle à manger.

Il était installé à la table où ils avaient dîné le soir précédent. La femme de l'aubergiste était en train de lui servir un petit déjeuner composé d'œufs et de bacon. Cela sentait extrêmement bon. Lorsqu'elle aperçut Gloria, elle lui sourit et courut chercher dans la

cuisine de quoi la restaurer, elle aussi. Elle s'assit en face du prince et dit :

— Nous avons droit à un véritable breakfast anglais !

— Ne criez pas trop fort, ou vous allez faire naître des soupçons à notre égard.

Gloria était confuse. Elle avait oublié qu'ils étaient là incognito et qu'il ne fallait pas qu'on sache qu'elle était anglaise.

— Mangez! lui dit le prince. Il n'est pas sûr que nous puissions prendre un autre repas avant ce soir.

— Qu'allons-nous faire, aujourd'hui? demanda Gloria,

— Nous en parlerons lorsque nous serons seuls, lui dit-il en lançant un regard circulaire dans la pièce.

La jeune fille comprit qu'il avait peur d'être écouté et qu'il ne voulait prendre aucun risque.

Elle dévora ses œufs avec appétit. Ils lui parurent d'ailleurs délicieux. Elle but ensuite deux grandes tasses de café.

— Tout cela me semble bien nourrissant! remarqua-t-elle. Je doute que nous ayons faim avant la fin de la journée.

Lorsqu'ils eurent fini de manger, il déclara qu'il fallait qu'ils partent rapidement, et Gloria courut dans la chambre chercher ses affaires. Quand elle redescendit, le prince l'attendait. Il avait mis la veste qu'il avait prise la veille et avait noué un foulard autour de son cou. Cela lui donnait une allure d'artiste.

Ce n'est pas étonnant, se dit la jeune fille, puisqu'il est peintre !

Il la prit par le bras, l'entraîna à l'extérieur de l'auberge et marcha d'un pas assuré en direction d'une petite église qui était en contrebas de la place.

— Où allons-nous, demanda Gloria, et pourquoi sommes-nous si pressés ?

Sans se retourner, il répondit :

— Nous allons nous marier.

La jeune fille s'arrêta net.

— Comment?

— Vous m'avez bien entendu: nous allons nous marier. J'ai vu le prêtre ce matin, lorsque vous dormiez encore, et il nous attend.

— Mais pourquoi une telle décision ?

— Je pourrais vous dire que vous êtes venue en Argine pour cela, et que c'est la seule façon de sauver le pays du péril russe, que plus tôt nous serons mari et femme, plus tôt nous serons protégés par le drapeau britannique. Mais en réalité, j'ai voulu concrétiser notre union cette nuit, en vous voyant dormir... tout simplement parce que je vous ai trouvée jolie, incroyablement jolie, et que j'ai eu la curieuse envie de ne plus jamais me séparer de vous.

Gloria se sentit rougir.

Les yeux du prince brillaient et il arborait une expression qu'elle ne lui avait encore jamais vue.

— Venez, lui dit-il, j'ai hâte que vous soyez mienne!

Il avança vers l'église et elle ne put rien faire d'autre que de l'imiter.

Il s'agissait en fait d'une petite chapelle à l'architecture ancienne. Elle qui s'attendait à de somptueuses noces dans la grande cathédrale de Koloni allait finalement se marier dans un petit village, comme une simple paysanne.

Finalement, cette idée lui plaisait.

Trop de faste nuit au caractère sacré du mariage, se dit-elle. Ici nous serons tout proches de Dieu.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit. Elle se tourna vers le prince et lui demanda:

— Vous m'avez embrassée ce matin, lorsque je dormais, n'est-ce pas ?

— Il m'a semblé que c'était la meilleure manière de vous réveiller.

— Et moi qui pensais que je rêvais !

— Etait-ce un cauchemar ?

— Oh non, pas du tout, au contraire !

Il lui sourit et elle ressentit le même étrange frisson qui l'avait parcourue, le matin même, quelques instants avant de s'éveiller.

Il ouvrit la porte de l'église et ils y entrèrent. Le silence qui y régnait était impressionnant. Un prêtre se tenait devant l'autel, un sourire bienveillant aux lèvres. Dieu semblait présent, bien plus que dans les autres édifices religieux que la jeune fille avait visités jusque-là.

Ils s'approchèrent de l'autel et, arrivés devant l'homme d'Eglise, s'agenouillèrent humblement. Puis, tout se passa très vite. En quelques minutes, ils furent mari et femme. Un rayon de soleil perça à travers le vitrail au moment même où l'ecclésiastique leur donna sa bénédiction, comme si Dieu Lui-même voulait s'associer à cette union, et leur dire

qu'il était derrière eux et qu'il les soutiendrait, quelles que soient les difficultés auxquelles ils auraient à faire face.

Ils se levèrent et le prince déposa de l'argent sur la table de communion. Le prêtre le remercia sincèrement. Le tout nouveau couple sortit alors de l'église.

Dehors, un franc soleil brillait. Main dans la main, les deux époux se mirent à marcher sur la route déserte qui traversait les champs, s'éloignant du village qui les avait accueillis pour la nuit. Ils étaient seuls au monde en ce beau matin où pourtant, au loin, quelque part en direction de Koloni, la révolution qui voulait leur perte était en marche. Mais ils n'avaient pas peur. Ils étaient deux, maintenant, et se sentaient capables d'affronter les pires épreuves.

Au bout d'environ une demi-heure, Gloria demanda :

— Où allons-nous ?

— Je compte rejoindre un camp militaire qui se trouve à quelques kilomètres d'ici. Si les soldats ne sont pas encore tombés aux mains des Russes, nous entrerons en force à Koloni pour reprendre le palais. Dans le cas contraire, il me faudra les convaincre qu'en suivant les hommes du tsar, ils font fausse route.

— Mais s'ils voulaient vous tuer ?

— Il faut savoir quelquefois prendre des risques, répondit le prince. Mais de toute manière, je ne leur dirai pas qui je suis.

— Je vous en supplie, soyez prudent ! Ces hommes m'ont l'air tellement dangereux ! Vous avez entendu qu'ils voulaient assassiner le roi !

— Les révolutions ne se font jamais dans la douceur, et les réprimer comporte de grandes difficultés. Mais si je peux persuader quelques-unes de nos troupes de me suivre, alors il ne fait aucun doute que je peux sauver l'Argine de l'invasion des Russes !

Elle le regarda d'un air suppliant :

— Faites attention à vous ! Ce serait terrible si je devais vous perdre ! Il l'entoura de ses bras.

— Ne vous inquiétez pas, je ne prendrai pas de risques inconsidérés. Je viens de me marier et je veux vivre, vivre longtemps à vos côtés.

Il avait plongé ses yeux dans les siens. Il approcha ses lèvres et l'embrassa tendrement. Gloria ressentit alors exactement ce qu'elle avait éprouvé le matin même. Elle ne rêvait pas, et pourtant, elle était transportée dans un monde merveilleux où tout était bleu, mais où le

bonheur avait aussi le parfum de l'aventure et du danger.

Le prince se détacha.

— Il nous faut continuer d'avancer, dit-il. Chaque minute compte.

Il fit une pause et ajouta :

— J'aurais tant voulu continuer à vous embrasser, je vous désire tellement, mon amour, mais le devoir nous appelle et j'aurai plus de temps à vous consacrer quand la situation politique de l'Argine sera à nouveau plus calme.

— Quand je pense que nous nous sommes détestés ! murmura Gloria.

— Nous ne nous connaissions pas encore. En ce qui me concerne, je ne savais pas à quel point vous étiez délicieuse, ravissante et pleine d'esprit !

— Et moi je ne me doutais pas que vous étiez si bon, si courageux !

Il la regarda en souriant.

— Avançons, mon amour, et peut-être que ce soir, cette révolution ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Ils se remirent en chemin, traversèrent des bois et des rivières, et ne tardèrent pas à apercevoir au loin un campement militaire.

— Nous y voilà ! annonça le prince.

En s'approchant ils virent qu'il régnait là une intense activité. Un homme, monté sur une estrade, haranguait les soldats. Tout autour, il y avait aussi de nombreux paysans qui écoutaient l'orateur.

Le prince s'avança et se trouva bientôt juste derrière l'estrade. Il se rendit compte alors que l'homme avait un fort accent russe. Il était en train d'expliquer, non seulement aux soldats, mais aussi aux paysans, qu'ils avaient été exploités durant de nombreuses années par leur roi et qu'il était facile de le renverser et de retrouver ainsi leur liberté.

Ainsi, le camp avait été investi par les révolutionnaires ! Ceux-ci avaient déjà visiblement convaincu les hommes présents, et tous s'étaient ralliés à la cause des putschistes.

Ils étaient plus d'une centaine et projetaient de se rendre à Koloni afin de tout mettre à sac.

Le Russe était intarissable :

— Vous voulez être libres ? Alors renversez votre tyran qui vous traite comme des esclaves, qui se moque de votre santé, de votre éducation et pour qui vous n'êtes rien ! Emancipez-vous ! Marchez sur le palais ! En avant, camarades !

Le prince courut pour se rendre aux côtés de l'orateur et lui coupa la parole.

— Attendez ! dit-il. N'écoutez pas cet homme ! Ses intérêts ne sont pas les vôtres. Il est russe, et s'il veut que vous renversiez votre roi, c'est pour pouvoir prendre sa place. Peu lui importe en réalité votre liberté, ou l'instruction de vos enfants ! Il se sert de votre crédulité et vous trompe. Moi, je suis arginois, comme vous, et j'ai autre chose à vous proposer.

— On vous écoute ! dit un homme assis par terre qui se leva, l'air visiblement intrigué par l'apparition inopinée du prince.

— C'est ça, surenchérit le Russe, on serait bien curieux de savoir ce que vous avez à nous dire ! Mais soyez bref, nous n'avons pas de temps à perdre !

De toute évidence, il ne prenait pas le nouvel arrivant au sérieux et ne pensait pas qu'il représentait pour lui un réel danger. Il s'assit sur le sol, un sourire narquois aux lèvres. Gloria s'approcha un peu et le prince se mit à parler.

Sa voix était claire et forte. Ses mots étaient justes. Il captiva immédiatement son auditoire, hypnotisant littéralement la foule. Son discours était à la fois simple et d'une intelligence rare. Il parla de l'amour qu'il avait pour son pays, de sa tristesse de le voir, au fil des ans, prendre de plus en plus de retard par rapport aux autres.

— Le roi est sûrement vieux jeu, réactionnaire et borné, mais il n'est pas notre adversaire ! lança-t-il avec conviction. Des changements sont nécessaires, certes, mais l'anéantissement du régime politique qui, malgré tout, nous fait vivre en paix, serait une catastrophe nationale et aucun de vous n'en retirerait le moindre bénéfice. Ne soyez pas aveugles : nos véritables ennemis, aujourd'hui, ce sont les Russes, et ce sont eux que vous voulez suivre ?

— C'est bien joli, tout ça ! cria un homme. Mais concrètement, qu'avez-vous à proposer ?

— J'ai des projets, de grands projets, et ils sont nombreux ! Tout d'abord, développer l'agriculture, et vendre le fruit de nos récoltes à l'étranger. Je reviens de Turquie. Là-bas, ils exportent des fruits en grande quantité vers la Grèce. Qui nous empêche d'en faire autant ? Nous avons les meilleures pêches et les meilleures figues de tous les Balkans, et si nous plantions des vignes, je suis sûr que nous pourrions produire un excellent vin !

La foule l'écoutait de plus en plus attentivement. Il poursuivit :

— Et puis il y a autre chose : l'or ! J'ai de bonnes raisons de penser

que nos montagnes, que nous n'avons jamais explorées, regorgent de ce précieux métal qui pourra nous apporter une prospérité inespérée.

— De l'or en Argine ? Qui vous a mis de pareilles idioties dans la tête ? grogna le Russe. Ça se saurait !

— Eh bien justement, vous le savez ! répliqua le prince, et si mes renseignements sont bons, vous projetez même d'exploiter de nombreuses mines en Argine, de vous enrichir grâce à elles, et de faire des habitants de notre pays vos esclaves !

Il se tourna vers la foule.

— Ne vous laissez pas faire, mes amis ! Savez-vous comment les Russes traitent leurs serfs ? Ils ont le droit de vie et de mort sur eux, les font travailler de façon inhumaine, et les dépossèdent de tout bien. Est-ce la vie que vous espérez ?

Il y eut un murmure dans l'audience. Gloria, qui n'avait pas quitté le Russe des yeux, le vit soudain fouiller frénétiquement dans sa poche, puis en sortir un revolver.

Elle poussa un cri et se rua vers le prince, comme pour le protéger de son propre corps. Mais cela ne se révéla pas nécessaire. Un soldat, qui n'avait rien perdu de la scène, sortit son pistolet et tira une seule balle. Elle atteignit le Russe en plein cœur. Ce dernier s'écroula par terre, sans vie.

Une grande confusion s'ensuivit. Il y eut des cris. Trois autres Russes se levèrent et partirent en courant. Ils furent abattus sur-le-champ.

— Ces hommes voulaient prendre possession de l'Argine ! Leur mort servira d'avertissement à tous ceux qui voudront les imiter ! cria le prince. Certains de leurs compatriotes sont en ce moment même en train de détruire Koloni et ont déjà investi le palais.

Il marqua une courte pause puis lança :

— Suivez-moi, aidez-moi à chasser ces intrus de notre beau pays. Je pars immédiatement pour la ville et je vous demande de m'y accompagner.

De nombreux hommes se levèrent et l'acclamèrent. Un officier s'approcha.

Gloria l'avait vu arriver pendant le discours du prince et il avait paru très impressionné. Il vint lui serrer la main et une lueur malicieuse s'éclaira dans le regard des deux hommes.

— Makius ! s'exclama le prince. Comme je suis heureux de vous trouver ici.

— Votre Majesté! Mais que faites-vous ici, vêtu comme un simple paysan? Et vous avez rasé votre moustache ?

— J'ai dû m'enfuir du palais où les révolutionnaires sont entrés en force, et je suis en fuite, incognito. Aussi, je vous demanderai de ne pas révéler ma véritable identité.

— Vous avez été merveilleux! Votre discours a bouleversé tout l'auditoire. Cela faisait quelques jours que je voulais intervenir, moi aussi, mais je vous avoue que je n'en ai pas eu le courage !

— Vous êtes pourtant réputé pour votre bravoure !

— C'est que je n'avais pas encore été confronté à une situation aussi dramatique!

En fait, j'attendais le moment propice pour faire tuer les Russes par les quelques hommes qui restaient encore sous mon autorité. Ce sont eux qui ont fait feu.

Le prince se tourna vers Gloria et lui dit :

— Ma chérie, je vous présente le capitaine Makius. Nous étions à l'école ensemble et c'est un de nos meilleurs officiers ! Capitaine, voici mon épouse.

Elle est anglaise et se nomme Gloria.

— Je suis enchanté, madame, dit-il en faisant le salut militaire. Dois-je en conclure que nous sommes soutenus par l'Empire britannique ?

— La reine Victoria est très préoccupée par notre situation, confirma le prince, mais elle est en Grande-Bretagne et n'a pas encore envoyé son armée. Pour le moment, c'est seuls que nous devons nous défendre.

— Et nous le ferons de notre mieux! s'exclama le capitaine. Mais dans un premier temps, il nous faut réunir assez d'hommes pour descendre à Koloni et reprendre le pouvoir sur la ville qui est maintenant aux mains de ces bandits !

— Je vais parler aux soldats et aux paysans qui les accompagnent. Je pense qu'ils sont prêts à m'écouter.

— Si vous voulez mon avis, ils vous suivront les yeux fermés! Vous les avez impressionnés. Ils sont maintenant tout à fait ralliés à votre cause. Votre Majesté.

Le prince se retourna et, de nouveau, parla haut et fort :

— Le capitaine Makius et moi partons pour la ville, dit-il. Etes-vous prêts à nous suivre? Il vous faudra beaucoup de courage car les Russes ne se laisseront pas faire et nous devons nous opposer à leurs armes.

Mais je vous promets qu'à l'issue de ce combat, vous tous serez récompensés. Je m'engage solennellement à convaincre le roi d'opérer des changements radicaux dans de nombreux domaines, si nous sortons vainqueurs de cette bataille !

— A bas les Russes ! cria un homme, tout au fond de l'assistance.

Il fut immédiatement applaudi et des cris enthousiastes fusèrent de toute part.

Le capitaine alla chercher deux chevaux : un pour le prince et un second pour Gloria. Il aida cette dernière à monter en selle.

— Et vous, capitaine, allez-vous faire tout ce chemin à pied ?

— N'ayez crainte, madame, les kilomètres ne me font pas peur ! En outre, un officier digne de ce nom doit savoir marcher avec sa troupe ! Il n'en est que plus respecté !

Il fit un petit salut et s'en alla vers ses hommes.

— En avant ! leur dit-il. Il nous faut être à Koloni au plus tôt !

Les soldats ajustèrent leurs képis et prirent leurs armes. Ils étaient suivis par plus de trente paysans sans armes qui avaient ramassé des bâtons.

Ils rejoignirent rapidement la route qui menait à Koloni. Ce n'était pas celle que le prince et Gloria avaient empruntée à l'aller car alors, ils avaient dû se cacher et prendre des chemins détournés. Cette petite armée improvisée pour aller libérer le pays avait une étrange allure : le prince était en manches de chemise et Gloria vêtue comme une servante. Cependant, ils étaient tous deux à cheval, alors que le capitaine, très élégant — il arborait un magnifique habit militaire — les suivait à pied.

Ils traversaient des villages et les gens sortaient pour les voir et les acclamer.

Certains se joignaient à eux quand ils apprenaient ce qu'ils allaient faire. Aucun ne souhaitait tomber sous la domination russe et ils étaient heureux, tous, de voir passer ces «libérateurs de la patrie».

A mi-chemin, ils firent une halte afin de laisser les hommes se reposer. Le prince s'approcha du capitaine et lui proposa son cheval, pour la deuxième moitié du trajet.

— Votre Majesté veut sans doute plaisanter ! Il n'est pas question que vous alliez à pied !

— Et pourquoi pas ? répondit le prince. Me pensez-vous moins résistant que vous ? Je dois, moi aussi, savoir être aux côtés du peuple

qui a confié à mon père les rênes de ce pays. Et puis, après tout, ce cheval est le vôtre, et je n'ai pas à prendre votre place !

— Mais c'est impossible! s'exclama le capitaine. Vous êtes tout de même le fils du roi !

— C'est un ordre! trancha le prince.

Le militaire s'inclina et ils se remirent en route.

Environ deux heures plus tard ils rejoignaient la ville. Ils étaient alors plus d'une centaine. Dès que les remparts de Koloni furent en vue, le prince donna ses ordres :

— Nous allons pénétrer à l'intérieur des murs simultanément par les portes nord et ouest de la ville. Il nous faudra être très prudents. La première moitié d'entre vous suivra le capitaine Makius, et la seconde viendra avec moi. Nous nous rejoindrons au palais. Il faudra mettre tous les Russes hors d'état de nuire. Ils ne doivent pas être nombreux, mais ils sont bien armés et dangereux. En outre, je sais que leurs troupes ne sont pas loin d'ici, prêtes à voler à leur secours au moindre problème. Il nous faut donc agir avec rapidité.

Ils formèrent donc deux groupes, qui se séparèrent. Celui conduit par le prince se dirigea vers le côté nord. Les portes de la ville y étaient ouvertes et il n'y avait pas de sentinelles. Gloria était évidemment aux côtés de son mari. Dès qu'ils furent dans les rues étroites de Koloni, le prince se mit à haranguer la foule afin de la rallier à lui. Un nombre important d'hommes, jeunes et vieux, vinrent les rejoindre. Lorsqu'ils arrivèrent sur la place centrale, devant le palais, leur nombre avait doublé. Le capitaine Makius et ses soldats étaient déjà à l'autre bout de la place au milieu de laquelle un individu, perché sur le socle d'une grande statue, faisait un discours. C'était un Russe. Lorsqu'il vit que de tous côtés, des troupes arrivaient, il prit peur et cria :

— Voilà vos tyrans qui reviennent! Ne vous laissez pas faire! Tuez-les! Tuez-les avant qu'ils...

Il ne put finir sa phrase car il fut tué par une balle de pistolet qui lui traversa la tête. Il s'effondra.

Un court silence s'ensuivit. Puis la confusion fut totale, des cris fusèrent en tous sens. C'est alors que le prince monta sur le socle de la statue où s'était tenu le Russe.

Il leva la main et attendit un moment que le brouhaha cesse. Très vite, tous les regards convergèrent vers lui.

— Mes amis! cria-t-il enfin. Je suis le prince Darius. L'homme qui vient d'être tué n'est pas des nôtres ! C'est un Russe qui travaille pour

le tsar. Ce dernier veut étendre son empire jusqu'à Constantinople et annexer les pays qui seront sur son chemin. Devons-nous nous laisser faire ? Voulez-vous devenir les esclaves des Russes ?

— Non ! cria la foule comme un seul homme.

— L'Argine regorge de richesses inexploitées que je vous propose de faire prospérer. Nous pouvons devenir riches, prendre de plus en plus d'importance dans le monde, tant du point de vue économique que politique ! Nous devons pour cela faire valoir notre agriculture et l'exporter. Nous allons construire des écoles, des hôpitaux, et nous développerons également notre industrie, et, afin de nous protéger d'une éventuelle invasion étrangère, nous moderniserons notre armée. De nouveaux cuirassés seront construits et je m'engage à nommer à la tête de chaque division des hommes jeunes, motivés et courageux, prêts à sacrifier leur vie pour la défense de la patrie ! Il nous faut aller de l'avant, innover, et faire de l'Argine le plus beau pays du monde. Mais cela dépend aussi de chacun de vous. Etes-vous prêts à participer au redressement de notre pays ?

— Oui ! cria la foule avec enthousiasme.

A ce moment, quelqu'un vint parler à l'oreille du prince. Celui-ci descendit momentanément du socle de la statue sur lequel il était monté. Un brouhaha se fit entendre. Enfin, le prince se dressa à nouveau, levant la main droite afin d'obtenir le silence. Il reprit la parole :

— Je viens d'apprendre que mon père a été terrassé par une crise cardiaque en constatant que les révolutionnaires avaient envahi le palais, et que mon frère, le prince héritier, a été tué en essayant courageusement de s'opposer à l'entrée d'un groupe de Russes dans les appartements du roi. Je deviens donc l'héritier légitime du trône. Par conséquent, je serai prochainement votre nouveau roi, si, bien sûr, vous me faites l'honneur de m'accepter comme chef d'Etat. Je vous jure d'ores et déjà de tenir les promesses que je viens de vous faire. Tout sera mis en œuvre pour que nous ayons la meilleure industrie, les meilleurs hôpitaux et les meilleures écoles du monde ! Je tiens à vous dire que je me suis dernièrement marié avec une jeune femme anglaise, proche de la reine Victoria, et que nous avons donc dès maintenant comme allié le prestigieux Empire britannique.

— Hourra ! Vive le prince Darius ! hurla la foule. Mais à ce moment, Gloria vit au loin un homme qui avait sorti un pistolet et qui le braquait sur le prince. Elle cria très fort en pointant le doigt vers l'homme. Avant qu'il ait pu tirer, un Arginois le terrassait d'un vigoureux coup de bâton.

Cette fois, ce fut le capitaine Makius qui prit la parole :

— Il reste encore quelques Russes parmi vous qui en veulent à la vie du prince.

Il faut absolument les mettre hors d'état de nuire pour protéger celui qui sera bientôt notre roi.

— Vive le futur roi ! A bas les Russes ! entonnèrent hommes et soldats.

Puis ils repérèrent rapidement ceux qui avaient tenté de les faire se soulever contre leur souverain. Ceux-ci furent arrêtés sur-le-champ pour être conduits en prison.

Le prince commença alors un nouveau discours :

— L'Argine deviendra, j'en suis sûr, un pays où il fera bon vivre. Il y aura du travail pour tous et le peuple pourra se partager les richesses qu'il produira. Nous débloquerons des fonds pour la santé, les travaux publics et l'instruction des enfants. La défense de nos frontières ne sera pas oubliée. Tous ceux qui souhaitent faire une carrière militaire seront engagés, soit dans la marine où de nouveaux bâtiments seront prochainement mis à flot, soit dans l'armée de terre.

Je suis à votre disposition et je prendrai en considération toutes les nouvelles idées qui me seront proposées. Mais en premier lieu, nous allons reconstruire la ville, édifier de superbes maisons aux couleurs vives, qui mettront de la gaieté dans nos vies ! L'Etat prendra en charge les dommages faits par les révolutionnaires ! Retroussons nos manches, mes amis, et notre avenir sera radieux !

Il fut acclamé et sa voix fut couverte par les applaudissements. Puis, petit à petit, le silence revint.

— Je voudrais maintenant vous présenter mon épouse ! dit le prince.

Il s'approcha alors de Gloria qu'il prit par le bras. Tous deux vinrent au-devant de la foule qui exultait.

— Voici celle qui sera bientôt votre reine ! annonça-t-il.

La jeune femme enleva le foulard de soie qui cachait sa chevelure. Celle-ci se déploya sur ses épaules et ce fut comme un soleil qui inondait de ses rayons magiques la place tout entière. Puis elle prit à son tour la parole.

— Je ne suis pas née ici, et je ne suis là que depuis très peu de temps. Mais déjà, j'aime ce pays et ses habitants. Si au début j'ai été quelque peu rebutée par l'austérité du palais et l'attitude autoritaire des proches du roi, j'ai pu apprécier depuis votre bravoure devant l'adversité. J'ai constaté également que vous étiez un peuple généreux, capable d'un véritable don de soi-même. J'essaierai de me montrer

digne de vous.

— Vive la reine! crièrent les gens. Vive l'Angleterre !

Gloria reprit :

— J'ai reçu, juste avant la révolution, deux délégations de femmes. Je n'ai alors pas pu faire grand-chose pour elles. Je les recevrai à nouveau demain et, cette fois, je vous promets que leurs requêtes aboutiront.

Il y eut encore des applaudissements, puis le prince et Gloria remontèrent à cheval et avancèrent au milieu de la foule, suivis par le capitaine Makius et les soldats avec lesquels ils étaient entrés dans la ville.

Ce fut comme une parade triomphale. Les gens couraient derrière eux, hurlaient de joie. Ils firent ainsi le tour de la ville. Des femmes et des enfants les acclamaient des fenêtres, leur jetaient des fleurs... et riaient. Ils étaient heureux, heureux de leur liberté retrouvée.

Puis ils revinrent au palais, appréhendant ce qu'ils allaient y trouver. Il leur fallut un certain temps pour se frayer un chemin jusqu'à l'entrée principale. Il n'y avait pas de sentinelles, juste une foule en émoi.

Le jeune couple atteignit le seuil du bâtiment proprement dit. Le prince se retourna alors pour saluer son peuple, puis entra. Aidé de quelques soldats, le capitaine Makius referma les portes et empêcha quiconque de pénétrer à l'intérieur.

Gloria ouvrit de grands yeux désolés. Le hall était entièrement saccagé. Les rideaux avaient été arrachés des fenêtres, les vitres cassées. Le sol était jonché de gravats et de taches de sang. De toute évidence, on s'y était battu.

Ils avancèrent tous deux en silence. C'est alors que des serviteurs apparurent. La plupart n'étaient pas en livrée et certains portaient des vêtements déchirés. Ils saluèrent respectueusement le prince.

— Qu'est-il arrivé aux dames de la cour ? demanda ce dernier.

— N'ayez crainte, Votre Majesté, elles ont pu se réfugier à l'ambassade d'Angleterre.

Le capitaine Makius intervint :

— L'ambassade n'a pas été touchée, Votre Majesté, les Russes n'ont pas osé...

Le prince sourit en regardant Gloria et murmura :

— Le pouvoir du drapeau britannique est sans limite !

Puis, se retournant vers les domestiques, il demanda :

— Y a-t-il eu de gros dégâts ?

— Non, Votre Majesté, mais de nombreux objets ont été volés, et d'autres détériorés.

Le prince réfléchit un long moment, puis s'adressa une nouvelle fois aux domestiques :

— Où se trouvent les corps de mon père et de mon frère ?

— Ils reposent dans l'une des chambres du palais. Une chapelle ardente a été dressée.

— Pouvez-vous m'y conduire ?

Le prince alla se recueillir auprès des dépouilles des deux défunts. Par pudeur, Gloria n'avait pas osé l'accompagner. Lorsqu'il revint, il annonça :

— Ils seront inhumés dans la chapelle du palais. Demain sera déclaré journée de deuil national.

Enfin, le prince demanda que l'on dresse un buffet pour que Gloria, lui-même, le capitaine Makius et les soldats puissent se restaurer.

— Mais, Votre Majesté, il ne reste plus rien, les pillards ont tout pris !

Le prince sortit sa bourse et la tendit au valet :

— Achetez ce qui est nécessaire ! Et prenez les meilleurs produits ! Ces hommes l'ont bien mérité.

Le capitaine Makius s'approcha alors du prince et lui dit à l'oreille :

— Vous êtes trop généreux. Sire. Mes hommes pourraient manger ailleurs.

— Non ! Ils sont mes invités et je tiens à partager mon repas avec eux. Je leur dois tant !

Le capitaine se mit à rire.

— Vous avez écrasé une révolution pour en faire une autre, Majesté. Vous êtes tout à fait en dehors des convenances.

— Je me moque des convenances ! Et je ne fais pas de révolution... Je fais simplement évoluer les choses. Ce pays sera un pays neuf, avec à sa tête des hommes jeunes ! A ce propos, je voulais vous dire que je vous nomme général en chef des armées.

Le capitaine en eut le souffle coupé. Il regarda le prince, ébahi.

— Que dites-vous ?

— Vous m'avez parfaitement entendu! Je veux une armée ambitieuse, et en qui je peux avoir toute confiance. Vous me semblez exactement correspondre à cela.

Le capitaine sourit.

— Je suis très honoré d'avoir été choisi pour ce poste, Votre Majesté. Je ferai tout pour en être digne.

— Je n'ai aucun doute là-dessus! Vous êtes, à mon sens, la seule personne à qui je pouvais confier cette tâche.

En attendant que le repas fût prêt, le prince et Gloria montèrent dans leurs appartements afin de se changer.

— Nous ne pouvons tout de même pas recevoir nos invités dans cette tenue! lui avait-il glissé à l'oreille.

— Pensez-vous que nous allons trouver quelques vêtements, que tous n'auront pas été volés ? demanda la jeune femme.

— Le meilleur moyen de le savoir est d'aller vérifier, dit le prince.

En empruntant le chemin qui menait à sa chambre, Gloria constata que les pillards avaient volé tous les rideaux qu'elle avait trouvés si laids, ainsi que les tableaux. Même les candélabres fixés aux murs avaient disparu. En revanche, les tapis, sans doute trop lourds pour pouvoir être transportés, étaient encore là.

Elle entra dans sa chambre et découvrit que les rideaux y avaient été déchirés, tout comme les draps de son lit. Il manquait plusieurs fauteuils. Tous les bibelots posés sur la cheminée avaient disparu. La petite armoire assortie à la table était ouverte, les portes béantes. Elle était bien évidemment vide. Le dressing avait-il été lui aussi «visité»? Elle ouvrit la porte. Par bonheur, tout était encore intact.

L'endroit n'avait sans doute pas été découvert. Tous ses vêtements, et en particulier la merveilleuse robe que sa mère lui avait achetée pour son mariage, étaient là, en parfait état.

Quel dommage que je n'aie pu me marier vêtue de cette façon! songea-t-elle.

Cette robe ne me servira plus jamais, maintenant! Elle est pourtant si belle !

C'est alors qu'elle entendit derrière elle une voix :

— C'est exactement la tenue qu'il vous faut pour le couronnement ! Vous y serez resplendissante !

Elle se retourna. C'était le prince qui venait de la rejoindre. Elle lui sourit.

— J'avais si peur que mes toilettes aient disparu !

— Qu'importe, je vous en aurais offert d'autres. De toute manière, vous êtes si jolie que les beaux vêtements sont pour vous presque superflus. Vous seriez ravissante même vêtue de haillons !

Il l'attira vers lui et l'embrassa avec passion. Puis il s'écarta et disparut aussi rapidement qu'il était venu.

Elle était encore tout émue de son baiser. Les rayons du soleil perçaient à travers les fenêtres.

Je vais devenir reine d'Argine ! songea-t-elle, mais ce n'est pas cela le plus important. Le plus important, c'est que je suis amoureuse de mon mari, que je l'aime comme jamais je n'avais espéré aimer et, j'en suis sûre maintenant, cet amour est partagé !

Chapitre 7

Gloria était encore dans le dressing quand elle entendit de nouveau du bruit.

Quelqu'un venait d'entrer dans la chambre.

— Est-ce vous, Darius ? Il n'y eut pas de réponse.

Elle s'éclaircit la gorge et cria un peu plus fort:

— Qui est là?

Son cœur s'était soudain mis à battre rapidement: peut-être restait-il des révolutionnaires dans le palais ?

C'est alors qu'elle entendit la petite voix de Délia, la femme de chambre qui s'était occupée d'elle à son arrivée.

— C'est moi, madame, je suis venue voir si vous aviez besoin de mes services.

— Délia! s'exclama Gloria. Comment allez-vous? N'avez-vous pas été blessée ou brutalisée?

— Non, répondit la servante, car nous nous sommes tous réfugiés dans la cave, où nous nous sommes enfermés, et les bandits n'ont pas réussi à ouvrir la lourde porte qui nous protégeait.

— Dieu soit loué ! répliqua Gloria.

— Les dégâts sont considérables ! reprit la domestique. Tous les rideaux du palais ont disparu ou ont été endommagés.

— Ce n'est pas dramatique, répondit Gloria. Ils étaient si laids qu'il aurait de toute manière fallu les changer.

- C'est bien vrai, dit Délia en laissant échapper un petit rire.
- Par bonheur, aucune de mes robes n'a été volée.
- J'avais pris soin, madame, de verrouiller la porte du dressing. Les brigands n'ont pas pu y pénétrer. Je ne l'ai rouverte que lorsque j'ai su que vous étiez revenue.
- Vous avez eu une excellente initiative, Délia, et je vous en félicite.
- Je n'ai fait que mon devoir, madame.

Puis, regardant la magnifique robe de mariée pendue dans le dressing, elle ajouta :

- Est-ce la toilette que vous allez porter pour vos noces ?
- Non, répondit Gloria, car le prince Darius et moi nous sommes déjà mariés, dans une petite chapelle, avant de revenir libérer la ville. Mais il va bientôt devenir roi, et je la mettrai pour le couronnement.

Un large sourire se dessina sur le visage de Délia.

— Le prince Darius sera notre prochain roi ! s'exclama-t-elle. Quelle merveilleuse nouvelle ! Il est tant aimé et admiré, au palais ! Avec lui, les choses vont évoluer. L'Argine deviendra un pays moderne !

— C'est ce que nous espérons tous, conclut Gloria. Maintenant, aidez-moi à me changer. Le prince m'attend probablement déjà en bas, et je ne voudrais pas le faire patienter trop longtemps. De plus, je meurs de faim !

— Malheureusement, j'ai peur qu'il n'y ait plus rien à manger, dit tristement la servante. Les pillards ont tout pris. En outre, ils ont saccagé la cuisine et le garde-manger.

— Espérons que le chef parviendra tout de même à nous préparer quelque chose ! dit sereinement Gloria. Le prince lui a donné de l'argent pour acheter de la nourriture.

Gloria se lava une fois encore à l'eau froide, puis passa une robe élégante, mais très simple. Pour montrer qu'elle était en deuil, elle la choisit de couleur sombre, ce qui ne fit que mieux ressortir ses cheveux dorés, éclatants comme des fleurs de tournesol. Elle était resplendissante. Elle était encore en train d'arranger sa coiffure quand elle entendit le prince l'appeler de l'extérieur.

— J'arrive ! cria-t-elle, je suis bientôt prête !

Elle ne voulait pas le faire attendre et elle se précipita vers un petit coffre en bois sculpté, espérant y trouver un collier et des boucles d'oreilles. Elle s'aperçut alors que ses bijoux avaient disparu.

Ils n'étaient pas de grande valeur, se dit-elle, mais j'y étais sentimentalement attachée.

Puis elle demanda à Délia avec effroi :

— Est-ce que les bijoux de la couronne ont également été dérobés ?

— Oh! non, madame, car ils ne sont pas ici. Ils sont en lieu sûr, dans une chambre forte, bien gardés, dans la tour près du parlement.

Gloria poussa un soupir de soulagement. Délia acheva de la rassurer :

— Les bijoux de la reine sont également en lieu sûr, ainsi que l'argenterie. Les brigands ont brisé les glaces dans tout le palais, mais ils n'ont pas pu venir à bout des coffres. Or le majordome avait pris soin, avant de descendre à la cave, d'en verrouiller toutes les serrures après y avoir rangé les objets de valeur. Comme il a conservé les clefs sur lui, tout a été sauvé.

— Vous avez donc eu un peu de temps quand vous avez compris que la révolution avait commencé ?

— Oh non ! Il a fallu faire très vite. Pour ma part, j'ai tout juste pu monter ici pour venir vous chercher. Ne vous ayant pas trouvée, j'ai eu le réflexe de fermer le dressing.

— J'étais au grenier quand les révolutionnaires sont entrés, dit Gloria. Le prince Darius me faisait découvrir son atelier, et nous étions en train d'admirer ses tableaux, quand un jeune homme est venu nous prévenir du drame. Nous avons alors changé nos vêtements et nous nous sommes enfuis par un escalier dérobé.

— Dieu vous a protégés ! J'ai prié pour que le prince Darius ne soit pas tué.

— Vos prières ont été entendues. Le prince et moi vous en sommes très reconnaissants.

— Et vous vous êtes donc mariés, sans protocole, pendant votre fuite ! Comme c'est romantique !

Gloria sourit. Elle repensa à l'étrange petite église dans laquelle la cérémonie avait eu lieu. Délia ajouta :

— Le prêtre devait être très impressionné de marier le prince.

— Oh, il ne savait pas qui nous étions, et à l'heure actuelle, je suis sûre qu'il ne s'en doute toujours pas !

— C'est incroyable! s'exclama Délia. Quelle merveilleuse histoire !

Gloria sortit enfin pour rejoindre le prince. Elle le trouva dans la salle de réception, et fut heureuse de constater qu'il portait une tunique

militaire blanche, pareille à celle qu'il arborait le premier soir, pour le dîner; il était également vêtu du même pantalon bleu galonné de rouge. Il ne portait cependant pas de décoration. Il était entouré d'hommes qui lui racontaient ce qu'avaient fait les révolutionnaires. Ils s'étaient, selon eux, comportés en conquérants, agissant de manière agressive, traitant les Arginois comme leurs esclaves. Ils pillaient tout ce qui se trouvait sur leur chemin, maltrahient femmes et enfants, détruisaient les maisons de ceux qui leur résistaient.

— Cela nous donnera l'occasion de tout remettre à neuf! dit le prince, et de rendre la ville et le palais plus agréables qu'ils ne l'étaient dans le passé !

Gloria s'approcha de lui, lui prit la main et lui glissa à l'oreille :

— Je suis heureuse de constater qu'on ne vous a pas dérobé vos vêtements.

— Oh, bien sûr que si ! lui répondit-il. Ceux que je porte ont par bonheur échappé aux pillards car je les avais donnés à nettoyer.

— Ils vous vont à ravir ! Je dois avouer que je vous préfère comme cela.

— Je peux en dire autant de vous. Vous êtes ravissante dans cette robe...

Il s'approcha de son oreille et lui murmura :

— Plus ravissante encore que ce matin, lorsque je vous ai embrassée.

Gloria rougit. Ses doigts se resserrèrent sur ceux du prince. Elle aurait tant voulu qu'il l'embrasse encore, et qu'il la serre contre lui, mais malheureusement ils n'étaient pas seuls. Le prince dégagea sa main et se tourna une nouvelle fois vers l'assistance. Il eut alors des propos rassurants sur l'avenir.

Gloria l'observait. Il avait plus d'autorité qu'auparavant, il s'adressait aux hommes avec aisance et semblait savoir les écouter.

L'un d'entre eux lui fit un rapport sur ce qui était arrivé en ville. Les magasins avaient été pillés, en particulier ceux qui vendaient du vin et de la nourriture.

Les pillards avaient cassé les vitrines et tout détruit sur leur passage. Le parlement lui-même n'avait pas été épargné: toutes les vitres avaient été cassées.

Par chance, il n'avait pas été incendié. Les Russes, tout en commettant leurs méfaits, tentaient de séduire les gens et de les entraîner dans la révolution. De toute évidence, ils ne s'attendaient pas à ce que Gloria

arrive si vite d'Angleterre, et quand ils avaient appris sa présence, ils avaient précipité les choses, jouant le tout pour le tout, alors qu'ils manquaient d'effectifs et que leurs renforts tardaient à venir.

— Reste-t-il encore beaucoup de Russes dissimulés parmi la population ?

demanda le prince.

— Non, très peu, lui répondit le capitaine Makius. Ils n'étaient pas très nombreux au départ, et avec ceux qui sont morts et ceux qui ont été arrêtés, il ne doit pas en rester bien lourd.

— Je compte sur vous pour les neutraliser, capitaine.

Les deux hommes se sourirent. Une solide complicité les unissait.

Puis le prince nomma les nouveaux membres du gouvernement. Bien qu'il eût longtemps séjourné à l'étranger, il connaissait les hommes de son pays et savait qui était compétent et qui ne l'était pas. Il choisit donc immédiatement le Premier ministre et le secrétaire d'Etat délégué aux Affaires étrangères. Il annonça en outre qu'il avait nommé le capitaine Makius général en chef des armées et donna le nom d'un jeune lieutenant qui allait être promu amiral et commanderait la marine. Ce dernier fut stupéfait d'apprendre sa promotion.

Tout cela dura longtemps. La nuit était tombée et il faisait désormais plus froid.

Un domestique vint alors annoncer que les ordres du prince avaient été exécutés et que le repas était servi. Le prince invita donc toutes les personnes présentes à le suivre dans la salle à manger.

Le chef, aux cuisines, avait fait des miracles. Il y avait des mets variés, et en abondance. De grands plats de moussaka étaient disposés sur chaque table, ainsi que des salades de fruits frais. Il y avait en outre des brochettes de viande grillée et des assiettes de crudités.

Une table avait été dressée spécialement pour Gloria et le prince, et de nombreuses autres, grandes ou petites, regorgeaient de nourriture. Cependant, les invités étaient si nombreux qu'il n'était pas certain qu'il y en eût assez pour tout le monde. Le prince décida de faire un partage le plus équitable possible.

Certains soldats durent rester debout car il n'y avait pas suffisamment de sièges, mais cela ne gâchait en rien leur joie et leur bel appétit.

Les serviteurs qui avaient pu se cacher dans la cave étaient en livrée, mais ceux qui avaient dû fuir le palais s'étaient fait voler leurs vêtements et portaient de simples chemises. Mais tout cela importait peu, en vérité, car tous étaient heureux d'être en vie et se réjouissaient

de la défaite des révolutionnaires.

Chacun admirait le prince et avait secrètement espéré, par le passé, qu'il pût un jour devenir roi. Leur rêve était donc devenu réalité.

Gloria trouva la moussaka délicieuse. N'ayant rien mangé depuis le petit déjeuner, elle était affamée. Le prince la regardait d'un œil complice et bienveillant.

Il lui dit en souriant :

— Appéciez-vous le banquet de votre mariage? Avouez qu'il est pour le moins inhabituel.

— Je m'attendais en effet à quelque chose de très différent, lui répondit-elle d'une voix douce, mais je dois admettre que depuis que je vous ai rencontré, vous n'avez pas cessé de me surprendre. Moi qui pensais vous détester, qui vous avais maudit durant tout le voyage qui m'a conduite en Argine, je suis immédiatement tombée amoureuse de vous dès que je vous ai vu.

— Vraiment? Pourtant vous ne m'en avez rien dit.

— Je n'arrivais pas à le croire moi-même. Mon cœur battait plus fort dans ma poitrine, il me disait: «Voici l'homme de ta vie!» et je refusais de l'écouter.

Le prince posa tendrement sa main sur la sienne. Leurs yeux brillaient. Malgré la foule qui les entourait, ils étaient seuls au monde... comme le sont tous les amoureux.

Plus tard, pendant le repas, ils apprirent qu'en ville, tous ceux qui s'étaient enfuis étaient revenus et que les commerçants réparaient déjà les dommages qui leur avaient été causés.

— C'est très bien ! dit le prince. Si chacun de vous y met du sien, le pays sera plus prospère qu'il ne l'a jamais été. Dès demain, je mettrai à la disposition des agriculteurs des champs pour y cultiver la vigne. L'année prochaine, nous boirons du vin d'Argine. Entre-temps, nous aurons construit des bateaux capables de transporter des marchandises vers Constantinople, et même, pourquoi pas, toutes les grandes villes d'Europe.

Quel homme ambitieux! se dit Gloria. C'est exactement ce dont le peuple avait besoin.

Les soldats étaient visiblement ravis de dîner au palais, chose qui aurait été impensable lorsque le roi Hadrian était encore sur le trône. Ils parlaient du prince dans des termes très élogieux, non pas par flatterie, mais parce qu'à leurs yeux, il était déjà un héros. Leur émotion fut grande quand le prince fit un nouveau discours où il

annonça que chaque famille dont le père ou le mari avait été blessé ou était tombé au combat se verrait attribuer une pension.

Il fut applaudi. Il semblait incroyable que cet homme n'eût jamais, jusque-là, joué un rôle important au sein du pays, car il était au courant de tout et comprenait dans les moindres détails les problèmes qu'on lui exposait.

Il est merveilleux ! se dit Gloria.

Enfin, le repas s'acheva. Le capitaine Makius s'approcha du prince et lui dit à l'oreille :

— Je pense que Votre Majesté devrait faire une apparition aux portes du palais.

Le peuple tout entier est là qui vous attend et souhaite vous acclamer.

— Vraiment? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? Nous ne pouvons pas faire attendre une minute de plus tous ces braves gens !

Il tendit la main à Gloria, mais celle-ci était anxieuse et voulut protester.

— Oh non ! N'y allez pas ! S'il restait des Russes et que l'un d'eux essayait de vous tuer?

— Il n'y a aucun danger! dit le capitaine Makius pour la rassurer. J'ai demandé à mes hommes de se glisser parmi la foule et de surveiller étroitement tout individu suspect.

— Nous pouvons faire confiance au capitaine, renchérit le prince. De plus, étant donné ma popularité, ce soir, il serait suicidaire, pour un Russe, de s'attaquer à moi. Venez, mon amour. Un couple royal ne doit pas être effrayé par la foule, et à plus forte raison quand elle ne lui est pas hostile.

Ils se dirigèrent vers les portes du palais derrière lesquelles retentissaient des cris joyeux. Les deux lourds battants de bois s'ouvrirent et les Arginois purent enfin découvrir celui qui serait bientôt leur nouveau roi et sa jeune épouse. Ils étaient si beaux, et allaient si bien ensemble qu'on les aurait dits tous deux sortis d'un conte de fées.

— Mon prince charmant ! murmura Gloria.

Il faisait nuit, mais il y avait tant de torches allumées autour d'eux qu'on se serait cru en plein jour. Ils souriaient, inondés de la joie des hommes et des femmes qui les applaudissaient.

Enfin, ils avancèrent, descendant lentement les marches du perron. Ils se fondirent dans la foule en liesse, serrant chaleureusement les mains

des hommes, embrassant les femmes et les enfants. Tout cela semblait tellement irréal !

Pendant ce temps, ils étaient surveillés étroitement par les soldats du capitaine Makius, prêts à intervenir à la moindre alerte. Mais par bonheur, il n'y eut pas d'incident.

Le prince et Gloria remontèrent sur le perron. Puis, chacun leur tour, dirent quelques mots.

Le prince, d'abord, parla de paix, de prospérité et de modernité. Il expliqua que le pays, sans rejeter l'héritage des anciens, devait aller de l'avant et innover.

— Je suis sûr qu'ensemble nous sommes capables de faire de l'Argine un véritable paradis terrestre !

Ces mots s'achevèrent noyés dans un tonnerre d'applaudissements.

Gloria, elle, s'adressa principalement aux femmes. Elle leur parla d'amour et du doux sentiment de partager sa vie avec un être tel que le prince.

— Je suis sûre que tous les hommes de ce pays sont aussi bons et courageux que leur souverain ! dit-elle. Pourvu que nous les aimions, ils peuvent toutes nous rendre heureuses !

Puis elle promit une nouvelle fois des écoles pour les enfants.

Des cris fusèrent et les applaudissements redoublèrent d'intensité.

On lança des fleurs dans sa direction, qui vinrent joncher le sol, à ses pieds. Le prince se baissa pour en ramasser une et la lui offrit. Une explosion de joie se fit de nouveau ressentir parmi la foule.

Enfin, le couple royal, après avoir salué son peuple, rentra dans le palais. Les portes se refermèrent derrière lui tandis que l'on pouvait entendre, à l'extérieur, retentir l'hymne national.

— Vous êtes adulé ! dit Gloria en regardant le prince avec ferveur. Vous aiment-ils autant que je vous aime ?

— D'une manière différente ! répliqua le prince. Heureusement, car je ne pourrais les épouser tous !

Cela fit rire Gloria.

— Je ne m'attendais pas à un si tumultueux mariage, dit-elle.

— Le regrettez-vous ?

— Bien sûr que non ! Mais je suis épuisée.

— Allez donc vous mettre au lit. Je vous rejoindrai dès que possible.

Avec un petit sourire au coin des lèvres il ajouta :

— Si vous êtes endormie, je vous embrasserai jusqu'à ce que vous vous éveilliez.

La jeune femme devint rouge de confusion, espérant que personne n'avait entendu ces mots.

Il baisa sa main, puis elle prit seule le chemin qui menait à sa chambre tandis que son mari s'en retournait rejoindre ses invités.

Lorsqu'elle ouvrit la porte de sa chambre, Gloria fut agréablement surprise. Le lit avait été fait avec des draps en dentelle et il était recouvert d'une couverture de satin blanc. Sur chaque meuble et sur la cheminée, il y avait des bouquets de fleurs multicolores qui parfumaient la pièce de mille senteurs.

Darius a même pensé à cela! se dit-elle. Comme c'est délicat de sa part! Quel bonheur de pouvoir partager la vie d'un tel homme !

Comment avait-il deviné qu'elle trouvait que la chambre dans laquelle elle avait dormi à son arrivée manquait de roses et de lilas, alors qu'elle ne lui en avait rien dit? Avait-il un sixième sens? Ou bien était-il tout simplement à l'écoute des gens qui l'entouraient et, de ce fait, pressentait ce dont ils avaient besoin ?

Rapidement, Délia vint la rejoindre.

— La décoration de la chambre plaît-elle à Madame ? demanda-t-elle.

— Oh oui, c'est merveilleux! Est-ce à vous, Délia, que je dois tout cela ?

— Je mentirais si je le prétendais. En réalité, c'est une idée de Sa Majesté, et je n'ai fait qu'exécuter ses ordres.

— Je m'en doutais! C'est un homme extraordinaire !

— Il sera un grand roi! confirma Délia. Il est juste et bon. Et, nous l'avons tous vu, il est capable de captiver les foules.

— Pouvez-vous m'aider à retirer ma robe, Délia?

— Bien sûr, Votre Altesse !

Elle se déshabilla, puis enfila une jolie chemise de nuit que sa mère avait achetée dans Bond Street.

— Oh, quelle bonne surprise! s'était-elle exclamée quand Délia la lui avait apportée. J'étais sûre qu'elle avait été volée !

— Je n'avais mis que très peu de choses dans la penderie de la chambre, répondit Délia. En fait, pratiquement tous vos vêtements étaient dans le dressing et ont été sauvés.

— Vous avez bien fait! Et vous avez surtout eu un trait de génie en venant le fermer à clef ! Je crois que je n'aurai pas assez de ma vie pour vous en remercier!

— Votre Altesse est trop bonne! Je n'ai simplement fait que mon devoir.

Gloria lui sourit, puis dit :

— Je suis épuisée, je crois que je vais me coucher immédiatement.

— Il n'y a plus de rideaux. La lune ne risque-t-elle pas de troubler votre sommeil?

— Oh, ne vous inquiétez pas! Je suis si fatiguée que je pourrais même dormir en plein soleil !

Délia eut une petite expression amusée et souhaita une bonne nuit à sa maîtresse.

Enfin, elle sortit.

Une fois seule, Gloria s'allongea et regarda les étoiles. La lune, haut dans le ciel, était bien ronde. Elle éclairait le jardin et, grâce aux grandes fenêtres, sa lumière entraînait également dans la chambre.

Que cela est romantique ! se dit la jeune femme.

L'odeur des fleurs emplissait la pièce et elle avait l'impression d'être dans un rêve.

— Que de chemin parcouru depuis que j'ai quitté Londres !

En murmurant cela, elle ne songeait pas au nombre de kilomètres, mais au cheminement de son âme et de son cœur. Elle se souvint qu'elle avait commencé, dès la première visite de l'ambassadeur d'Argine, à détester le prince. Puis, sur le bateau, sa haine envers lui n'avait fait que grandir.

Moi qui pensais que ce mariage allait me détruire, me rendre malheureuse !

Enfin, elle se remémora leur rencontre. Comme il était différent de ce qu'elle avait imaginé! Il était beau et séduisant, mais il était encore plus que cela. Il était l'homme que Dieu avait choisi pour elle, celui sans qui elle n'aurait pu s'épanouir.

Que j'étais sotte lorsque je le refusais a priori ! En fait, avant même de l'avoir vu, je le connaissais de toute éternité et il ne fait pas de doute que nous avons dû nous rencontrer dans une vie antérieure.

Elle avait lu de nombreux livres parlant de réincarnation, et elle avait maintenant le sentiment qu'elle avait vécu d'autres existences dans lesquelles elle et le prince s'étaient déjà aimés. Elle sentait d'étranges

vibrations lui parcourir le corps. Ces vibrations étaient celles de son amour pour le prince, elle en était sûre, et il lui semblait qu'elle les avait toujours ressenties.

— Je l'aime! murmura-t-elle en regardant les étoiles, et je donnerais tout pour que cet amour grandisse et dure jour après jour, longtemps, très longtemps, et si la mort doit à nouveau nous séparer, je veux que nous nous retrouvions dans une vie future. Car j'ai besoin de lui. Séparés l'un de l'autre, nous ne sommes rien.

Ensemble nous ne formons qu'un être, un être accompli. Je sens ce qu'il sent, et je partage ses pensées.

Jusqu'ici, elle n'avait jamais vraiment réalisé ce qu'impliquait le fait d'épouser l'homme de ses rêves. A présent, elle se rendait compte que c'était la chose la plus merveilleuse qu'elle eût pu imaginer. Rétrospectivement, elle comprenait le bonheur de ses parents. Mais elle ne savait pas, quand pourtant elle l'espérait pour elle-même, ce qu'il représentait réellement.

Je l'aime tant! se dit-elle encore une fois.

Et ces mots l'inondaient de bonheur.

A cet instant, elle entendit la porte de la chambre s'ouvrir. Malgré la pénombre, et bien qu'il n'ait encore rien dit, elle savait que c'était le prince qui était entré.

Elle ne pouvait distinguer ses traits, mais elle savait qu'il souriait, et qu'il était heureux.

Il s'approcha d'elle, tout près, et s'assit sur le lit. Maintenant, grâce à la lumière de l'unique petite bougie, elle pouvait le voir clairement.

— Que vous êtes belle ! lui dit-il doucement.

Et c'est vrai qu'elle était splendide, avec ses yeux immenses et ses magnifiques cheveux d'or déployés sur ses épaules.

Lui aussi était très beau, mais Gloria ne put le lui dire, tant l'émotion la paralysait. Elle ne pouvait que l'admirer, se perdre dans son regard.

Le prince ajouta :

— Et votre beauté n'est pas seulement celle de l'apparence, elle vient de l'intérieur. Devant l'adversité, j'ai pu apprécier votre courage, et il m'a séduit autant que vos yeux pourtant irrésistibles.

— C'est vous qui m'avez donné ce courage. A vos côtés je serais capable de tout! Pour vous j'ai même traversé les océans !

— Comment aurais-je pu deviner qu'en faisant venir une jeune Anglaise pour sauver mon pays, Dieu m'envoyait en fait celle que mon

cœur espérait depuis toujours, celle que j'avais cherchée partout dans le monde et qui semblait introuvable ? Maintenant que vous êtes là, je n'ai plus aucun doute. C'est vous que je désirais dans mes rêves les plus fous ! Et je n'arrive pas à comprendre comment nous avons pu vivre si longtemps l'un sans l'autre.

— C'est ce que je me demandais avant que vous n'arriviez. Et je me disais que nous avions dû déjà nous aimer, dans le passé, peut-être dans une autre vie.

— Ainsi vous croyez à la réincarnation ! Qui peut dire si nous nous sommes connus ailleurs et dans un autre temps ? Mais je sais que, depuis ma plus tendre enfance, j'ai eu peur de ne pas vous rencontrer. Aujourd'hui, votre présence me comble de bonheur. Vous êtes mienne, et j'aimerais vous dire à quel point cela me bouleverse.

Tout en parlant, il se pencha et souffla la bougie.

Puis il vint la rejoindre dans le lit.

Quand il la prit dans ses bras, elle sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine.

L'extase qui s'empara d'elle alors la transporta sur des rives inconnues. Elle se sentait irrésistiblement monter vers le ciel, le prince l'accompagnait pour ce voyage où les étoiles scintillaient, les effleurant de leur rayon d'argent.

Lorsqu'il prit possession de ses lèvres, elle eut l'impression de chavirer dans un autre monde, fait de volupté et de torride passion.

Lui avait-il à nouveau dit «Je t'aime» ou bien, lorsque leurs lèvres se touchaient, ces mots résonnaient-ils naturellement entre eux sans qu'ils aient besoin de les prononcer ?

— Vous êtes mienne, murmura-t-il, mienne pour l'éternité, et rien ne pourra jamais nous séparer. Ma précieuse, ma délicieuse petite femme...

Son baiser se fit soudain plus possessif, plus passionné, et Gloria se sentit de nouveau monter au ciel. Tous deux nageaient parmi les étoiles. Ensemble, ils avaient trouvé l'amour, le véritable amour éternel et divin, celui qui durerait tant que durerait leur vie, et peut-être même au-delà...